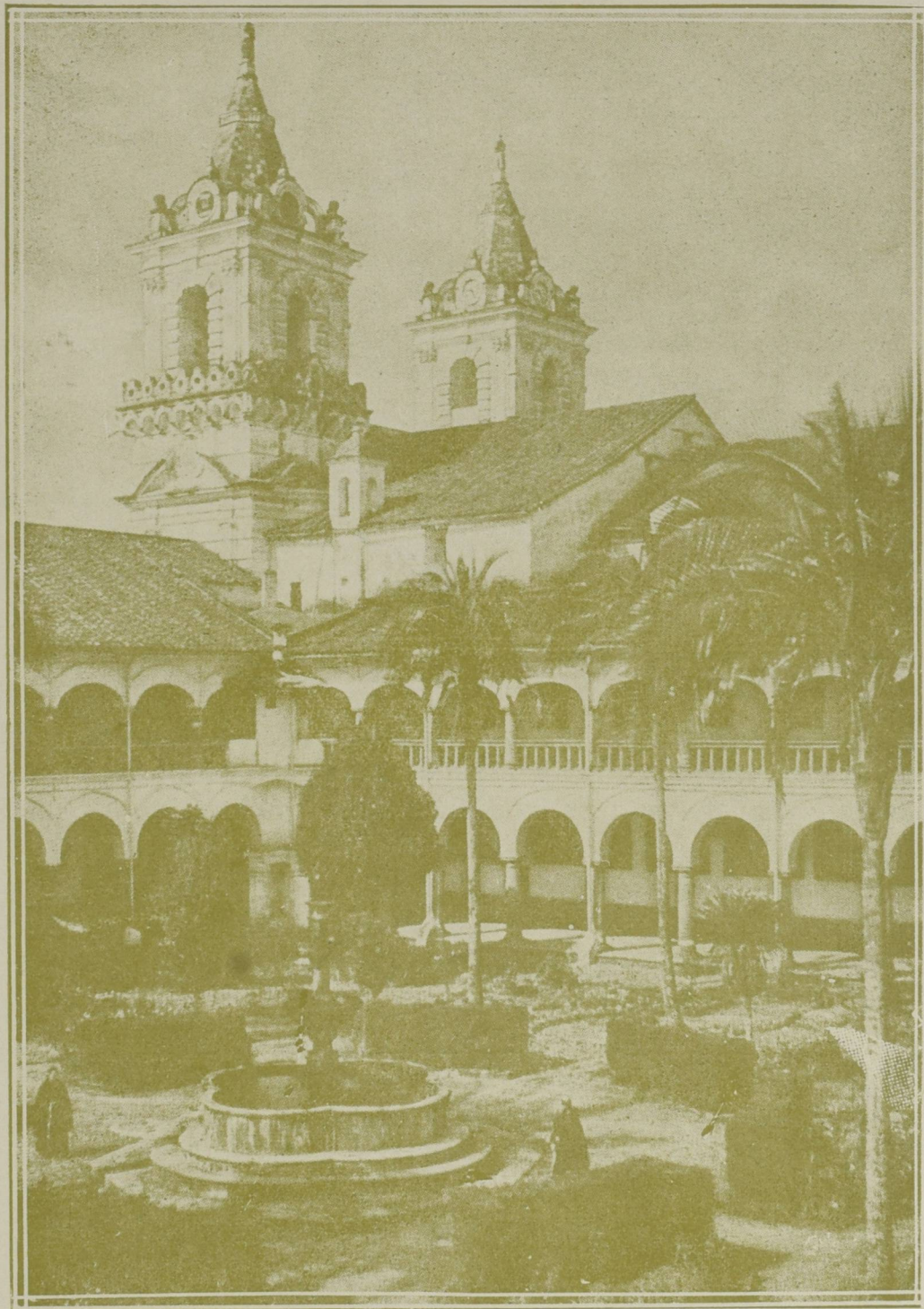


L'APOTRE



LE MONASTÈRE DE SAN-FRANCISCO, À QUITO

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JANVIER 1929

TEXTE

PAGEA		
193	— Pourquoi pas ?	THOMAS POULIN
194	— Monsieur Jésus... au ciel... France	JEAN NESMY
197	— Louis Braille et son œuvre	J. TUFFREAU (<i>La Maison</i>)
206	— Marie-Rose (<i>légende</i>)	F. J.
209	— Pâtre et héros	P.-J. GUAYDIER (<i>L'Étoile Noëliste</i>)
212	— L'influence familiale sur la vocation	J. CLÉMENT (<i>L'Ange Gardien</i>)
217	— Le chasseur de tigres	MAC DOWGAL
223	— Ephémérides canadiennes : décembre 1928	
227	— La maladie du roi	LE VIEUX DOCTEUR
229	— Le culte du veau d'or	PIERRE LÉPINE
231	— La saison-morte	JEANNE LE FRANC
232	— Boîte aux lettres	JEANNE LE FRANC
232	— La bague du père (<i>poésie</i>)	ÉMILE DESCHAMPS
232	— Le retour	JEAN VIOLA
235	— Pour s'amuser	
236	— Les livres	
236	— Une allumette et quatre cents guinées	
237	— Anita (<i>feuilleton</i>)	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

198	— L'Alphabet des aveugles
199	— Jeune aveugle écrivant et lisant l'écriture Braille.
201	— La classe de dactylographie à l'institution des jeunes aveugles de Montréal
203	— L'atelier d'imprimerie à l'Asile Nazareth de Montréal
205	— L'atelier de vannerie à l'Asile Nazareth de Montréal
211	— Paysage de la Nouvelle Zélande
216	— La rivière Maligne, près de Jasper, dans les Montagnes Rocheuses
224	— Mgr Louis-Zéphirin Moreau, 4ième évêque de St-Hyacinthe
226	— Églises dédiées à la Sainte-Vierge au Diocèse de Québec
228	— Vue de la rivière Fraser, près de Lytton, C. B.
230	— Vue du Jourdain

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et États-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre est " imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, JANVIER 1929

N° 5

Pourquoi pas ?

QUELQU'UN a fait aux Anglais, aux Américains et aux Canadiens une suggestion qui ne manque pas de valeur. A première vue, il nous paraît bien difficile de la repousser ou de dire qu'elle n'est pas pratique.

Tout le monde sait dans quelle situation se trouve l'industrie des charbonnages. Peu de gens ignorent que cette industrie est encombrée, surdéveloppée qu'elle fut pendant la guerre et concurrencée qu'elle est aujourd'hui par l'huile et la houille blanche.

Aux États-Unis il est de règle, en pratique, de faire périodiquement la grève pour permettre l'écoulement des stocks accumulés dans les cours des mines. Ces grèves sont déclarées sous divers prétextes, d'ordinaire, celui d'une diminution de salaire ; mais on peut croire qu'elles sont exigées par les besoins du marché.

Produire est beau, excellent ; mais ne donne pas d'argent, ne donne pas le profit recherché. Ce qui compte, c'est la vente.

On ne vend que ce que le consommateur achète, ou peut acheter. Ici, on croit souvent à tort que la baisse des prix peut résoudre le problème. Rien n'est moins vrai. La concurrence peut être profitable à l'un ou à l'autre, aux uns ou aux autres ; mais elle n'augmente pas la puissance d'absorption du marché. Si le marché a besoin de deux millions de tonnes il n'en prendra pas plus, que le charbon se vende une piastre de plus ou de moins.

Et l'industrie prise dans son ensemble se trouve toujours au même point.

Voilà pourquoi, de temps à autre on fait la grève, ou on décide l'inaction, afin de ne pas ac-

cumuler outre mesure les approvisionnements.

* * *

En Angleterre, le marché diminuant, on a tout simplement décidé de diminuer pour toujours la production et on affirme que 250,000 mineurs ne trouveront plus jamais de travail dans les mines anglaises.

La situation des charbonnages canadiens est dans une situation semblable de rétrécissement, et les compagnies qui exploitent nos mines se débattent comme elles le peuvent contre cet inévitable.

L'énergie du jour, celle que l'on recherche et que l'on achète de plus en plus est l'électricité. Dans notre province cette énergie nous est fournie par nos incomparables cours d'eau. Et qu'on le veuille ou non, de plus en plus l'électricité prendra la place du charbon comme puissance productrice d'énergie.

La Providence a ainsi arrangé les choses que les pays producteurs de charbon ne sont pas riches en cours d'eau et manquent donc de houille blanche.

Aussi, suggère-t-on à ces pays de demander à leurs mines de charbon l'électricité qu'il leur faut pour se tenir à date avec les progrès modernes.

Cette suggestion est peut-être le meilleur remède proposé à la crise du charbon.

Nos Provinces Maritimes possèdent du charbon en abondance ; mais elle manquent d'électricité. On voit par exemple le Nouveau Brunswick venir demander l'inondation de nos terres en culture pour se procurer le courant qu'il lui faut. On voit les États-Unis chercher à mettre la main sur une partie de notre Saint-Laurent toujours pour la même raison.

Nos mines de l'Ouest ne savent que faire de leur production, et dans l'Ouest on a besoin aussi d'électricité.

L'Angleterre, riche en mines de charbon, pourrait se payer beaucoup plus de courant électrique qu'elle ne le fait aujourd'hui, non seulement pour ses industries, mais pour l'amélioration du niveau de vie de ses habitants.

Si, au lieu de voter des millions pour soutenir les chômeurs mineurs, de voter d'autres millions pour faire émigrer ces mineurs, elle consacrait quelque argent à l'organisation de l'industrie électrique, au moyen de son charbon, bien vite elle pourrait donner du travail à ses mineurs, du courant ou de la force motrice à de nombreuses industries, du courant et de l'éclairage aux foyers anglais.

Nous pourrions faire de même chez nous ; les Américains pourraient faire de même chez eux et la question de la canalisation du Saint-Laurent serait vite réglée.

Il y a naturellement dans cette suggestion une question de chiffres à discuter. Nous en convenons. Coûterait-il plus cher de faire de l'électricité avec le charbon que d'acheter le courant produit par la rivière ? Nous n'en savons rien.

Nous savons, cependant, qu'entre quelque chose et rien c'est quelque chose qui l'emporte. D'ailleurs il ne manque pas d'endroits où on produit déjà son électricité au moyen de charbon, les chutes d'eau manquant.

Pour notre part nous aimerions que les Anglais mettent cette question à l'étude, confiant qu'ainsi ils nous débarrasseraient de leur hantise d'immigration.

Thomas POULIN.

GOURMANDISE

— Toto, dit la maman, mange le gâteau que tu as touché sur l'assiette ; tu penses bien que personne n'en voudra maintenant !

Toto ne se fait pas prier et mange le gâteau.

Un moment après, il dit sur un ton de regret simulé :

— Oh ! maman, j'en ai encore touché un autre !...

Monsieur Jésus... au ciel... France



BOURIFFÉ, comme un moineau qui vient de se poudrer, une cruche ébréchée dans une main, dans l'autre, le croûton de pain de ses quatre heures, Césaire se rend à la borne-fontaine.

Chemin faisant, une idée lui trotte dans la tête ainsi qu'un plomb dans un grelot : le plomb s'agite, le grelot sonne.

Pourquoi Jésus veut-il emmener avec lui le petit frère de Césaire dans son jardin du Paradis ?... Pourquoi ?... Il a beau se gratter le nez : cinq ans d'âge et d'expérience, en dépit d'un œil futé et de l'air du plus franc des polissons n'arrivent pas à résoudre le problème.

D'ailleurs, y comprendriez-vous vous-même quelque chose ? Jésus a déjà pris le papa de Césaire, son grand et sa grande, et combien d'autres papas ou mamans de petits dans le faubourg, où l'on voit quasiment tous les jours passer la voiture noire !... Et maman pleurait hier soir, quand le médecin a été parti, mais pleurait à gros sanglots, disant que Jésus voulait encore emmener Charlot !... Que peut-il faire dans son Paradis de tout ce monde ?

— Pfuitt ! Pfuitt ! Ohé ! Césaire !

— Qui siffle ? Qui appelle ?... Chausse percées, nez en l'air, tignasse rouge, je vous présente Louitot, un traîne-ruisseau, copain d'asile. Malice de singe et six ans de diablerie, Louitot, c'est toute l'admiration de Césaire.

— Eh bien ! Césaire ? Tu as l'air chose. Quoi que t'as ?

Césaire pose sa cruche, enfonce sa croûte de pain dans sa poche de culotte et, fourrant un doigt dans sa narine, ce qui est chez lui un signe d'inquiétude manifeste :

— Y a que le petit frère va aller en Paradis : Jésus le réclame. Et je me demande pourquoi faire ?

— Pourquoi faire ?

Jambes écartées, à cheval sur le ruisseau, les mains dans ses poches, le bec de sa casquette tourné vers l'oreille droite, Louitot prend un air docte :

— C'est pas malin, va, vieux. Tu penses que le Paradis ça doit être très rigolo. Rien que des malades qui toussent, qui souffrent, qui pleurent, qui crient. Ton petit frère est tout plein drôle quand il rit : Jésus le veut pour s'amuser !

Dans la figure de Césaire qui l'écoute, la bouche et les deux yeux font trois gros ronds ouverts.

Pour jouer avec Jésus, Charlot est bien petit encore !... Et puis Césaire, naturellement, l'aime bien parce que c'est son petit frère, mais vrai ! c'est pas que Charlot soit bien drôle !

... Faut le bercer toute la nuit, faut le traîner dans la brouette à crottins tout le jour... Ah ! bien merci !... A la place de Jésus, qui n'est pas son frère, c'est Césaire qui n'en voudrait pas ! Faut-il qu'il s'ennuie dans son Paradis !... Car enfin, puisque Louitot l'assure, Louitot sait...

— Dis voire, Louitot, quoi qu'on pourrait faire pour que le petit Jésus me laisse mon petit frère ? Des prières j'en ai dit. J'ai même porté à Saint-Rémy un gros cierge de six sous, oh ! mais gros, tu sais !

Louitot fait une moue. Quoi faire ?... Heu ! heu !... C'est-à-dire... la frimousse se chiffonne, il crache : l'idée vient... C'est ça !...

— Moi, j'enverrais une poupée au ciel !
— ... !

Césaire, attentif, tient ses yeux écarquillés. Un moineau, les voyant si appliqués, se hasarde à venir à côté d'eux piquer une miette sur la pierre.

— Suis-moi bien, explique Louitot. P'tit Jésus veut Charlot pour son Noël. Alors, à ta place, moi, je lui dirais : "Bon p'tit Jésus, laisse-moi mon petit frère, dis, veux-tu ? et je vais t'offrir une poupée. Comprends-tu, Césaire ?"

Voilà les yeux de Césaire, ronds comme des prunes, qui soudain s'étirent en amandes : par leur fente il passe un rire bleu. Césaire a compris : l'idée de Louitot est admirable, Charlot est sauvé !... Que Noël sera joyeux !... Le cœur lui chante de reconnaissance, d'espoir et d'amour... Ah ! ce Louitot tout de même !...

Tout-à-coup, de la rue des Huchettes :

— Eh bien ! Césaire !... Portes-tu l'eau ?

Tandis que de la rue des Francs-Bourgeois :

— Hé ! Louitot !... Psitt !... Une commission à faire !

Césaire a repris sa cruche d'une main, de l'autre sa croûte : Louitot a remis sa casquette droite pour courir. Avant qu'on se quitte :

— Tiens, voilà dix sous que l'oncle Jules m'a donné l'autre matin, dit Césaire. Je compte sur toi pour la poupée.

— Entendu ! fait Louitot... A 7 heures, c'est ici qu'on se retrouve.

— Allons, allons, Césaire !

— Louitot, quand tu voudras !

Les dix sous de l'oncle Jules, pense Louitot, pour une poupée qu'on doit envoyer au Paradis, c'est à peine moitié prix. Pour que Jésus accepte l'échange, il faut naturellement que la poupée soit plus belle que Charlot. Sans ça, rien de fait, Césaire !... S'agit donc de trouver des sous !

Si vous croyez d'ailleurs que Louitot s'embarrasse pour si peu !... En faisant quelques commissions, en quêtant les gens qui passent, une veille de Noël, dix et même quinze sous à se procurer, la belle affaire !

— Un p'tit sou, M'sieu, si' ou plaît !

Oh ! non, l'espoir de Louitot ne sera pas déçu ; pas un cœur n'est assez dur ce soir pour refuser l'aumône !... Et pourtant, ils ne savent pas, ces gens qui passent bien emmitouffés, avec des figures si heureuses et de la lumière plein les yeux, que Louitot quête pour qu'il n'y ait pas cette nuit-là, à l'heure de la joie immortelle où jadis naquit Jésus, une maison de pauvre où l'on pleure un enfant mort !...

L'argent amassé, le reste est facile. Chez Mamz'elle Fifine, *Au bouton de nacre*, épicerie-mercerie, bien que le choix soit plutôt pauvre, Louitot a trouvé la poupée et, du même coup le papier, et la boîte et la ficelle.

Maintenant, tout est prêt ; sur la neige qui continue à tomber mollement, à flocons pressés, parmi les reflets qui traînent, la nuit n'arrive pas à se clore tout à fait...

Sa poupée sous le bras, joyeux comme s'il allait faire un réveillon, Louitot court au rendez-vous.

Césaire y est déjà quand il arrive, un Césaire aux yeux rouges et gros de larmes. Il a vu sa maman qui sanglotait, et il pleure aussi, lui, le pauvre, même sans savoir ce qu'est la mort.

— Ça ne va donc pas ? fait Louitot.

— Ah ! non, va ! soupire Césaire désespéré. C'est vrai, non, ça ne va pas : le médecin est venu et a secoué la tête ; le curé a dit : "Ce sera un ange dans le ciel !" et la voisine, en sortant, a décidé gravement avec une autre vieille, de bonnet à bonnet : "Je ne lui en donne pas pour cette nuit."

— Tu vois bien que ça pressait, fait Louitot. Faisons vite le paquet.

Et comme le trottoir est couvert de neige, que la borne-fontaine, elle aussi, a un manteau blanc, ils s'en vont chercher asile au couloir voisin d'une maison.

Cependant, assis par terre dans le couloir, l'un en face de l'autre, Césaire et Louitot admirent ensemble la poupée :

— Est-elle belle !

— Tu peux dire, vieux !

— On dirait qu'elle va parler.

— Et regarde-moi ces yeux !

— Chut ! fait Césaire, un doigt levé, je crois bien qu'on l'entend rire.

Et, graves, ils mettent un moment, ainsi que des pinsons, leurs deux têtes aux écoutes : les rires de la poupée, ce sont les petits craquements de la neige qui se tasse.

— Tiens la boîte, dit Louitot, que je fasse le paquet.

La ficelle n'est pas des plus fines ; le papier est du gros papier de paille comme en donne avec la viande, la mère Francasse, la bouchère.

Et Louitot qui a les doigts tout engourdis par les engelures et par l'onglée !

Enfin, vaille que vaille, le paquet est ficelé. Que reste-t-il encore ?... Ah ! l'adresse !...

Tiens, mais au fait, qui va donc pouvoir mettre l'adresse?... Aucun d'eux ne sait écrire... A qui se confier?

Il y a bien la demoiselle de l'asile; mais à cette heure les portes de l'asile sont fermées. Il y a bien Mamz'elle Fifine, mais ça n'en finirait plus: elle est si lambine.

Alors, où aller?... Louitot médite!

Où aller?... mais parbleu! chez Sœur Julie. Sœur Julie, c'est la Providence du quartier!

Et l'on court chez Sœur Julie, Louitot trottant devant, Césaire galopant derrière...

Din! Drelin, drelin... Drelin! din din!

Ah! mon Dieu! qui sonne donc pareille carillonnade?... Qu'est-ce qu'il arrive de si pressé!

Sœur Placide, la tourière, accourt à la porte le cœur alarmé:

— Comment, c'est vous, mauvais polissons, qui sonnez ce branle-bas?

Mais, sans s'arrêter au compliment:

— On voudrait voir Sœur Julie, déclare Louitot. C'est pour un petit qui est bien malade.

— Sœur Julie, je vas vous dire — Césaire et Louitot parlent ensemble, — c'est pour Jésus le paquet. Le frère de Césaire, Jésus veut le prendre... Alors, Louitot et moi, on lui envoie une poupée. Jésus sera bien content: il ne s'amuse guère en Paradis... Seulement, il faut se presser! car Charlot serait parti peut-être avant qu'elle arrive, la poupée. Comprenez-vous?

Mais non! Sœur Julie ne comprend pas grand'chose à cette histoire.

— Suis-je bête, mes enfants, dit-elle en riant. Voyons Louitot, toi qui es le plus grand, de quoi s'agit-il?

— C'est l'adresse à mettre, reprend Louitot. On sait pas écrire, voyez-vous, ma Sœur: pour que Jésus prenne pas le frère de Césaire qui est malade et va mourir, on lui envoie nous deux une poupée.

Cette fois, sous la coiffe aux ailes de mouette, le joli visage fin de Sœur Julie s'est éclairé. Elle comprend, oui, elle comprend. Rêve délicieux de petites âmes, naïveté adorable de l'enfance, oh! oui, elle saura vous respecter. Seulement pour l'adresse, comment mettre?... Elle ne sait donc pas, Sœur Julie? Sœur Julie qui parle au bon Dieu tout le jour, a l'air d'hésiter?... C'est pourtant si simple!

— Eh bien! mets: Monsieur Jésus au ciel, souffle Louitot.

— Oui, mais dans quel pays que c'est le ciel, le sais-tu? demande Césaire.

— Le ciel? Mais en France, tiens! s'étonne Louitot.

Alors, prenant la plume, sa coiffe penchée, tremblant un peu, ses yeux brouillés d'une larme, de sa plus belle écriture Sœur Julie, très appliquée, trace, sur la feuille de papier paille qui accroche et fait grincer la plume, cette grosse suscription à l'encre violette:

MONSIEUR JÉSUS,

AU CIEL

FRANCE.

Et maintenant, voulez-vous savoir ce qui arriva? (Riez bien, Monsieur le postier, en levant la boîte!) Louitot, parfaitement, Louitot, avait raison: Jésus, à n'en pas douter, reçut la poupée et accepta l'échange, puisque Charlot ne mourut pas cette nuit de Noël.

D'après Jean NESMY.

VACANCES DANS LA MONTAGNE

“Je vous préviens que nous faisons demain une partie d'ânes.”

L'interpellé, tout joyeux:

“En serai-je?”

— Vous en doutez?...”

JETEZ LE BANDAGE

GRATIS --- Essai de Plapao --- GRATIS

Les **PLAPAO-PADS** de **STUART** diffèrent du bandage, étant applicateurs mécano-chimiques, faits **auto adhésifs** expressément pour maintenir les muscles détendus sûrement en place. **Ni courroies, ni boucles, ni ressort attachés, ne peuvent glisser, ne peuvent ainsi ni frotter, ni presser contre l'os pubis.** Des milliers se sont soignés chez eux sans être empêchés de travailler — cas des plus opiniâtres vaincus. **Souples comme du velours — faciles à appliquer — peu coûteux.** Grand Prix (Paris), Médaille d'Or (Rome). Procédé de guérison naturel dispensant de l'usage subséquent d'un bandage. Nous le prouvons en envoyant un essai de **PLAPAO** absolument **GRATIS**. Ecrivez votre nom ci-dessous et envoyez **AUJOURD'HUI**.

Plapao Co., 3695 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Nom.....

Adresse.....

Essai de Plapao gratis par prochain courrier.

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant “L'Apôtre” lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.

Louis Braille

et son oeuvre

DÉPUIS 1861, les RR. Sœurs Grises de Montréal dirigeant, dans la grande Métropole, l'Asile Nazareth, institution où les jeunes aveugles de notre pays peuvent recevoir l'instruction et l'éducation en rapport avec leur infirmité et être mis en état de gagner honorablement leur vie dans la société. Dès le début, on y a adopté le système Braille, selon la méthode suivie à l'institution des jeunes aveugles de Paris.

Nos lecteurs aimeront sans doute à connaître la vie et l'œuvre de Louis Braille, ce grand bienfaiteur des aveugles. Nous reproduisons ci-dessous la belle étude que lui consacre J. Tuffreau, dans la Maison du 6 et du 13 décembre dernier.

I.— PREMIÈRES ANNÉES

Valentin Haüy fut le premier instituteur des aveugles.

Par son procédé de lecture et d'écriture en relief, il leur ouvrit le monde intellectuel ; mais il ne pouvait être donné qu'à un aveugle de substituer à cette méthode d'application difficile le système en points saillants. Cet aveugle fut Louis Braille.

A la fête de famille donnée à Valentin Haüy quelques mois avant sa mort, Braille enfant était là au nombre des élèves de l'école. Le dévouement, la persévérance du vieillard, héritage sacré, devaient être les vertus maîtresses du jeune Braille, après Haüy, notre plus grand bienfaiteur.

Louis Braille naquit à Coupvray (Seine-et-Marne), le 4 janvier 1809.

A l'âge de trois ans, jouant près de son père, qui travaillait dans sa boutique de bourellier, l'enfant saisit un tranchet, et une lanière de cuir pour travailler aussi. L'instrument l'atteignit à l'œil gauche, qui fut perdu ; bientôt l'inflammation gagna l'autre, et malgré les secours de l'art, la cécité du jeune Braille demeura complète.

Si dans son affliction la pauvre famille avait pu connaître pour quelle mission cet enfant était choisi par la Providence ! Mais, ici-bas, les plus grandes choses portent le sceau de la douleur.

Les parents du jeune Braille ne cédèrent pas à cette tendresse mal éclairée, qui regarde comme un manque d'affection de se séparer de l'enfant aveugle pour le faire entrer dans les établissements spéciaux, où il apprendra à se créer sa place dans la société.

En 1819, Braille obtenait une bourse à l'Institution royale des jeunes aveugles de Paris. D'une intelligence souple, possédé du

désir de connaître, il réussit dans toutes les branches de l'enseignement, et devint non seulement un homme instruit, mais aussi un bon musicien.

II.— BRAILLE PROFESSEUR

Après huit ans d'études, Braille accepta une place de répétiteur à l'Institution de Paris : c'est ainsi que pendant longtemps on y désigna les professeurs. Le traitement était plus que modeste : environ 300 francs. Que lui importait ? Il avait pour lui la jeunesse qui espère et le dévouement qui ne compte point.

La faiblesse de sa poitrine l'obligeait à ménager sa voix, aussi parlait-il fort peu, mais, en tout ce qu'il disait, il savait mettre charme et clarté.

Un ordre de sa part suffisait au maintien de la discipline. En effet, ce n'est pas par de grands éclats de voix qu'on parvient à impressionner des écoliers aveugles : quelques paroles prononcées d'un ton calme et ferme, empreintes d'une grande dignité personnelle, réussissent infailliblement mieux, elles produisent sur eux l'effet du regard sur le clairvoyant.

Vivant au sein de l'école, privé pendant de longs mois des douceurs de la famille, Braille était capable de goûter les joies que donnent les amitiés durables et d'accomplir les sacrifices qu'elles imposent. S'agissait-il d'un avertissement pénible à donner à un ami commun, toujours il se dévouait ; il était si habile dans l'art délicat de faire accepter un conseil, que familièrement on l'appelait le *censeur*. Doué d'un esprit droit, pénétrant et observateur, on aimait à prendre son avis sur les affaires importantes ; jamais il ne se hâtait de le faire connaître.










































































— Demain, disait-il, je vous répondrai.

Il apportait dans la pratique du bien beaucoup de discrétion et de délicatesse.

Quoiqu'il n'eût aucune fortune personnelle et que son traitement à l'Institution fût tout à fait insuffisant, il poussa l'abnégation jusqu'à se démettre de sa place d'organiste d'une paroisse de Paris en faveur d'un de ses anciens élèves.

Les bonnes œuvres trouvaient en lui un adhérent zélé. Il recueillait la cotisation de dix membres pour la Propagation de la Foi. Son exemple a laissé des imitateurs. M. Ballu, dont le nom est pour ainsi dire inséparable de celui de Braille et dont nous aurons beaucoup à parler plus loin, ne voulant abandonner aucune des traditions de son maître, prit à sa mort la dizaine qu'il avait groupée.

A ses éminentes qualités morales, Braille joignait la patience, qui conduit aux grandes choses. Après des années de réflexions et d'essais poursuivis sans défaillance, il devint le continuateur de l'œuvre de Haüy en dotant les

									
a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
									
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
									
u	v	x	y	z	ç	é	à	è	ù
									
â	ê	î	ô	û	ë	ï	ü	œ	w
									
,	;	:	?	!	()	“	*	”	
									
apost.	-	à	ò	œ	numér.	maj.	ital.	bl	or
									
a	e	i	o	u	e	i	u	o	u
									
ar	eu	ieu							

L'ALPHABET DES AVEUGLES D'APRÈS LE SYSTÈME DE LOUIS BRAILLE

aveugles du système en points saillants, du système *Braille*.

III.— SYSTÈME BRAILLE

D'après la méthode d'Haüy, les aveugles lisaient au moyen de livres imprimés en relief, en caractères romains, mais ils n'écrivaient pas, ou du moins écrivaient très péniblement.

Un officier d'artillerie, Charles Barbier, imagina, sous le nom d'écriture *nocturne*, un procédé purement phonétique représentant les signes de la parole au moyen de points en relief disposés dans un ordre conventionnel.

La nouvelle invention fut accueillie avec enthousiasme par les élèves de l'Institution royale de Paris. Elle permettait aux aveugles de correspondre rapidement entre eux. C'était un immense avantage, mais l'écriture nocturne ne pouvait être utilisée dans l'enseignement : elle ne tenait nul compte des règles de l'orthographe,

prenait beaucoup d'espace et ne représentait ni chiffres, ni ponctuations, ni signes de musique. Louis Braille comprit qu'il y avait là un germe fécond : en tirer un procédé répondant à tous les besoins des aveugles fut désormais sa pensée constante.

Pendant les vacances qu'il passait à Coupvray, dans sa famille, il pouvait à loisir se livrer à ses patientes recherches.

— Souvent, au retour de mes promenades, raconte-t-il, je m'asseyais sur un tertre ; là, papier, réglette en main, j'étais tout à mes combinaisons.

Quelque paysan, étonné de le voir si attentivement percer son papier, lui demandait en passant :

— Eh bien ! que fais-tu donc là avec tes *picotages* ?

Il ne se doutait pas, le bonhomme, que de ce travail qui lui semblait un jeu, devait sortir une ère nouvelle pour les aveugles, et que cet autre Gutenberg, dont la réponse était un modeste sourire, ferait l'orgueil de son village.

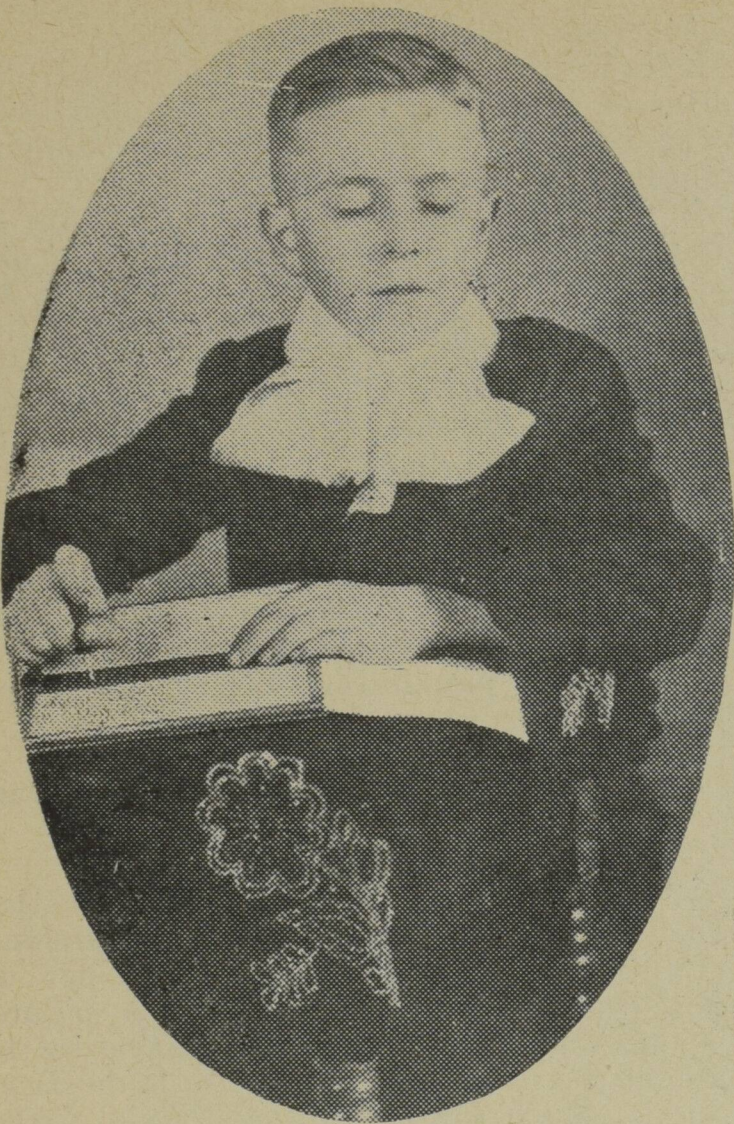
Braille avait vingt ans, lorsqu'en 1829 il publia l'exposé de son système :

Si nous avons signalé, dit-il, les avantages de notre procédé sur celui de M. Barbier, nous devons dire, en son honneur, que nous lui devons la première idée du nôtre.

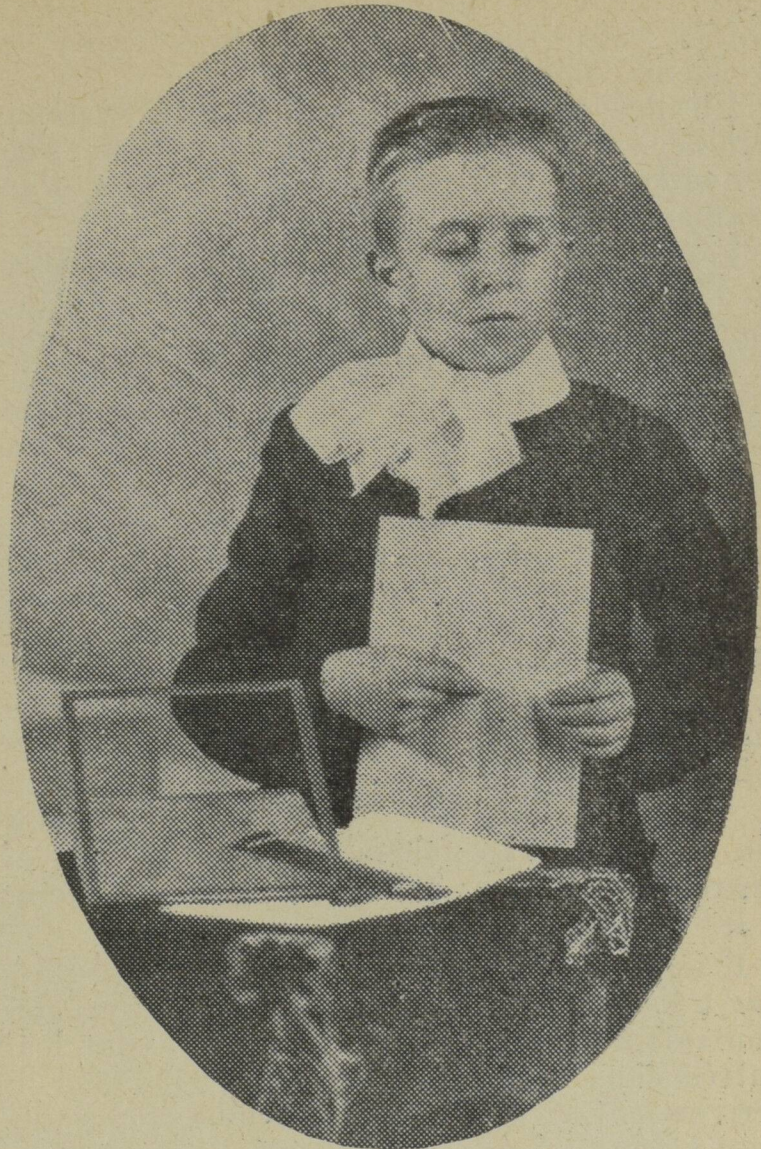
Chose rare pour un inventeur, Barbier n'hésita pas à proclamer la supériorité de l'alphabet nouveau.

“J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, écrivait-il à Braille le 31 mars 1833, la méthode d'écriture que vous avez composée pour l'usage particulier des personnes privées de la vue. Je ne puis trop applaudir au sentiment de bienveillance qui vous porte à être utile à ceux qui partagent votre infirmité. Je me serais servi de votre procédé pour vous remercier s'il ne me fallait nécessairement quelque temps pour en acquérir l'usage pratique. Il est beau, à votre âge, de débiter comme vous l'avez fait, et l'on peut beaucoup attendre des sentiments éclairés qui vous dirigent.”

Barbier disait vrai, on pouvait beaucoup attendre de Braille : travailleur modeste et persévérant, peut-être son grand désir du progrès l'a-t-il conduit à des résultats inespérés. La



JEUNE AVEUGLE ÉCRIVANT AU MOYEN DE L'APPAREIL BRAILLE



JEUNE AVEUGLE LISANT L'ÉCRITURE BRAILLE

gloire de savants tels que : Didyme (1), Malaval (2), Saunderson (3), Huber (4), Bérard (5), n'avait point changé le sort des aveugles : aujourd'hui, grâce à Haüy, à Braille, ils ont part à la nourriture intellectuelle et peuvent occuper, dans la société, une place selon leurs aptitudes.

IV.— EXPOSÉ DU SYSTÈME BRAILLE

Conçu par un aveugle, le système Braille est, par excellence, celui qui convient aux aveugles.

En effet, le doigt est maître du point, qu'il crée et détruit à volonté, tandis qu'il s'embarasse aisément dans le contour des lignes.

Sa tablette à écrire, dit M. de la Sizeranne (6),

(1) Célèbre orateur chrétien au IV^e siècle : occupa la chaire de philosophie à Alexandrie.

(2) Malaval, au XVII^e siècle, fut une des gloires littéraires de Marseille.

(3) Saunderson, professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge (1682-1739).

(4) Huber, naturaliste suisse de la fin du XVIII^e siècle.

(5) Bérard, qui fut dans ce siècle professeur de mathématiques et principal du collège de Briançon, a laissé des ouvrages estimés sur les mathématiques spéciales.

(6) MAURICE DE LA SIZERANNE, *Les aveugles par un aveugle*, avec une préface par M. le comte d'HAUSSONVILLE. Paris, Hachette.

se compose d'une plaque de zinc ou d'aluminium, format in-8°, de deux millimètres d'épaisseur, creusée horizontalement de sillons perpendiculaires de vingt-cinq dix millièmes de largeur. Cette plaque est bordée par un châssis de bois ou de zinc qui y est fixé par des charnières ; les deux montants du châssis sont percés de trous correspondant aux sillons de huit en huit, dans ces trous s'engagent les gougeons d'un guide formé par une lame de cuivre percée régulièrement de deux rangées horizontales de rectangles allongés dans le sens vertical.

Chaque rectangle dans sa hauteur enferme trois sillons, soit soixante-quinze dix millièmes. Dans sa largeur, il peut contenir deux points, l'un à côté de l'autre, ce qui permet de faire six points par rectangle. Un sillon reste vide après chaque rangée de rectangles pour séparer les rangées en lignes de signes. Une feuille de papier un peu fort, comme du papier à dessin, est placée sur la plaque sillonnée ; le châssis et des pique-papier la maintiennent.

Le procédé repose sur les dix premières lettres qui en sont les signes fondamentaux, et n'emploient que les deux sillons supérieurs du rectangle ; les autres lettres et les accents

s'obtiennent en ajoutant soit un, soit deux points, aux signes fondamentaux dans le troisième sillon.

Un des principaux avantages du système Braille est sa grande simplicité ; pour s'en convaincre, il suffit de quelques minutes d'un examen attentif.

Les enfants aveugles, même ceux d'adresse et d'intelligence moyennes, l'apprennent facilement : après trois mois d'étude, ils écrivent bien et commencent à lire couramment. Pour se rapprocher de leurs enfants, en correspondant directement avec eux, presque tous les parents apprennent le Braille.

“ Ta lettre en Braille m'a causé une grande joie, écrivait un jeune marin à sa sœur, élève dans une école d'aveugles ; lorsque ma pensée se reporte vers notre petite maison, où la réunion aux vacances nous semblait si douce, je te revois, assise sur la grève, écrivant à tes amies, ou tricotant un bon fichu pour notre mère.

“ Souvent je relis tes lettres : elles remplissent ma solitude. Tu pourras désormais me les écrire très longues, sans que j'aie aucune peine à les déchiffrer ”.

Il serait à souhaiter que ce système fût connu par tous les instituteurs ; les enfants aveugles pourraient alors profiter de l'école avant leur entrée dans les établissements spéciaux où ils arriveraient préparés. Nous aurions moins souvent à regretter de commencer à donner les premières notions de toutes choses à des enfants de douze à quatorze ans, dont l'intelligence alanguie par un long sommeil ne s'ouvre que difficilement. Parfois, et nous sommes heureux de le dire, des enfants nous arrivent avec un commencement d'instruction ; ils le doivent à leurs parents, à des maîtres dévoués, qui se sont procuré les objets nécessaires à leur enseignement.

En France, et presque partout à l'étranger, l'enseignement des aveugles se fait par le système Braille. Ils écrivent leurs devoirs, calculent en Braille, étudient dans des livres imprimés d'après ce système. A l'Institution nationale, on emploie pour le calcul le cubarithme, ingénieux appareil dont un aveugle, M. Cury, eut l'idée première, et que M. Martin, directeur de l'École, perfectionna et fit exécuter. Le cubarithme se compose d'une planchette rectangulaire percée de trous carrés, dont quinze dans le sens horizontal, et dix dans le sens vertical, et d'une petite boîte remplie de cubes. Chacune des six faces du cube porte un signe Braille, et avec un seul cube, tous les chiffres et signes mathématiques peuvent être représentés suivant le sens dans lequel on place le cube dans un des trous de la planchette.

L'enseignement de la géométrie se fait au moyen d'un cahier de figures en relief ; grâce

aux lettres en Braille, placées sur les figures, l'élève peut suivre les démonstrations.

L'étude de la géographie est facilitée par des cartes en relief. Les ingénieuses combinaisons de M. Ballu permettent d'avoir un vocabulaire français suffisamment complet.

Il y a quelques années, dans l'écriture et l'impression, le recto de la page était seul utilisé ; grâce à des perfectionnements dus à M. Levitte, ancien censeur à l'Institution nationale, et à M. Ballu, ancien élève et continuateur de l'œuvre de Braille, professeur, lui aussi, à l'Institution de Paris, le verso de la page peut être écrit et imprimé.

Ce n'est pas là le seul perfectionnement que nous devons à M. Ballu : pour permettre aux aveugles d'écrire partout, il a fait confectionner des réglottes de poche. Comme les clairvoyants sur leurs carnets, les aveugles peuvent ainsi à tous moments prendre une adresse, un renseignement, fixer une pensée.

V.— DIVERSES APPLICATIONS DU SYSTÈME BRAILLE

Au cours de la Sorbonne, à l'Institut catholique, où les aveugles lettrés sont assidus, l'attention n'a-t-elle pas été attirée par un léger bruit ressemblant à celui de piqûres d'épingles sur du papier ? Un aveugle est là, prenant des notes. Grâce à une sorte de sténographie, basée sur le système Braille, œuvre encore de M. Ballu, les parties essentielles d'une leçon, d'une conférence, peuvent être aisément résumées. Les aveugles emploient divers systèmes d'abréviations, les uns orthographiques, les autres phonétiques.

Le système Braille n'eût pas été pour les aveugles le système parfait si son inventeur ne l'avait appliqué à l'écriture de la musique. Les aveugles doivent à Braille une musicographie complète, permettant d'écrire et de déchiffrer les partitions les plus compliquées. S'ils n'ont pas l'immense avantage de jouer à première vue, ils apprennent du moins par eux-mêmes très rapidement, et déchiffrant à première lecture la musique vocale. Du reste, les organistes aveugles, et ils sont nombreux, ont une telle habitude du déchiffrement que, pour les Introïts, Graduels, Offertoires, etc., tandis qu'une main lit dans le cahier, l'autre exécute le chant avec accompagnement de pédales.

Le Braille se prête aux indications des dessins les plus difficiles, d'ouvrages au tricot et au crochet. Une jeune fille confectionne une dentelle au tricot, par exemple : avant de commencer un tour elle lit sur son cahier : 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers, une rétrécie, 5 mailles à l'endroit, etc. Lorsque l'ouvrage est assez avancé pour que la forme du dessin puisse être facilement perçue par le toucher, plus n'est besoin de copie : les doigts, yeux des aveugles,

voient le dessin et placent aux endroits convenables mailles à l'endroit, à l'envers, jetés et rétrécis.

La complaisance du Braille va jusqu'à faciliter les jeux. A l'aide de deux points diversement disposés, les cartes à jouer sont marquées. Il est d'autres jeux accessibles aux aveugles : loto, dames, échecs, dominos, etc.

Braille, malgré les travaux qui absorbaient ses jours et souvent une partie de ses nuits, aimait à se retrouver le soir avec ses collègues réunis dans sa petite chambre pour faire une joyeuse partie de cartes.

teur devient profonde. Les aveugles quittent l'école, possédant une instruction solide. On ne compte plus aujourd'hui ceux qui sont munis du brevet élémentaire de capacité. Ils subissent l'examen avec les candidats clairvoyants, et leurs devoirs sont faits dans le temps donné. La préparation au brevet supérieur est longue et laborieuse : les livres font défaut, car l'écriture Braille prend beaucoup d'espace, et le moindre ouvrage est volumineux. Je n'en veux qu'un exemple : la tragédie d'*Andromaque* tient, en Braille, un volume in-quarto. Ce manque de livres est une diffi-



LA CLASSE DE DACTYLOGRAPHIE A L'INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES DE MONTRÉAL

“ Les maisons de jeu sont des maisons de perdition ”, disait-il parfois en citant le quatrain suivant :

Il est trois portes à cet antre ;
L'espoir, l'infamie ou la mort ;
C'est par la première qu'on entre,
Et par les deux autres qu'on sort.

Espérons, ajoutait-il gaiement, qu'il n'en sera pas de même ici.

VI.— RÉSULTAT DE L'ŒUVRE DE BRAILLE

En examinant, près d'un demi-siècle après la mort de Braille, les bienfaits du système en points saillants, l'admiration pour son inven-

culté sérieuse, mais non insurmontable : l'aveugle a recours à un lecteur clairvoyant, prend beaucoup de notes pour aider sa mémoire, et demande à ses facultés toute leur puissance de travail. Il veut arriver, et jamais le but n'est inaccessible à qui sait vouloir. Il y a, parmi les aveugles en France et à l'étranger, des bacheliers, des docteurs ; ils ont aussi leurs gloires littéraires, et des ouvrages d'auteurs aveugles ont mérité d'être couronnés par l'Académie française. L'un de ces ouvrages : *Dans ma nuit*, œuvre poétique de Mme Galeron, est empreint d'un charme bien intense et tout personnel.

Mme Galeron est non seulement aveugle, mais presque complètement sourde. Ses vers

sont doux et résignés, elle sait trouver ici-bas sa part de bonheur :

Ayons pitié ! C'est là le baptême d'amour !
Croyons ! La vie est bonne et vaut d'être bénie ;
C'est à force de biens qu'on refait l'harmonie,
A force de rayons qu'on ramène le jour.

Pour Mme Galeron, la cécité disparaît devant la surdité :

Je pourrais, si j'avais seulement les yeux clos,
Avoir aussi ce bien suprême,
Que j'ai pleuré parfois avec d'amers sanglots.
Je pourrais, si j'avais seulement les yeux clos,
Entendre vivre ceux que j'aime.

Grâce au Braille, Mme Galeron est rentrée, comme elle le dit elle-même, d'une façon si expressive, " dans le monde extérieur ".

Elle tire de la lecture toute sa nourriture intellectuelle, car le précieux échange d'idées, fruit de la conversation, lui est en partie refusé.

Les poètes aveugles devaient à l'inventeur du système en points saillants un hymne de reconnaissance. M. Guilbeau, professeur à l'Institution nationale, auteur de *Chants et légendes de l'aveugle*, retrace ainsi les bienfaits de Braille :

Des points partout, des points encore,
Des points toujours sur son chemin ;
Et dans ce chaos s'élabore
La création de demain.
Des points . . . six points . . . son cœur tressaille,
Le travail est à moitié fait.
Six points . . . six points, grâce à toi, Braille,
Contiennent tout un alphabet.
Six points . . . six points, et tu ponctues ;
Six points, des chiffres sont placés ;
Six points, des pages sont vêtues
De mots par un style enfoncés ;
Six points, et la parole écrite
Est vivante sur le papier ;
Et la musique manuscrite
S'entasse et ne peut s'oublier.
Six points rompant l'indifférence
Par-dessus les monts et les mers,
L'aveugle jette une espérance
A l'aveugle aux moments amers.
Six points, et par l'art étendue,
L'âme de l'infirmes s'emplit !
Six points, la joie est répandue !
Six points, le progrès s'accomplit.

.....
Ce fils, objet de tant d'alarmes,
Cet homme atteint de cécité,
N'a-t-il pas séché bien des larmes ?
Haï par lui fut complété.

Le but des écoles spéciales est de mettre leurs élèves en état de se suffire à eux-mêmes. En France, sur une vingtaine d'écoles pour les

aveugles, quinze environ sont tenues par des congréganistes.

Une longue expérience prouve que la musique offre aux aveugles la carrière la plus lucrative, aussi la connaissance de cet art est-elle la principale étude dans presque toutes les écoles d'aveugles. C'est grâce à la musicographie Braille que cette étude a pu se transformer en art professionnel.

Au sortir de l'école, les jeunes filles sont placées comme organistes ou professeurs de musique dans les communautés religieuses. Ces musiciennes ont reçu dès l'enfance une éducation artistique parfaitement soignée ; nourries des meilleurs maîtres de l'art classique et religieux, élevées pieusement pour la vie de communauté, elles sont très appréciées par les maisons religieuses dans l'intérieur desquelles elles habitent avec bonheur, sachant se conformer à la règle. Dans plus de cent communautés françaises et étrangères, ces musiciennes tiennent l'orgue ou l'harmonium de la chapelle, donnent des leçons de piano, de solfège, de chant, d'harmonie, forment et dirigent les choristes, organisent des offices en musique et des récréations musicales.

Elles réussissent merveilleusement dans ces diverses fonctions, car elles y ont été préparées par neuf années d'études sérieuses, dans lesquelles la pratique a toujours été jointe à la théorie.

Les jeunes gens se créent des situations comme accordeurs de pianos, professeurs ou organistes. Actuellement, les bonnes écoles d'aveugles sont de véritables écoles d'orgue, et les élèves qui en sortent munis de diplômes ont reçu, dès l'âge de dix ans, une éducation religieuse musicale et intellectuelle ayant pour but de les rendre capables de remplir les hautes fonctions de véritable organiste catholique. Rien n'a été négligé : solfège, harmonie, contrepoint, fugue, composition et improvisation religieuse, chant grégorien ; à l'aide de la musicographie ponctuée, ils ont étudié tout cela sérieusement, méthodiquement, tant pour la théorie que pour la pratique ; les maîtres classiques de l'orgue, J.-J. Bach, Rinck, Hændel, Mendelssohn leur ont été enseignés, sans préjudice des grands organistes modernes, Franck, Lefébure, Lemmens, Guilmant, Widor, Gigout, etc.

Certes, tous les organistes aveugles n'ont pas la même valeur artistique, aussi tous n'aspirent pas aux mêmes emplois ; il en est qu'on destine aux églises de Paris, aux cathédrales, d'autres aux églises de petites villes, d'autres enfin aux paroisses de campagne, mais tous ont été formés avec soin et sont en mesure de s'acquitter de la tâche qu'ils sont appelés à remplir.

Les aveugles ont fait leurs preuves dans les études musicales : au Conservatoire de Paris, quatre premiers prix de la classe d'orgue ont

été décernés à des aveugles ; ils ont eu également des récompenses dans les classes d'harmonie et de composition. De tels résultats n'auraient jamais pu être obtenus sans la muséographie Braille. En 1897, Mlle Boulay, professeur à l'Institution nationale, déjà premier prix d'orgue et second prix d'harmonie, remportait le premier prix de fugue. Ce résultat est beau pour tout musicien, mais plus beau encore pour le musicien aveugle, qui rencontre des difficultés de travail inconnues aux clairvoyants ; en effet, tandis que celui-ci a constamment sous les yeux la musique qu'il écrit, l'aveugle, pour se relire, doit interrompre son travail, encore ne peut-il examiner qu'une

vue de dispositions pour cet art doivent subvenir à leurs besoins à l'aide des divers métiers pouvant être exercés par les aveugles : crochet, tricot, filet, broserie, vannerie, cannage, fabrication des sacs en papier, etc. La tâche, pour eux, est difficile, car bien qu'ils aient fait un sérieux apprentissage à l'école ou dans les ateliers, le travail leur manque souvent, et l'écoulement des produits manufacturés est parfois un obstacle insurmontable.

Cependant, par leur savoir-faire, beaucoup sont parvenus à se créer des situations modestes mais suffisantes : ici, un filetier, pour augmenter son gain, tient un petit commerce ; à l'aide du Braille, il inscrit ses comptes. Là,



L'ATELIER D'IMPRIMERIE, À L'ASILE NAZARETH DE MONTRÉAL

partie à la fois. Pour lui, l'ensemble n'existe donc que dans la perception intérieure. Pour être présentés au jury, ses devoirs doivent être transcrits par un copiste ; il en résulte pour l'aveugle une cause nouvelle d'infériorité : il est obligé de livrer au copiste son travail à mesure qu'il le fait, et presque toujours l'heure à laquelle les devoirs doivent être rendus sonne sans qu'ils aient pu confronter les deux copies. Ces hautes récompenses obtenues par des musiciens aveugles témoignent d'une grande énergie dans le travail, jointe à un sens profond de l'art.

Tous les aveugles ne peuvent pas demander à la musique le pain quotidien : ceux qui perdent la vue à l'âge adulte ou qui sont dépour-

un brosier, en se mettant en rapports directs avec le consommateur, a de nombreux clients.

Il faut à l'aveugle ouvrier, pour réussir, une grande habileté dans son métier.

VII.— RELATIONS ENTRE AVEUGLES ET CLAIRVOYANTS

Les aveugles sont destinés à vivre avec les clairvoyants, aussi, dans les écoles spéciales, s'efforce-t-on, par le soin apporté à leur éducation morale et physique, de rendre ces relations faciles. Les aveugles doivent, par leurs manières polies, l'agrément de leur conversation, le prestige que leur donne parfois le talent, compenser les désavantages de la cécité.

Cserons-nous dire qu'ils y parviennent ? Oui ; de plus, nous savons des clairvoyants qui cherchent, en mettant leurs relations au service de leur cœur, à faire connaître les aveugles. Ils ne négligent aucune occasion de les produire comme exécutants ou comme compositeurs. Une difficulté se présentera peut-être à l'esprit du clairvoyant : comment entrera-t-on en correspondance avec l'aveugle, puisqu'il est séparé du clairvoyant par la différence d'écriture ? Car tout d'abord, le système Braille semble au clairvoyant un imbroglio qu'il n'aura pas le courage de pénétrer.

Ce problème, Braille le résolut : il imagina, en 1839, un procédé permettant aux aveugles de représenter les lettres vulgaires au moyen de points. Comme l'invention de Barbier avait été pour Braille l'idée géniale, M. Ballu tira du procédé de son maître un système simple et pratique. Grâce à ce procédé, les aveugles peuvent, sans le secours d'un tiers, correspondre avec les clairvoyants, relire leurs lettres, mettre eux-mêmes leurs adresses.

Dans un ouvroir de jeunes filles aveugles, où les ressources plus que modestes nécessitent de la part des religieuses des prodiges de travail et de dévouement, une des ouvrières, plus lettrée que les autres, pour ne pas surcharger les excellentes Sœurs, dont la complaisance est inépuisable, écrit avec la réglette Ballu toutes les lettres que ses compagnes envoient à leurs familles, qui ne savent pas le Braille.

— A l'époque du premier de l'an, me disait-elle, j'en aurai trop pour satisfaire chacune en temps opportun, car j'en n'ai pour les lettres que les heures non remplies par les offices le dimanche. Puisque vous vous intéressez à moi, vous pourrez penser que de novembre à janvier j'éprouve une grande joie à consacrer mes loisirs aux autres.

Néanmoins, beaucoup de systèmes ont été imaginés pour résoudre cette question importante de la correspondance entre aveugles et clairvoyants ; chacun de nous peut adopter le procédé qui, à son point de vue, réunit le plus d'avantages, mais celui de Braille, perfectionné par M. Ballu, demeure un des plus pratiques.

VIII.— COMMENT AU SORTIR DE L'ÉCOLE LES AVEUGLES SONT MORALEMENT ET INTELLECTUELLEMENT AIDÉS.

Les aveugles sont solidaires les uns des autres ; chacun, d'après sa conduite dans la vie, travaille pour le bien de la cause commune ou rend à ses confrères la voie plus difficile, par l'opinion défavorable qu'il donne de sa valeur morale ou de ses capacités. Nous devons donc nous entr'aider, nous unir. Pour créer ce lien entre tous les aveugles, M. Maurice de la Size-ranne fondait, en janvier 1883, un périodique, qu'en témoignage de reconnaissance il nom-

mait : *le Louis Braille*. A côté de l'utilité pratique : conseils, renseignements, nouveaux livres imprimés en points saillants, le journal a aussi son but moral : encourager les aveugles à poursuivre leur carrière par l'exemple de ceux qui ont vaincu les difficultés, à remplir avec persévérance la tâche qui leur incombe et à travailler, chacun dans sa sphère, au bien général. Si ce trait d'union entre les aveugles était nécessaire, il leur fallait aussi un périodique les rapprochant des clairvoyants ; en 1884, au *Louis Braille* s'ajoutait la *Revue Braille*. Chaque dimanche, elle fournit à ses abonnés des pages bien remplies, les tenant au courant des questions qui intéressent tout le monde. Ils peuvent ainsi se former une juste appréciation des œuvres littéraires et musicales, connaître les progrès de la science, être au courant des principaux événements politiques.

Tous les aveugles, même les moins doués sous le rapport de l'imagination, aiment passionnément la lecture ; mais, nous l'avons déjà dit, on ne peut publier en Braille que les ouvrages de première nécessité, puisque la matière d'un volume ordinaire exige, en points saillants, douze volumes.

La plupart des aveugles seraient donc privés de la nourriture intellectuelle que contiennent les bons livres, si la bibliothèque Braille n'existait pas. Œuvre bien faite pour les esprits élevés qui aiment à lire et à faire lire, elle a été fondée à Paris, en 1884. Elle met à la disposition des aveugles des ouvrages de tous genres : instructifs, religieux, récréatifs, ainsi que des livres de musique copiés en points saillants. Cette bibliothèque est loin d'avoir reçu son entier développement. Les trois mille volumes qu'elle compte sont bien insuffisants pour les aspirations des clients dont le nombre s'accroît sans cesse. Au moyen de bibliothèques roulantes, expédiées périodiquement, ces livres circulent dans les principales villes de France.

IX.— MORT DE LOUIS BRAILLE

Nous avons exposé les bienfaits de l'œuvre de Braille : transformation de l'enseignement intellectuel et musical des aveugles, rapprochement entre aveugles et clairvoyants par la correspondance, lien entre les aveugles par les périodiques, création d'une bibliothèque.

Braille, par son système, a été l'un des instruments du relèvement complet des aveugles. Les grandes œuvres ne s'achèment que par une marche lente et progressive ; il ne fut même pas donné à Louis Braille de jouir de l'adoption définitive de son système.

Dès l'âge de vingt-six ans, la faiblesse de sa poitrine s'était plusieurs fois manifestée. Par l'extrême régularité de sa vie il semblait avoir conjuré le mal : hélas ! il n'était qu'assoupi. Au mois de décembre 1851, se sentant grave-

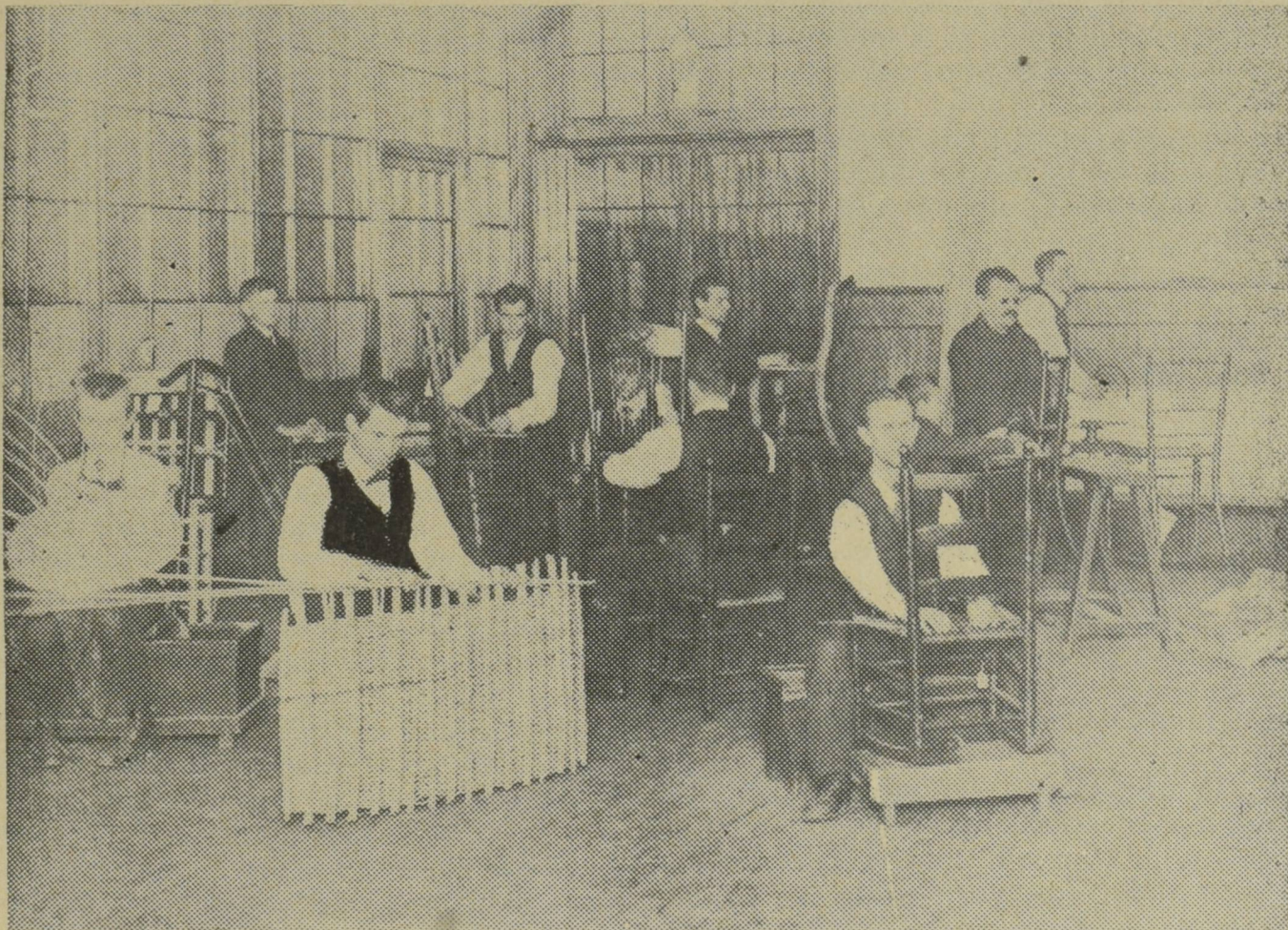
ment atteint, il sollicita les derniers sacrements.

— Le jour d'hier, dit-il à un ami, au lendemain de cette touchante cérémonie, est un des plus beaux et des plus grands de ma vie ; quand on a passé par là, on comprend toute la puissance et la majesté de la religion. Je suis convaincu que ma mission est finie sur la terre : j'ai goûté hier les suprêmes délices. Eh bien ! je demandais à Dieu, il est vrai, de me retirer du monde... Mais je sentais que je ne le demandais pas fort.

Essayait-on de lui donner quelques lueurs d'espérance, il répondait avec douceur :

— Vous savez que je ne me paye pas de cette monnaie-là, il n'est pas nécessaire de dissimuler avec moi.

M. Dufau, alors directeur de l'Institution de Paris, fit prendre le moulage du défunt, et le 25 mai 1853, dans une fête solennelle, le buste de Louis Braille fut placé dans l'école où tout enfant il était venu chercher le pain de l'intelligence et à laquelle, jeune encore, il avait fait réaliser par son système en points saillants un progrès immense. Mais c'était peu que ce buste : il fallait que, dans son village natal, ce grand bienfaiteur des aveugles eût aussi sa statue. Grâce à une souscription à laquelle les aveugles ont répondu avec enthousiasme, les vœux sont réalisés. Ce monument, œuvre de M. Étienne Leroux, se compose d'un buste en bronze, posé sur un piédestal, au milieu duquel est enchâssé un bas-relief. L'artiste représente



L'ATELIER DE VANNERIE, A L'ASILE NAZARETH DE MONTRÉAL

Il dicta ses dispositions testamentaires ; ses modestes revenus furent employés, comme ils l'avaient toujours été, au soulagement de l'infortune et aux bonnes œuvres. Cependant par une illusion propre à la maladie dont il était atteint, à mesure que la vie baissait, il semblait recouvrer l'espoir. Le 6 janvier, fête de l'Épiphanie, il demanda qu'on lui rappelât le sens symbolique de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Comme il l'avait dit lui-même, sa mission était finie sur la terre : au jour où la pensée du pieux mourant se reportait à l'adoration des mages, il devait offrir au souverain Roi le présent de sa vie vouée tout entière à la pratique du bien.

Braille assis, la tête un peu penchée sur l'épaule gauche, la chevelure légèrement en désordre ; de la main droite, il dirige celle d'un enfant sur un alphabet en points saillants. Leurs deux physionomies sont empreintes d'une grande simplicité. Au-dessus du bas-relief, on lit cette dédicace : *A Braille, les aveugles reconnaissants.*

J. TUFFREAU.

Enseigner une vérité, quelle qu'elle soit, c'est mettre une âme en rapport avec le Verbe divin, source éternelle de toute vérité.
PÈRE MONSABRE, O.P.

Marie-Rose

Légende



Il y avait une fois une petite fille qui avait reçu au saint Baptême le joli nom de Marie-Rose.

Cette petite fille était très bonne, très douce et très pieuse, mais elle cachait ces belles qualités de son âme dans une pauvre corps débile, souffreteux et difforme.

Car la pauvre enfant ne grandissait guère ; son visage demeurait toujours pâle, et, par surcroît, elle portait, dans le dos, une vilaine bosse qui la rendait toute contrefaite.

Sa maman l'aimait tendrement cependant, d'autant plus tendrement même, qu'elle la voyait privée des joies d'une santé robuste, et privée aussi de la gracieuse apparence des enfants de son âge.

Chaque jour, ou à peu près, elle l'emmenait se promener soit au jardin public de la petite ville qu'elles habitaient, soit dans la campagne environnante.

Et cette promenade quotidienne, en même temps qu'elle fortifiait un peu la chétive enfant, lui apportait une très grande joie, la plus grande joie temporelle qu'elle goûtât ici-bas.

Une chose pourtant étonnait Marie-Rose. C'est qu'au cours de sa promenade, les gens qu'elle rencontrait la regardaient avec une surprise mêlée de compassion, et, qu'après l'avoir ainsi regardée, ils chuchotaient entre eux quelque chose qu'elle ne pouvait ni entendre ni comprendre, mais qu'elle devinait se rapporter à elle.

Elle en demanda, un jour, l'explication à sa maman.

Celle-ci, l'embrassant, répondit : " Si les gens te regardent ainsi, ma mignonne, c'est sans doute qu'ils trouvent que la jolie petite robe que je t'ai faite te va à ravir."

Et Marie-Rose resta satisfaite de cette réponse.

Elle était si simple, si naïve ! ne connaissant personne en dehors de ses parents, et ne sachant que ce que sa maman lui enseignait, en lui apprenant elle-même à lire. Car Marie-Rose était trop souffrante et trop faible pour qu'on pût l'envoyer à l'école avec les petites filles de son âge.

* * *

Malgré son infirmité et son isolement, Marie-Rose vivait contente entre son papa, très bon pour elle, et sa maman qui la chérissait si tendrement.

Hélas ! ce bonheur ne devait pas être de longue durée.

Un jour vint où la maman de l'enfant dut se mettre au lit, atteinte d'une très grave mala-

die qui, en quelques jours, l'emportait vers un monde meilleur.

Marie-Rose demeurait orpheline, orpheline à dix ans !

Son chagrin fut immense.

Quoique bien jeune encore elle comprenait en effet que c'était la lumière et la joie de sa pauvre petite existence qui se couchaient au tombeau, avec la dépouille de sa mère chérie.

Une année se passa.

Marie-Rose ne sortait plus que pour accompagner son père à l'église, le dimanche.

Les autres jours, elle restait assise sur une chaise auprès de la fenêtre donnant sur la petite rue, étroite et sombre, où était située sa maison.

Et, de là, elle regardait enfants et grandes personnes passer et repasser au dehors, pour se rendre, celles-ci à leurs affaires, ceux-là à leurs jeux et à leurs plaisirs.

Triste année pour Marie-Rose, que cette année qui s'écoula ainsi depuis la mort de sa maman ! année durant laquelle la pauvre enfant devint plus pâle qu'elle ne l'avait jamais été et cessa tout à fait de grandir !

* * *

Au bout de cette année, une nouvelle maman vint prendre à la maison la place de l'ancienne.

Le père de Marie-Rose s'était remarié.

La nouvelle maman de l'enfant était jeune, plus jeune que l'ancienne. Elle était aussi plus riche et plus belle, mais surtout prenait un soin beaucoup plus grand de sa toilette.

Quand Marie-Rose vit la nouvelle venue s'asseoir au foyer paternel, elle éprouva une grande joie.

Elle ne pouvait pas, en effet, dans la simplicité de son cœur, s'imaginer que cette seconde maman ne lui témoignerait pas autant de bonté et de tendresse que la première. Et elle se disait : " Maintenant, je vais pouvoir recommencer à me promener comme par le passé. Je vais aller enfin revoir les jolies fleurs du parc et des champs, entendre de nouveau chanter les petits oiseaux dans les buissons et les arbres. Oh ! comme le beau ciel du bon Dieu va me sembler bleu et gai, avec son clair et chaud soleil ! "

Vaine espérance.

La nouvelle maman sortait bien chaque jour, parée même comme pour une noce, mais jamais elle n'invitait Marie-Rose à l'accompagner.

Par suite, rien n'était changé dans la triste vie de l'enfant, qui, chaque jour aussi, s'asseyait solitaire et mélancolique, comme par le passé, auprès de la fenêtre donnant sur la petite rue étroite et sombre.

Bientôt cependant, elle s'enhardit à demander à sa nouvelle maman de la prendre avec elle pour sa promenade quotidienne.

“ Te prendre avec moi ? lui fut-il répondu. Tu n’y songes pas ! Que dirait-on en te voyant te promener à mes côtés ? Tu ne sais donc pas que tu es bossue ? Les enfants bossus ne vont jamais se promener. Ils restent toujours à la maison.”

A cette réponse, Marie-Rose, toute confuse et refoulant de grosses larmes, s’en alla reprendre sa place solitaire au coin de la fenêtre.

Oh ! que son pauvre petit cœur était gros, cette fois ! Jamais il ne l’avait été autant. Aussi, à peine la nouvelle maman était-elle sortie, que les larmes de l’enfant, un instant contenues, se donnèrent libre cours et coulèrent longtemps, longtemps...

* * *

Le grand chagrin de Marie-Rose n’empêchait pas sa petite tête de travailler :

— Tu ne sais donc pas que tu es bossue ? lui a dit sa nouvelle maman.

Bossue ? Qu’est-ce que cela veut dire ? Marie-Rose n’a jamais entendu ce mot et n’a pas la moindre idée de ce qu’il peut signifier. Encore une fois, qu’est-ce que cela veut dire ?

L’enfant réfléchit longuement, mais sans pouvoir trouver de réponse satisfaisante. Tout-à-coup la pensée lui vint d’aller dans la chambre de ses parents, s’y regarder dans la grande glace de l’armoire. “ Sûrement se disait-elle, être bossue cela doit se voir. Autrement ma nouvelle maman n’aurait pas peur de ce qu’on dirait en me voyant me promener avec elle.”

Marie-Rose se regarda donc dans la grande glace, se tournant, de droite, de gauche, afin de découvrir ce qu’il pouvait y avoir d’extraordinaire en elle.

Elle l’eut vite découvert !

Point n’était besoin en effet qu’elle se regardât longuement pour constater à quel point son apparence extérieure était différente de celle des petites filles de son âge, et de quelle difformité, bien laide, elle était affligée.

Ce lui fut une révélation.

Elle comprit, en un instant, et ce que signifiait le mot “ bossue ” et pourquoi les gens la regardaient autrefois avec une surprise mêlée de compassion, pourquoi aussi sa maman se refusait à l’emmener se promener avec elle.

Inutile d’ajouter que les larmes de Marie-Rose coulèrent de nouveau, plus brûlantes encore qu’auparavant...

* * *

Elles coulèrent plus brûlantes qu’auparavant, ces larmes, mais elles ne coulèrent pas cependant aussi longtemps.

Car, je l’ai dit en commençant, Marie-Rose était très pieuse.

Et, parce qu’elle était très pieuse, elle prit bien vite son chapelet, puis s’asseyant de

nouveau auprès de la fenêtre, mais sans regarder la rue, cette fois, se mit à prier de tout son cœur la Très Sainte Vierge, sûre de trouver auprès d’Elle la consolation dont elle avait besoin.

Oh ! elle ne demanda pas la guérison de sa difformité. Elle savait que ç’eût été là un grand miracle, que la Sainte Vierge pouvait sans doute obtenir très facilement de son divin Fils, mais qu’il ne convenait peut-être pas de lui demander.

Elle ne pria même pas pour que sa nouvelle maman, touchée de compassion, se décidât à l’emmener, au moins de temps en temps, se promener avec elle.

Non ! Elle se contenta de supplier Marie de lui obtenir d’abord le courage de se résigner à son triste sort, puis de lui réserver une belle place au ciel, à elle à qui la terre semblait devoir n’apporter que des délaissements et des souffrances.

“ O bonne Sainte Vierge, ajouta-t-elle, devenez vous-même ma maman, puisque le bon Jésus a pris ma première maman, pour la placer auprès de Vous, dans le beau paradis, et que ma nouvelle maman ne veut pas d’une petite fille bossue...”

Marie-Rose priait, certes, avec tout son cœur, et pourtant elle avait bien de la peine à chasser une étrange pensée qui revenait sans cesse la distraire dans sa prière.

“ Qu’est-ce qu’il peut bien y avoir dans ma bosse ? Car enfin il doit y avoir quelque chose dans une bosse. Qu’est-ce que cela peut être ? ” Telle était cette importune pensée. Et l’enfant avait beau lutter. La pensée revenait toujours à la charge, tenace, obsédante...

* * *

La lutte contre les distractions pendant la prière est chose fatigante. Puis notre petite amie n’était pas, nous le savons, des plus fortes. Enfin elle avait beaucoup pleuré, sans cependant avoir encore réussi à se débarrasser tout à fait du gros chagrin qui lui oppressait le cœur.

Bref, la quatrième dizaine de chapelet n’était pas achevée, que l’enfant s’endormait sur sa chaise, là, au coin de la fenêtre où s’écoulait désormais sa pauvre existence...

Combien de temps dormit-elle ? Je ne sais trop, mais ce que je sais bien, c’est que durant son sommeil, elle eut un rêve, le plus surprenant et, en même temps, le plus beau des rêves.

Elle se vit soudain transportée dans une magnifique prairie toute émaillée de fleurs plus belles les unes que les autres.

Et voici qu’au milieu de la prairie, se tenait debout devant elle, une dame d’une extraordinaire beauté. Cette dame était revêtue d’une robe plus blanche que la neige et plus éclatante

que le soleil, quoique d'une blancheur et d'un éclat très doux à contempler. Une couronne d'or d'où s'échappaient des rayons lumineux qui semblaient autant de coulées de diamant liquide, reposait sur sa tête. De ravissants petits anges, si nombreux qu'on ne pouvait les compter, voltigeaient joyeusement au-dessus d'elle, en agitant avec une grâce indicible leurs ailes couleur d'arc-en-ciel. Enfin un splendide cortège de saintes formaient comme une cour royale autour de la dame, que Marie-Rose reconnut tout de suite, vous le pensez bien, pour être la Très Sainte Vierge Marie, en personne.

Marie-Rose était tombée à genoux.

Une joie immense remplissait son âme, joie d'autant plus vive que l'enfant apercevait, au milieu des saintes formant cortège à la Reine du Ciel et de la terre, sa maman, sa maman bien-aimée, toute rayonnante de gloire...

La Très Sainte Vierge regardait Marie-Rose en lui souriant doucement. Puis, au bout d'un instant elle lui dit, d'une voix qui semblait une ineffable musique : "Ma petite Marie-Rose, j'ai entendu ta prière. Sois sans crainte. La grâce de mon divin Fils ne te manquera pas. Elle te soutiendra jusqu'au jour où tu viendras prendre place parmi le chœur des vierges qui suivent l'Agneau partout où il va... Tu m'as demandé de devenir ta maman. Je le veux bien, mon enfant, mais je ne veux pas l'être longtemps sur la terre. Bientôt j'enverrai ton bon ange te chercher pour venir me rejoindre dans le beau paradis de Jésus."

Marie-Rose crut, en entendant ces paroles de la Reine du ciel, qu'elle allait mourir de bonheur.

Pourtant, voyez-vous la puissance de la distraction ! — la pensée qui la tourmentait tout à l'heure, pendant la récitation de son chapelet, lui revint soudain à l'esprit, plus tenace et plus obsédante encore que la première fois.

N'y tenant plus, Marie-Rose, qu'encourageait d'ailleurs le doux sourire de la Vierge osa prononcer ces mots : "O ma bonne mère, merci ! merci !... Mais, puisque vous êtes si bonne, dites-moi donc ce qu'il y a dans ma bosse. Je voudrais tant le savoir."

La Sainte Vierge, sans cesser de sourire, répondit : "Ceci, mon enfant, tu ne le sauras que le jour où ton bon ange viendra te chercher pour t'emmenner en paradis, jour plus prochain que tu ne le penses. A bientôt !"

Et Marie, souriant toujours doucement, bénit l'enfant perdue dans le ravissement, puis disparut avec son auréole d'angelots et son magnifique cortège de saintes, non toutefois sans que, du milieu de celui-ci, la maman de Marie-Rose n'eût fait à sa petite fille un geste, qui à n'en pas douter, voulait dire, lui aussi : A bientôt !

N'est-ce pas qu'il était beau, le rêve de Marie-Rose ?

Mais, au fait, était-ce bien un rêve ?

Quelques mois en effet s'écoulèrent et voici que la petite infirme, que son isolement et son perpétuel séjour à la maison avaient rendue de plus en plus faible, devint incapable de se lever de son lit.

Elle était devenue malade, très malade même.

Et cette maladie, comme celle qui avait jadis emporté sa maman, ne devait pas durer longtemps.

Aussi, peu de jours après celui où elle avait cessé de se lever, elle s'endormit, mais pour de bon, cette fois, c'est-à-dire pour ne se réveiller que sur le chemin du ciel !

Car, à peine avait-elle fermé ses pauvres yeux à la pâle et triste lumière de sa chambrette de malade, qu'elle les rouvrit dans un éblouissement de soleil.

A ses côtés se tenait un bel ange. Marie-Rose ne l'avait jamais vu, mais elle comprit tout de suite que c'était son ange gardien.

"Allons, ma petite Marie-Rose, lui dit-il, l'heure est venue de partir pour le paradis. Vois ! on nous y attend." Et l'ange montrait à l'enfant, très haut, très haut dans le ciel, comme une sorte d'ouverture au bord de laquelle se tenaient la Sainte Vierge et la maman de Marie-Rose, toutes deux faisant signe à celle-ci de venir vite les rejoindre.

Marie Rose dit alors : "Mais, mon bon ange, je n'ai pas d'ailes comme vous, moi. Comment ferai-je pour monter là-haut ?"

L'ange, sans répondre, se mit à sourire, puis du doigt il toucha la bosse de Marie-Rose.

O merveille !

La bosse s'ouvrit aussitôt et elle laissa s'échapper... quoi donc ? Une magnifique paire d'ailes, toutes blanches, et qui se déployaient joyeusement dans l'espace, heureuses, semblait-il, de leur liberté recouvrée !...

Marie-Rose savait maintenant ce qu'il y avait dans sa bosse, et elle savait aussi comment elle allait pouvoir rejoindre, là-haut dans le beau paradis de Jésus, ses deux mamans : la Vierge sainte et sa bien-aimée maman de la terre.

De fait, l'ange, saisissant doucement l'enfant par la main, prit son vol avec elle, dans l'immensité du ciel bleu.

Et, en moins d'un instant, la pauvre petite bossue d'autrefois, devenue à son tour un ange ravissant, reposait sur le sein virginal de la Reine des saints, puis sur celui de sa bien-aimée maman, avec laquelle elle entraînait, pour une promenade qui ne devait jamais finir, dans les splendeurs de la Jérusalem céleste...

Pâtre et héros...

HUMBLÉS petits pâtres des montagnes, dont il y aura bientôt un demi-siècle j'ai partagé la vie obscure, monotone, âpre, et pourtant si prenante, je dirai ici l'héroïsme de l'un des vôtres...

* * *

Jean était son nom. Il venait d'accomplir sa douzième année. Et, dans les montagnes du Centre, il gardait un important troupeau de veaux capricieux, de génisses turbulentes, de vaches placides. Plus de cent bêtes...

Du bâton noueux qui ne le quittait pas, il ne se servait jamais. C'était assez du geste et de la voix... J'ajoute qu'il n'abandonnait jamais ses bêtes, les précédant quelquefois et quelquefois les suivant, le plus souvent au milieu d'elles...

Un chien l'accompagnait toujours. De souple allure, de belle force, le bon Fidèle ne mordait pas plus que son jeune maître ne frappait. Il courait de-ci, de-là, rapide, la queue haute, jetant d'allègres aboiements.

Aux heures de sieste, il s'étendait près de Jean qui se surprenait parfois l'entretenant comme il eût fait avec un compagnon :

— Nos bêtes reposent, tranquilles... Détendons-nous aussi, Fidèle, doucement... Et, tout à l'heure, quand elles erreront de nouveau par le pâtis immense, nous reprendrons notre garde vigilante... En attendant, Fidèle, mon bon chien, reposons...

A peine une bête s'agitait-elle que Fidèle, d'un aboiement, éveillait Jean. Et la garde se poursuivait jusqu'au soir.

Tout le long des longues journées, seuls désespérément face au grand ciel que fit le bon Dieu, ils ne rencontraient personne. Personne ? A l'ordinaire. De loin en loin, cependant, ils apercevaient au bas du pâtis une fillette qui conduisait là un troupeau de moutons.

Au printemps, Jean l'avait surprise qui pleurait. Ému, il s'était approché, lui demandant si elle avait mal, si elle s'était blessée, s'il pouvait quelque chose pour elle.

Elle l'avait rassuré :

— Non... Mais c'est ma première garde... Et me voilà engagée très loin de chez nous... Toujours, malgré moi, je pense à maman et à mes sœurs... Elle est si bonne !... Elles sont si gentilles !... Et je ne les reverrai pas avant l'automne...

L'adolescent, ainsi qu'un frère, avait réconforté la fillette :

— L'automne viendra vite, très vite. Vous verrez... C'est ma quatrième garde, savez-vous... Et vous aurez, à retrouver votre maman et vos sœurs, un tel plaisir !... Je

n'ai plus, moi, que grand-père... Je n'ai pas connu mes parents...

— Pas du tout ?

— Pas du tout... L'hiver, aux veillées, au coin du feu, grand-père me parle d'eux... Maman était, me répète-t-il, très belle, et papa, lui, très fort...

— Oh ! comme je vous plains !

— Grand-père m'aime beaucoup...

— Et vous ne pleurez jamais ?

— Je ne me souviens pas...

— Vous êtes un homme, vous... Moi, je pleure facilement...

— Il ne faudrait pas trop souvent...

— C'est vite dit... Si vous aviez laissé comme moi une maman et des sœurs !...

— Peut-être... Cependant, distrayez-vous... Vous n'avez pas de chien ?

— Non... J'aimerais pourtant...

— Demandez à vos maîtres...

— Voudraient-ils ?... J'y ai déjà pensé, car, l'autre soir, j'ai eu une peur terrible...

— Racontez-moi...

— Je m'étais attardée avec mon troupeau au fond du ravin. Du bois qui borde notre pâtis, tout à coup, un gros loup — j'ai cru d'abord un chien — est sorti, menaçant... Mes moutons ont pris la fuite... J'ai couru derrière eux... Le loup ne nous a pas poursuivis...

— Oh ! vous avez dû avoir bien peur... Raison de plus pour demander à vos maîtres... Un chien, le cas échéant, tiendrait le loup en respect, vous défendrait... N'est-ce pas, Fidèle ?

Fidèle vint s'offrir, soumis, heureux, aux caresses de Jean, qui ajouta :

— En attendant d'avoir un chien, ne vous attardez pas trop, sur la fin du jour, au fond du ravin... Et, d'ailleurs, au cas de danger, appelez-moi sans hésiter... Avec Fidèle, j'accourrai...

— Oh ! merci...

Ils se séparèrent. Et, de quelques semaines, ils n'échangèrent, de la main seulement, que de brefs et lointains saluts...

* * *

Un soir pluvieux de mai, Jean, aidé de Fidèle, venait de parquer son troupeau. Avant de pénétrer dans le buron tout proche, il songeait, quand, brusquement, il sursauta. Il avait cru, au loin, entendre comme un appel.

Il prêta l'oreille, et, quelques secondes après, sur un second cri, il jeta à voix très haute :

— Cela part du pâtis de notre petite voisine... Du fond du ravin... Oui... Serait-elle en danger ?

Fidèle s'agitait, tournant autour du pâtre, cherchant à l'entraîner...

Celui-ci hésitait. En l'absence du bouvier, pouvait-il abandonner son troupeau ?

Un nouvel appel le décida. Il ferma du mieux qu'il put la claie du parc, et, précédé de Fidèle, son bâton dans la main, il s'élança...

Après cinq minutes de course, il pénétrait dans le pâtis où gardait habituellement Geneviève, la bergère qu'il avait naguère consolée.

De la partie supérieure du pâtis, il ne vit d'abord rien. Aux appels éplorés que lançait l'enfant, il dévala jusqu'au fond du ravin. Et alors, devant le spectacle qu'il aperçut, comme malgré lui il s'arrêta, épouvanté, tandis que Fidèle, un peu en avant, aboyait furieusement.

Les moutons, apeurés, se serraient en cercle autour de la bergère. En cercle et si pressés qu'elle ne pouvait faire un pas ni en avant ni en arrière...

Et trois loups, trois gros loups, hurlaient, menaçants, effrayants, couvrant de leurs hurlements fous la plainte des moutons...

L'un d'eux qui précédait les deux autres bondit soudain, et, en dépit des cris de Geneviève et des bêlements du troupeau, saisit un jeune mouton et s'apprêtait à l'emporter, orsque, revenu de son émoi, toute peur dissipée, très pâle, mais singulièrement maître de lui, Jean s'élança de nouveau :

— Allons, hardi, Fidèle !...

Fidèle, déjà, plus rapide que son maître, sautait à la gorge du loup. Celui-ci lâchait prise, tentait de se retourner, n'y parvenait pas, et roulant à terre, hurlant, tentait simplement, avec ses pattes, d'écarter le chien terrible.

Fidèle tenait bon. Après quelques secondes, pantelant, râlant, le loup ne se débattait plus. Et bientôt, tout sanglant de sa victoire, Fidèle revenait se ranger aux côtés de son maître qui n'avait pu jouer du bâton durant le combat. Il eût craint de frapper Fidèle, dont le corps, par instants, ne faisait qu'un vraiment avec celui du loup.

O surprise ! Pendant cette première bataille, étonnés, les deux autres loups n'avaient pas bougé. Pas davantage n'avaient bougé les moutons autour de leur bergère tremblante et dont les appels avaient cessé aussi.

Ç'avait été partant le silence, un terrifiant silence...

Enfin, les adversaires se regardèrent. A deux pas du troupeau, Jean, le bâton levé, et le pauvre Fidèle, tout saignant... Devant eux, à une dizaine de mètres, les deux loups, l'œil fulgurant, la dent brillante, la patte nerveuse...

Loin d'exciter Fidèle, Jean, prenant sa décision, l'apaisa de sa main demeurée libre, et, se dressant, sans peur aucune, il fit un geste menaçant dans la direction des deux loups.

Il pensait qu'effrayés par la victoire de Fidèle, ceux-ci, sur une manace, feraient demi-tour et disparaîtraient dans la direction du bois.

Ils ne bougèrent pas. Alors, se retournant, il se rapprocha des moutons et tenta de dégager la bergère et de faire prendre au troupeau la direction de l'étable où il passait la nuit.

Il hésitait, en effet, à marcher sur les deux loups et à les attaquer : grands et forts, même aidé de son chien, en aurait-il raison ? Tout épuisé par un premier combat, le pauvre Fidèle tiendrait-il longtemps dans un second, voire dans un troisième ?

Et alors !

La fuite était sagesse. Oui, mais il ne put, même en les frappant, en les bousculant, ébranler le troupeau des moutons dont les bêlements éclataient lamentables...

Et, après un vain essai, quand il se retourna, les loups s'étaient rapprochés. Le museau rasant le sol, ils avançaient...

Il fallait faire front. Bravement, Jean s'y prépara. Il n'eut pas le choix de l'adversaire. Un des loups sautait sur Fidèle, ses crocs à la gorge du chien...

Jean se porta au secours de Fidèle, frappant le loup à la tête, de toutes ses forces, à coups redoublés. Il frappa tant et tant, de si furieuse manière, toute son énergie tendue, que, tout à coup, dans un hurlement de douleur, le loup lâcha Fidèle. Et les deux animaux retombèrent inertes de chaque côté du pâtre, le chien étranglé, le loup assommé...

Il se penchait, pour une dernière caresse, vers Fidèle, quand des bêlements affolés et des cris émouvants le firent se redresser. A la faveur du combat qui se livrait entre son compagnon et Fidèle, le troisième loup avait saisi un mouton et l'emportait.

Cette fois, bien que seul, tout seul, Jean n'hésita pas. Alourdi par sa proie, le loup s'éloignait assez lentement. Le pâtre l'atteignit à l'orée du bois, et hardiment, sans trembler, le frappa du bâton.

Au coup très rude, le loup lâcha le mouton et, vivement, se retourna avec un hurlement sauvage, farouche.

Jean levait son bâton pour un nouveau coup, quand le loup, brutal, rapide, le mordit à la cheville nue, et, toujours hurlant, fit demi-tour et, à toute allure, s'enfuit vers le bois...

Sans prendre garde à sa blessure, méprisant la douleur, Jean s'élança à la poursuite de l'animal. Mais, en dépit de l'agilité du pâtre, la partie était inégale... Le loup eut vite gagné le bois, assez proche, où il disparut...

A quelques pas, vivement, la bergère rappelait Jean :

Il revint, non sans jeter de fréquents regards en arrière : le loup s'était-il bien enfui sans pensée de retour ?

Parvenu au troupeau, il se reprit aussitôt à dégager la bergère que les moutons bloquaient encore. Cette fois, les loups vaincus ou en fuite, il finit par y réussir, et Geneviève retrouva la liberté de ses mouvements.

Pâle, elle s'écria :

— Oh ! j'aurais voulu, à l'instant, vous aider... Je n'ai pu que prier de toute mon âme pour vous...

— C'était bien déjà !
 — Oui... Et de quel cœur je l'ai fait !
 — Laissons...
 — Quel merci je vous dois ! Oh ! mon Dieu, sans vous !...

Elle s'arrêta, joignit les mains, et tout à coup s'exclama :

— Mais votre cheville est en sang !...
 — Oui... avant de s'enfuir, le loup m'a mordu... Dans un moment, là-haut, le bouvier me pansera... Nous avons de l'arnica, de la teinture d'iode, du coton hydrophile, des bandes...

— Il ne faut pas attendre... Laissez-moi vous donner quelques soins...

— Saurez-vous ?
 — Oui... J'ai vu opérer maman un soir... Avec sa faux, papa s'était blessé !...

— J'aurais pu attendre...
 Il céda pourtant. La bergère, de son mouchoir trempé dans l'eau du ruisseau qui serpentait devant eux, lava avec sollicitude la plaie et ensuite banda la cheville du pâtre. Il se confondait en remerciements, quand elle l'arrêta :

— Ah ! non, non... Je vous en supplie... C'est à moi, moi seule, de remercier... Mais la nuit tombe... Je tremble encore de peur... Vite, éloignons-nous...

Il l'accompagna jusqu'à la grand'route et prit congé :

— Au revoir...
 — Au revoir et merci, merci encore...
 Il tendit la main, une main hâle et déjà dure...

Et Geneviève, émue d'admiration devant un tel héroïsme, si simple, si touchant, toute rougissante, la baisa...

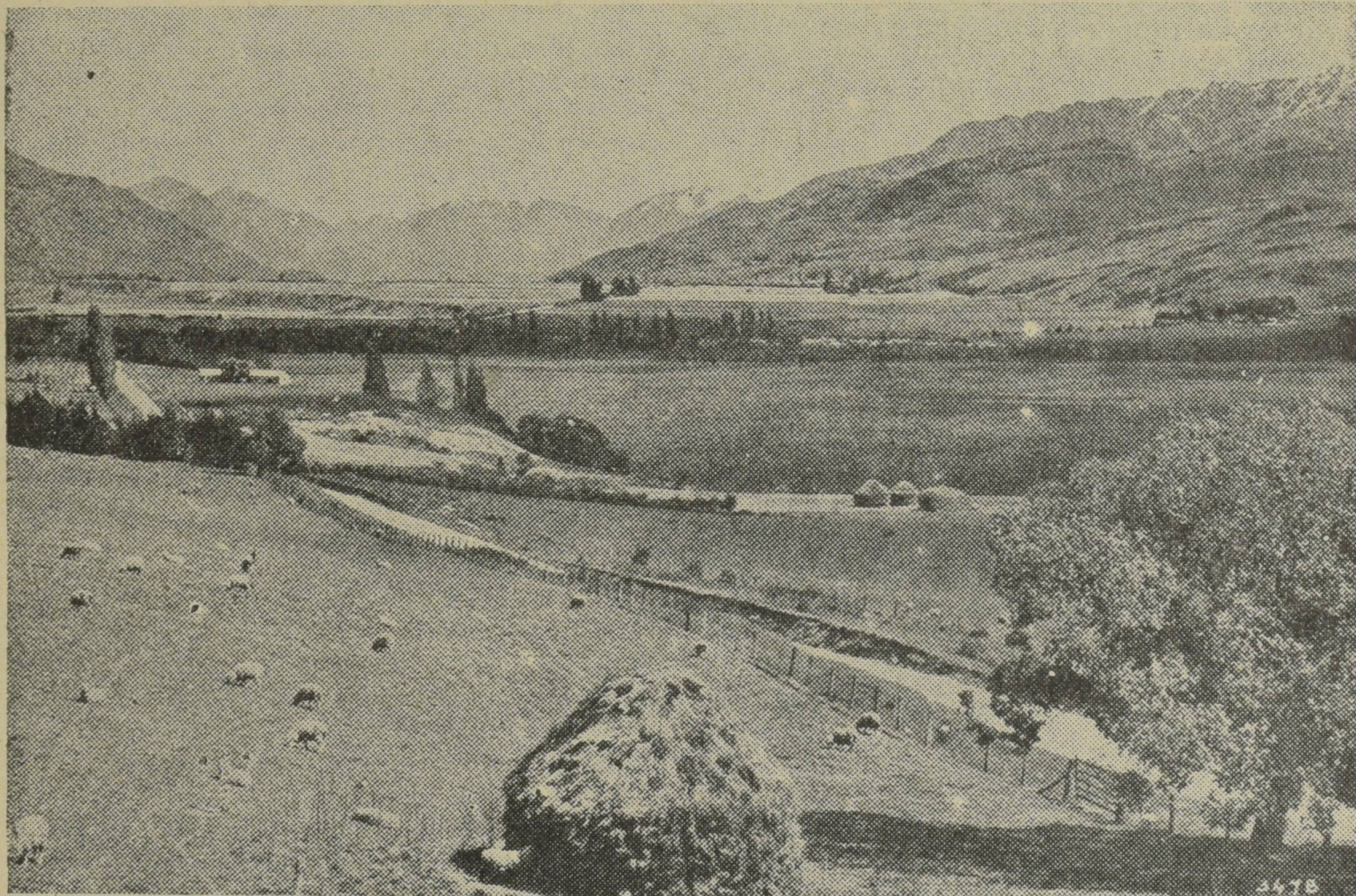
P.-J. GUAYDIER.

(*L'Etoile Noëliste*).

COUP DE TÉLÉPHONE

— Monsieur le Directeur ?
 — Lui-même.
 — Je voulais vous prévenir que Jacques ne pourra pas aller en classe cet après-midi ; il est très enrhumé.
 — Bien... bien, fait le Directeur — et cependant, il trouve le timbre de la voix qui lui parle singulièrement enfantin — bien, mais voulez-vous me dire, s'il vous plaît, qui téléphone ?

Et la même petite voix :
 — Mon papa, Monsieur.



PAYSAGE DE LA NOUVELLE ZÉLANDE

L'influence familiale sur la vocation

I

PETIT frère », c'est Paul, gentil garçonnet de cinq à six ans qui, debout devant son autel improvisé, grave comme un vrai pontife et recueilli comme un petit saint, se prépare à « dire sa Messe. »

Grande sœur, c'est Madeleine, fillette blonde et rose, qui se tient assise entre la fenêtre et une table à ouvrage et s'absorbe autant que possible dans une facile couture. Elle peut avoir dix ans.

Maman, c'est cette dame paraissant bien 40 ans quoiqu'elle n'en ait réellement que 35. Elle travaille également tout en surveillant les essais de sa fille.

Et Papa? . . . Lui seul manque au tableau. Peut-être que, retenu au dehors par ses occupations, il va rentrer tout à l'heure? . . . Non, hélas ! Papa ne rentrera point, car il y a environ deux mois qu'il s'en est allé . . . chez le Bon Dieu ; ainsi du moins l'espère sa pieuse compagne, puisqu'il a vécu et est mort en bon chrétien. Un jour, (oh ! l'horrible souvenir toujours présent à la pensée de la pauvre veuve) on l'a rapporté sanglant et meurtri de l'atelier de serrurerie où il travaillait. Le volant d'une machine avait éclaté faisant un trou béant à la tête du malheureux. Le médecin était venu, puis le Prêtre, puis le Bon Dieu ; et ces suprêmes visites n'avaient duré que quelques heures. Juste le temps des derniers préparatifs pour le grand voyage et des adieux à ceux qu'il fallait si brusquement quitter. Le mourant avait embrassé son Crucifix, sa femme et ses enfants. A Celui qu'il allait voir comme à ceux qu'il laissait ici-bas, il avait également dit ses regrets et son amour. Chrétien, il obéissait à la voix du Maître ; époux et père, il s'inquiétait de l'avenir de ses chers aimés. « Marie, avait-il murmuré à son épouse, je te les laisse . . . élève-les bien . . . sois courageuse . . . » Et cela avait été fini.

L'ouvrier laborieux et prévoyant avait eu soin d'assurer, par son travail, ses économies et l'habile gérance de la petite dot de sa femme l'avenir matériel de sa famille. Aussi, ne se trouvait-elle pas dans le besoin. Mais le vide creusé par la mort n'en paraissait que plus grand. La pauvre veuve pleurait souvent. Alors, Madeleine et Paul venaient bien vite l'embrasser ; et ce dernier lui disait de sa voix la plus câline : « Maman, pleure pas : je vais dire la Messe pour Papa. »

« Petit frère », savait déjà qu'il ne faut pas oublier les morts et que le Saint Sacrifice est

le plus efficace secours que nous puissions leur procurer.

II

Six ans se sont écoulés.

Demain, pour « petit frère », c'est le grand jour de la première Communion.

Et, coïncidence douloureuse, demain sera peut-être, pour la pauvre veuve, le jour plus grand encore de l'éternité. Car elle s'éteint doucement mais sûrement, atteinte qu'elle est de l'une de ces maladies que la science humaine ne sait pas encore guérir. Et tandis que ses enfants assistent au dernier exercice, du soir, la malade plus opprimée que jamais s'inquiète et demande à la religieuse qui la soigne :

« Ma sœur, je voudrais encore un jour. Je n'en demande plus qu'un. Pensez-vous que le Bon Dieu me le donnera ? »

— « Espérez-le, Madame, répond doucement Sœur Marie. Le bon Jésus ne voudra pas troubler la joie du cher enfant qui se prépare si bien à Le recevoir. »

Et pour la vingtième fois au moins, la malade recommande Madeleine à la religieuse comme elle a recommandé Paul à M. le Curé.

« Dites, ma sœur, vous veillerez sur ma grande fille, vous la reprendrez, vous la conseillerez absolument comme je le faisais moi-même ? » — Et toujours sœur Marie promet.

L'enfant qu'on lui confie est une pieuse jeune fille que la douleur a précocement mûrie. De même que « petit frère » est un sage adolescent à qui les malheurs de sa famille ont donné un sérieux au-dessus de son âge. Le jeu favori de Paul est toujours l'autel, comme son plus beau rêve est d'y monter vraiment un jour.

« Maman, dit-il, embrassant sa mère au retour, je prierai tant et si bien le Bon Dieu demain, pour toi, qu'Il sera obligé de te guérir. »

La mère sourit tristement, et Madeleine refoule courageusement les larmes qui montent à ses yeux. Ne faut-il pas laisser au cher enfant toute sa joie ?

III

La mère et les enfants ont participé au même banquet. Ils ont mangé le Pain des forts et sont prêts à soutenir les grandes luttes de la mort et de la vie. Munis du même Viatique, ils vont entreprendre le voyage du ciel et celui de la terre.

Le jour radieux a pris fin. Hélas ! comme tout jour d'ici-bas, celui-ci a un lendemain. Et ce lendemain est particulièrement douloureux pour nos jeunes amis. Ils assistent désolés à l'agonie de leur pauvre mère, et leurs baisers et leurs larmes sont impuissants à la retenir.

En vain, "petit frère" lui a confié son grand secret : "Maman, Jésus me l'a dit : je serai Prêtre un jour." Le sourire que ces mots amènent aux lèvres mourantes s'éteint presque aussitôt. La pieuse chrétienne s'endort dans les bras du Seigneur et Lui seul connaît le suprême déchirement de ce cœur maternel. Une dernière fois, les mains défaillantes attirent les jeunes fronts qui s'inclinent comme sous le poids d'un chagrin trop lourd. A eux son dernier baiser et sa dernière parole : "Madeleine... sois sage... sois forte... veille bien sur petit frère... Paul, sa première Messe... j'aurais tant voulu y assister... mais nous la verrons... de là-haut... ton père et moi... Adieu..."

Oui, adieu, car l'âme s'est envolée dans un dernier soupir. Les orphelins sont bien seuls pour les funèbres devoirs. Heureusement, sœur Marie et de charitables voisins les aident en ces tristes circonstances.

Après, Madeleine, qui est une vaillante, prend courageusement son rôle de maîtresse de maison. Elle y est du reste accoutumée. Sa pauvre mère, obligée par la maladie à lui céder la place, lui a appris par ses bons conseils à la dignement remplir.

IV

Et des années encore se passent. Le bon notaire chargé des affaires de la famille fournit régulièrement aux jeunes gens les petites rentes qui leur permettent de vivre.

"Petit frère", après avoir commencé son latin chez M. le Curé, est entré au Séminaire. Il fait de très bonnes études ; ses supérieurs sont contents de lui. On ne lui reproche qu'un peu d'orgueil, dû sans doute à ses trop faciles succès. Plus que quelques mois avant les vacances, et, (grande joie pour sa sœur !) Paul reviendra au village portant sa première soutane.

Madeleine y pense tous les jours avec bonheur. La sérieuse jeune fille en redevient presque enfant. Osera-t-elle conserver à Paul sa familière appellation de "petit frère", alors que tout le monde lui dira respectueusement : "Monsieur l'abbé" ? — Grave, très grave question qu'elle se pose souvent et dont elle finit par renvoyer à plus tard la solution.

En attendant, Madeleine redouble d'économie. Très simple dans sa mise, très soigneuse, elle préfère se priver de quelque chose dans sa toilette, cette année, pour que le premier vêtement sacerdotal de son frère soit aussi bien qu'elle le désire.

Et puis, elle travaille plus que jamais. Elle s'est réservée la confection de cet autre vêtement de l'élu du Seigneur : l'aube qu'il portera lors de sa première Messe. Il se composera de belles rosaces au crochet dont sœur Marie lui a révélé le secret. Il y en a bien une tren-

taine déjà, toutes blanches, toutes pareilles. La jeune fille les regarde souvent. Elle prend plaisir à les compter, puis à les ranger, l'une à côté de l'autre, sur un transparent noir pour bien se rendre compte de l'effet qu'elles produiront. Et chaque fois, elle les trouve plus jolies. "Petit frère" par exemple ne les verra pas encore. Oh ! mais non, c'est une surprise qui lui est réservée pour son second beau jour. Et comme, pour garder son secret, Madeleine ne devra guère travailler pendant les vacances, elle se hâte avant le retour du Séminariste qui est tout proche.

Dernièrement, elle lui a envoyé les économies faites pour sa première soutane. Et, chose singulière, Paul en accusant réception du mandat ne parle point de son emploi. La jeune fille s'étonne de ce silence ; même, sans qu'elle sache pourquoi, elle se sent vaguement inquiète.

V

Le train qui ramène le cher voyageur entre dans la petite gare de Pont. Les portières s'ouvrent, on descend, on se presse vers la sortie et Madeleine scrute avidement la foule. Enfin, voici Paul, presque à la queue ; il vient sans empressement et... ô cruelle déception, sans soutane. La jeune fille trouve que "petit frère" l'embrasse moins affectueusement que de coutume, qu'il a l'air tout ennuyé. Elle marche à ses côtés, le cœur serré et n'osant poser la grande question qui pourtant lui brûle les lèvres.

De retour à la maison, Madeleine dit enfin sa pénible surprise et laisse échapper le pourquoi qu'elle ne peut retenir plus longtemps.

Paul hésite ; puis semblant prendre un parti : "Écoute, dit-il, si je n'ai pas pris la soutane cette année, c'est que je veux réfléchir encore avant de m'engager, car je ne suis plus aussi sûr de ma vocation." — Ce que le jeune homme n'avoue pas, c'est que des amis plus âgés que lui, flattant son amour-propre, lui ont fait entrevoir la possibilité d'arriver à une position brillante, et qu'il est tout disposé à les croire et même à profiter de leurs offres de service.

Cette première soirée s'écoule tristement comme du reste toutes les vacances, avec une gêne grandissante entre les jeunes gens. Et, (mauvais signe !) Paul de jour en jour, espace davantage ses visites à l'église, à M. le Curé, à la tombe de ses parents. Il est sombre, préoccupé. Souvent il reçoit des lettres qu'il va lire dans sa chambre et auxquelles il répond poste pour poste. Madeleine pleure en silence et, sur la recommandation de son Pasteur, elle prie plus et mieux que jamais. Celui-ci, également affligé des nouvelles allures du jeune homme, ne lui adresse pourtant aucun reproche. Mais il s'en plaint souvent au Bon Dieu et le conjure de changer cet état de choses.

Trois semaines environ avant la rentrée, Paul que sa sœur n'avait pas vu de l'après-midi, arrive encore plus soucieux que de coutume. Le repas est silencieux ; à la fin, le jeune homme dit brusquement : " Madeleine, j'ai bien fait de réfléchir ; décidément, je m'étais trompé ; je ne serai pas Prêtre. Tu conviendras que, par le temps qui court, ce n'est d'ailleurs pas une position enviable. Demain, je pars pour Paris, où de bons amis m'aideront à me caser honorablement, je l'espère. Ma malle est faite. Je te demanderai seulement de tenir le déjeuner prêt pour 6 heures." — Et comme sa sœur le regarde toute bouleversée : " Ne te tourmente pas, ajoute-t-il. Je compte bien garder les bons principes que j'ai reçus et marcher mon droit chemin. Avec mes premières études, mon intelligence et mes moyens, je ne peux manquer d'arriver. Tu seras fière de moi plus tard et peut-être pourrons nous vivre ensemble, selon nos anciennes conventions. Allons, Bonsoir, sœur ; j'ai besoin de repos. Et, tu sais, pas de soucis inutiles.

" Pas de soucis ! " comme il disait cela légèrement ! Cette nuit-là fut cependant bien lourde pour la pauvre jeune fille. Elle pleura ses espérances détruites ; elle trembla pour l'avenir, car elle avait entendu dire maintes fois que Paris est un gouffre qui décore nombre de victimes, et elle craignait tant que son frère en fût une. Elle pria pour lui et demanda au Bon Dieu si elle devait essayer de le retenir. La réponse fut sans doute affirmative puisque, au matin, nouant ses bras autour du cou de Paul, elle lui dit en l'embrassant tendrement : " Petit frère chéri, je t'en conjure, réfléchis encore, au nom de notre père et de notre mère. Consulte-les, veux-tu ? De leur tombe, ils sauront bien te répondre, Paris, c'est l'inconnu, c'est l'abîme pour beaucoup. Que vas-tu devenir ? J'ai si peur pour toi ! " — Mais Paul déjà s'était dégagé de l'affectueuse étreinte de sa sœur et, fuyant le muet reproche de ses yeux tout rougis par les larmes, il partit en promettant de donner de temps en temps de ses nouvelles. Madeleine ne l'accompagne point à la gare. Elle ne pouvait contenir son chagrin, et elle jugeait bien inutile de le donner en spectacle aux indifférents. Elle entendit le cri strident de la locomotive, et vit, au-dessus des maisons du village, les blancs flocons de fumée annonçant le départ du train. Alors, n'y tenant plus, elle courut à l'église pour verser dans le cœur divin qui sait comprendre et partager les détresses humaines, toutes les angoisses et les tristesses de son cœur brisé.

Quand Madeleine revint, elle ouvrit la vaste armoire de chêne placée dans l'une des pièces de la maison. Sur les rayons s'étalait, en piles bien unies, le linge qu'elle entretenait soigneusement. Dans un coin, la jeune fille prit un coffret qu'elle ouvrit à son tour. Il contenait un petit paquet bien ficelé. A côté,

se trouvaient les jolies rosaces confectionnées par la jeune fille. Elle les compta encore une fois, puis les enveloppa dans un mouchoir qu'elle assujettit aux deux extrémités. Et les ayant rangées dans le coffret, elle le ferma ainsi que l'armoire. Alors, elle s'assit très lasse. Il lui semblait qu'elle venait d'ensevelir tout ce qui lui restait de jeunesse avec son innocent rêve d'avenir. N'avait-elle pas projeté de rester avec son frère devenu Prêtre, de le soigner, de l'aider à faire le bien ? Aujourd'hui, tout était renversé, détruit. Paul ferait peut-être son chemin comme il l'avait dit. Mais elle était et resterait seul, bien seule dans la vie. Et ses épaules, qui cependant avaient porté de si lourds fardeaux, semblaient fléchir sous celui-là.

Nous l'avons dit, Madeleine était courageuse, de plus, elle savait recourir au Dieu des forts. La tristesse lui resta, mais non le découragement. Elle reprit sa petite vie accoutumée et consacra désormais ses loisirs à travailler pour les pauvres.

VI

Les semaines succédaient aux semaines et les mois aux mois, apportant de rares et courtes lettres de Paris. Les premières débordaient d'enthousiasme. Paul tentait l'avenir, un avenir tout d'or et de soie entre ses mains victorieuses. L'orgueilleux jeune homme ne savait assez vanter sa conquête. Mais peu à peu, ce beau feu s'éteignit ; les phrases brèves et ternes laissaient pressentir d'amères déceptions. " Priez, mon enfant, disait encore M. le Curé à Madeleine qui venait de lui faire lire l'une de ses missives. Paul n'est pas un pervers, mais un égaré ; le malheur nous le ramènera.

Et Madeleine priait, priait toujours avec sœur Marie, avec ses bons Parents qui, pensait-elle, intercédèrent là-haut pour leurs chers enfants. Un jour, Paul lui demanda de l'argent. Oh ! si peu vingt francs seulement pour payer des livres qu'il ne pouvait se dispenser d'acheter. Puis, les demandes se renouvelèrent ; la vie était bien chère à Paris ; le jeune homme ne gagnait pas encore beaucoup. Certainement, cela viendrait ; mais, en attendant, il y avait les termes du loyer, les notes de la blanchisseuse, les repas au restaurant, etc. . .

Madeleine, sans un mot de reproche, envoyait mandats sur mandats. Elle ne se doutait guère du cruel chagrin qui l'attendait encore. Certain jour, elle reçut ce billet :

" *Ma chère Sœur,*

" Je suis las de t'emprunter toujours. D'ailleurs, tu n'es pas assez riche pour continuer à me prêter de la sorte sans te gêner beaucoup : ce que je ne veux pas.

" Voici donc ce que j'ai pensé. Il serait temps, ne trouves-tu pas, de partager ce que nous ont laissé nos parents ? En conséquence, j'arriverai

demain soir pour cela. Et comme je ne dispose que de peu de temps, je prendrai en passant le notaire que je préviens également pour qu'il puisse tenir ses comptes tout prêts.

“ Bon soir, Sœur. A demain.”

“ Ton Paul.”

Partager?... serait-ce possible? se demandait Madeleine qui, pour la dixième fois au moins, relisait la lettre, craignant de s'être trompée.

VII

Mais non, Madeleine avait bien lu. Le lendemain, à l'heure dite, Paul et maître Robert arrivaient ensemble. Le notaire, froid et digne, rendit ses comptes; il avait fait fructifier l'avoir des orphelins auxquels il s'intéressait vivement. Madeleine lui confia de nouveau sa part de titres et de valeurs et se trouva un peu réconfortée par le regard compatissant du vieil ami de sa famille qui devinait la secrète douleur de la jeune fille. Quant à Paul, il se troubla et rougit sous l'œil expressif qui ne le quittait guère et contenait un blâme si évident.

Le plus pénible restait à faire. De pièce en pièce, on détailla le simple mobilier. La pauvre Madeleine, toute tremblante d'émotion, s'appuyait aux murs pour ne pas tomber. Elle n'entendait qu'indistinctement la voix saccadée de son frère qui disait: “ Ceci est l'équivalent de cela, n'est-ce pas? D'ailleurs, entre nous, à quelque chose près.” — Elle disait oui toujours. Que lui importait? Elle ne tenait qu'à une chose: échapper au plus tôt à ce supplice qui la torturait affreusement. Que n'avait-elle dit, au début: “ Prends tout, Paul; mais de grâce, ne profanons pas ainsi ces souvenirs de nos chers disparus.”

De son côté, le jeune homme tout confus et troublé avait hâte d'achever sa triste besogne. La morne attitude de sa sœur augmentait encore son embarras. Arrivé à l'armoire de chêne, en face de ce monceau de linge qu'il allait falloir détailler, le courage lui manqua soudain: “ Je n'ai pas besoin de linge pour l'instant, fit-il et l'heure de mon départ approche. Laissons ce meuble indivis, ainsi que la maison; nous les partagerons plus tard.” — Il allait refermer la porte quand Madeleine l'arrêta. “ Paul, dit-elle, il y a ici un objet qui n'appartient qu'à toi; emporte-le.” — Ce disant, elle lui tendit le coffret.

Paul, de plus en plus bouleversé, le déposa sur la table et l'ouvrit. Sur un premier paquet il lui: “ Pour le premier calice de mon fils bien-aimé.” — C'était un portefeuille contenant deux billets de cinq cents francs. Le second paquet portait cette suscription: “ Pour la première aube de petit frère chéri ” — C'étaient les rosaces si adroitement exécutées par Madeleine.

Les économies de sa mère et le travail de sa sœur! Et par dessus tout, l'affection si

tendre et si dévouée de l'une et de l'autre! Paul, si pressé tout à l'heure, demeurait maintenant pensif devant ce double et précieux témoignage. Quels sentiments s'agitaient en lui, quels souvenirs rendaient ses paupières humides? Il prit le coffret et, sans mot dire, monta dans sa chambre. Longtemps, Madeleine l'entendit se promener de long en large. Un grand combat devait se livrer là-haut. Agenouillée devant le Christ qui étendait ses bras protecteurs au-dessus du foyer, Madeleine suppliait le Bon Dieu de demeurer vainqueur en cette lutte suprême.

Enfin, le bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme se fit entendre; un pas résonna dans l'escalier. Et Paul, se jetant au cou de sa sœur lui dit: “ Ma chère Madeleine, je t'ai fait beaucoup souffrir et pleurer: pardonne-moi; et si tu le veux bien, continue tes rosaces, car il n'y en a point encore assez, n'est-ce pas? ”

L'église de Pont a revêtu ses plus beaux ornements. Les villageois en habits de fête se pressent dans la nef. “ Petit frère ”, le nouveau Prêtre est à l'autel. Quand il se retourne pour bénir l'assistance, il voit au premier rang son vieux Curé qui n'a trouvé que ce reproche à lui adresser: “ Mon fils, vous serez plus indulgent pour les pauvres errants, ayant erré vous-même.” — Au second plan, ses yeux rencontrent Sœur Marie qui prie avec ferveur pour le nouvel apôtre et Madeleine qui, ayant perdu tout souvenir des mauvais jours, ne sait comment remercier le Seigneur.

Plus haut, d'autres mains bénissantes se penchent vers le nouvel élu: celles de son père et de sa mère qui n'attendent plus que la réalisation de cette promesse de leur cher enfant: “ Je dirai la Messe pour vous.”

J. CLÉMENT.

(L'Ange Gardien).

PETITES DÉFINITIONS

ABSURDE — Tout ce qu'on ne pense pas.
ACADÉMIE FRANÇAISE — Quarante appelés et peu de lus.

CIDRE — Le serrement du jus de pomme.

CRABE — Un pince-sans-rire.

FRAIS DE JUSTICE — Les comptes de la mère Loi.

MARÉE — Le pouls de l'océan.

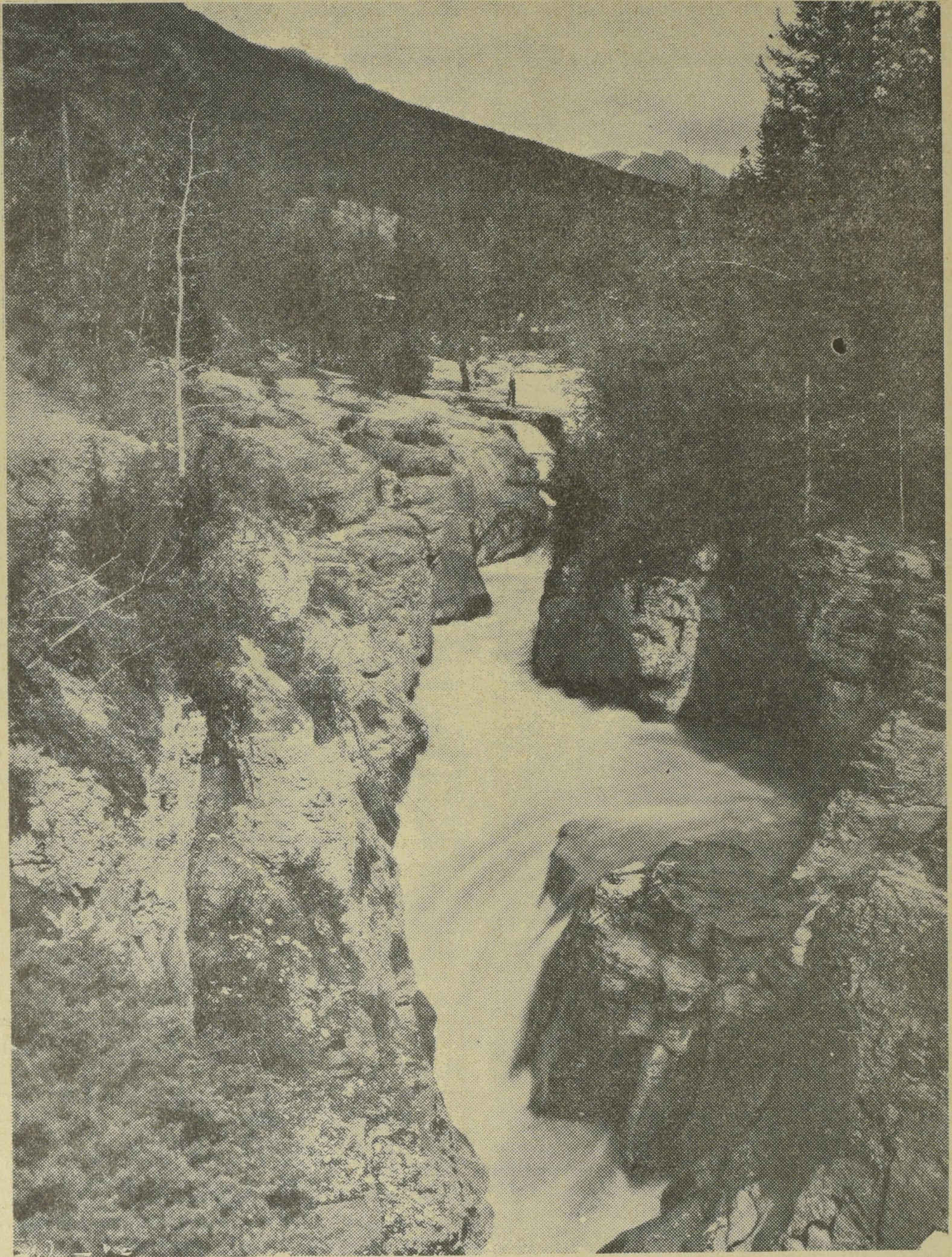
POTENCE — Le plus désagréable des instruments à corde.

RAISIN — Du vin en pilules.

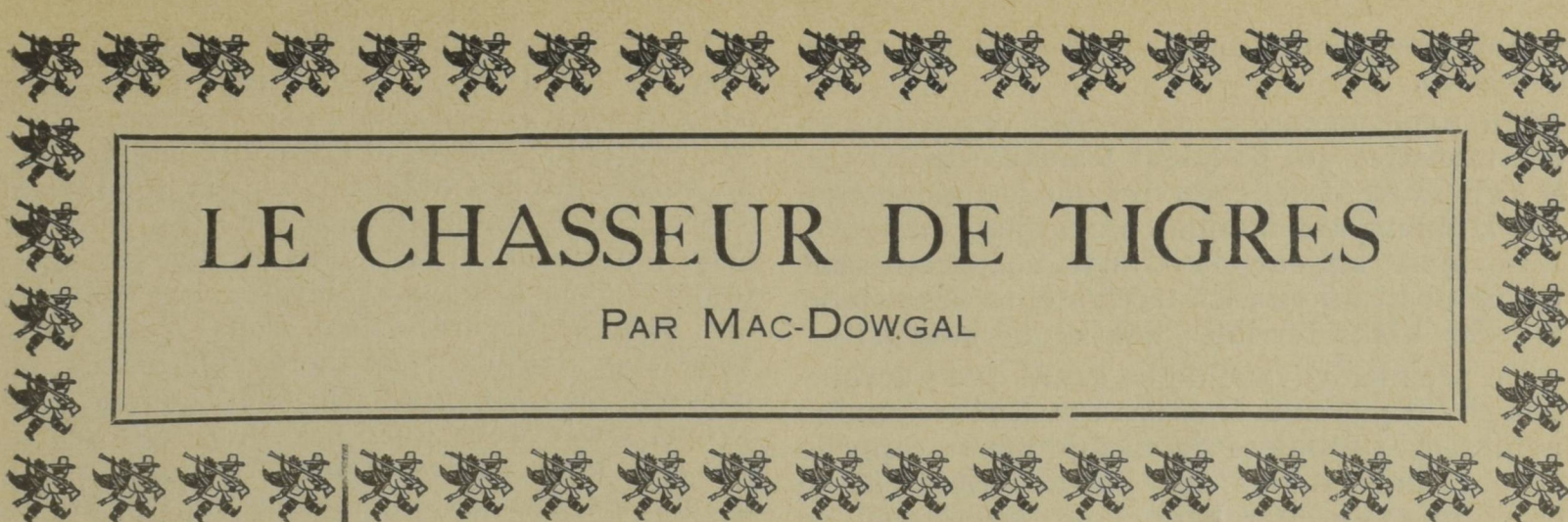
TORTUE — Un animal qui va toujours ventre à terre.

RHUME — Tempête sous-narine.

UN VER SOLITAIRE — Un ver à soi.



LA RIVIÈRE MALIGNE, PRÈS DE JASPER, DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES]



LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

5

Le tailleur continua ses largesses, qui devinrent une habitude. Lorsqu'il jugea que son favori n'oublierait plus ses bienfaits, il prit avec lui le ton du badinage et d'une confiante familiarité, et se permit même d'insulter à sa bonne foi. Au lieu d'un goyave qu'il attendait, l'éléphant reçut un jour une piqûre d'aiguille. Or le muscle de la trompe est d'une telle sensibilité, qu'une mouche qui s'y introduit donne des convulsions et la mort à l'animal, s'il ne peut forcer l'insecte à sortir. Notre éléphant retira sa trompe, dissimula son chagrin et continua sa route. Après avoir bu autant qu'il le jugea nécessaire, il remplit sa trompe d'eau, et, au retour, la présenta de nouveau au tailleur qui, ne soupçonnant aucun artifice, se mit en devoir de recommencer son badinage. La bête le guettait attentivement ; dès qu'elle aperçut la perfide aiguille, elle lança avec force l'eau qu'elle portait dans son réservoir et inonda le tailleur, les étoffes et sa boutique. Celui-ci jura, mais un peu tard qu'on ne l'y reprendrait plus.

Les éléphants, soit à l'état sauvage, soit à l'état domestique, ne le cèdent en intelligence à aucun autre animal, surtout ceux qu'on dresse pour la chasse du tigre. Leur obéissance serait telle, qu'il suffirait à un de leurs conducteurs de leur souffler un mot à l'oreille pour faire écraser quiconque se trouverait à portée de leur trompe.

Si je me suis de la sorte étendu sur le compte des éléphants, c'est que j'en ai possédé un moi-même assez longtemps. Décoré déjà du titre de chasseur de tigres, et employé souvent à la poursuite de ces fauves, j'avais reconnu la nécessité d'une telle acquisition. Toutefois j'hésitai beaucoup avant de la faire. Ce n'était pas le prix qui m'arrêtait, un éléphant ordinaire ne coûtant que huit cents roupies, soit quatre-vingts livres sterling, mais je redoutais la dépense que cause cet animal. Qu'on en juge par le détail de sa consommation quotidienne : pour son déjeuner, il lui faut vingt livres de riz avec deux bouteilles d'eau-de-vie ou d'arak ; pour son dîner, la charge d'herbe de quatre bœufs et pour sa nuit tout au-

tant. C'est près de deux livres sterling par jour (près de cinquante francs). Aussi les riches Hindous sont-ils les seuls à entretenir des éléphants, et le gouvernement anglais en emploie à transporter les lourds bagages de son armée.

Pour moi, tout bien considéré, je crus que je ne pouvais me dispenser d'en acheter un. Ainsi, désormais, je devais accomplir mes voyages et mes chasses dans l'Hindoustan monté sur un éléphant, et dans les circonstances que l'on va voir.

V

DESCENTE PAR EAU DE BARRACKPOUR A CALCUTTA.—INCIDENTS DU VOYAGE

Dans la saison des plus grandes chaleurs, il était assez d'usage d'aller de Barrackpour à Calcutta ou d'en revenir en bateau. A la douceur et à la commodité du transport, se joignaient un peu de fraîcheur et la vue des rives magnifiques du fleuve sacré de l'Hindoustan. Mais ces voyages étaient longs et dispendieux, et il n'y avait guère que les officiers supérieurs qui pussent se les permettre. Cependant il arrivait quelquefois à des capitaines, ou même à de simples enseignes de donner dans ce luxe. Alors ils se mettaient à plusieurs, louaient un bateau, des mariniers, et s'embarquaient joyeusement, tandis que les domestiques cheminaient par terre avec les bêtes de somme et les bagages. On faisait ainsi d'excellentes parties, surtout quand on se trouvait en compagnie de jeunes officiers dont le climat énervant du pays, l'usage immodéré des liqueurs fortes, du tabac, de l'opium, n'avaient pas encore eu le temps de tuer la gaieté ou de ruiner les facultés intellectuelles.

Cependant cette route n'était point exempte de périls, il s'en fallait : on avait à redouter les pirates, les voleurs, qui, saisissant le moment propice, s'élançaient des impénétrables retraites qui bordent le fleuve, tombaient sur vous à l'improviste, enlevaient tous vos bagages, massacraient quiconque résistait, et disparaiss-

saient avec leur butin sans crainte d'être inquiétés.

On avait encore à se garder des attaques des monstres qui peuplent les eaux du Gange, et s'engraissent des cadavres que la superstition des Hindous abandonne chaque jour au fleuve. L'immense largeur du Gange ne garantissait même pas toujours les navigateurs des atteintes des hôtes terribles des *sunderbands*.

Le premier voyage de ce genre que j'accomplis ne fut pas sans émotion ; malgré les années nombreuses écoulées depuis, je me le rappelle encore dans toutes ses particularités, et je crois que j'exciterai quelque intérêt en le rapportant brièvement.

Ce fut vers la fin de l'une de nos plus brûlantes journées d'été que je mis le pied, pour la première fois, sur une embarcation destinée à nous faire descendre le Gange. Mes goûts d'économie m'avaient toujours détourné de ce mode de locomotion, et j'aurais pu parfaitement m'en dispenser encore, car l'éléphant que je possédais depuis quelque temps me mettait à même de voyager confortablement par terre. Mais je l'avouerai, je m'étais laissé séduire par deux officiers arrivés récemment au Bengale, et dont l'un, Écossais comme moi, avait l'avantage de jouir d'une certaine fortune.

Bref, nous nous embarquâmes, après avoir pris soin de nous munir de tout ce qui était nécessaire pour occuper agréablement le temps de notre navigation. Ludolfus suivit la voie de terre avec mon éléphant, mon bagage et trois domestiques au service de mes compagnons, qui n'emmenèrent par eau que deux serviteurs ; l'un d'eux était nègre et appartenait à sir Ralph Hidgers, mon compatriote. L'équipage de notre bateau se composait de six bengalis et d'un vieux marin à barbe blanche, à la fois pilote, patron et propriétaire de l'embarcation. Rien de curieux et de primitif comme ces bâtiments, grandes arches plates dans le genre des jonques chinoises, recouvertes d'un toit comme une galerie. La voile est faite avec les fibres de l'hibiscus, qui croît abondamment dans les terrains humides ; des bambous, coupés dans le marais, et emmanchés d'une palette de bois, forment les rames. Le pilote se tient juché dans une cage de bois, d'où il peut voir les *dinguis* ou petites barques, qu'il renverserait au passage ; abrité contre les ardeurs du soleil par un parasol en feuilles de palmier, il conduit patiemment sa chaloupe, et du haut de son perchoir, il distingue par dessus les digues, ici les champs de riz inondés, là le laboureur dirigeant sa charrue attelée d'un seul buffle ; si le flot cesse de lui être favorable, il laisse tomber son ancre de bois, formée de deux madriers pointus mis en croix et chargés de quelques pierres.

Après avoir contemplé un splendide coucher de soleil, nous pénétrâmes entre deux haies de bois. Je pris grand plaisir à voir s'ébattre sur leurs lisières d'innombrables troupes de singes qui les habitent, et qui semblaient s'être donné rendez-vous exprès au bord de l'eau pour nous offrir le plus étrange des spectacles ; car, sans exagération, les branches des arbres disparaissaient sous leurs corps velus. Leur agilité était incroyable, et ils me parurent peu sauvages. En effet, comme nous avions voulu débarquer à l'ombre des arbres, dès que nous eûmes étalé notre repas sur le gazon, les uns s'approchaient en posture de mendiants, tandis que les autres venaient par derrière, en tapinois, pour dérober ce qu'on ne jugeait pas à propos de leur offrir. Ceux-ci se divertissaient à la course autour de nous ; ceux-là, assis en demi-cercle devant un tronc d'arbre en présence d'un chef qu'ils considéraient avec un respect grotesquement timide et sérieux, ressemblaient à des brahmes occupés à discuter quelque point important de religion ; d'autres folâtraient avec leurs petits et les amusaient de leur mieux ; ailleurs, il y en avait qui disposaient des logements, ou qui, dans une hutte appuyée sur trois ou quatre branches, vaquaient aux soins du ménage, se couchaient ou couchaient leur famille.

Cette multiplicité des singes dans l'Hindoustan n'a rien d'étonnant. J'ai déjà parlé du respect profond que leur ont voué les indigènes ; ils professent même pour eux de la piété, car ils leur élèvent de nombreux temples. Nos bateliers, charmés de ce voisinage, paraissaient très satisfaits des malices des singes. Mais sir Ralph, dont ces quadrupèdes tentèrent d'enlever le couvre-chef, leur tira un coup de fusil, qui les mit tous en fuite, au grand scandale des bengalis.

Ayant ramassé les restes de notre souper, nous nous rembarquâmes, et nous recommençâmes à descendre le fleuve. Comme la nuit venait, le vieux nautonnier qui nous guidait fit prendre toutes les précautions que lui suggéra sa prudence consommée. Par son ordre, on alluma des feux sur le bateau, on suspendit des haches le long des bords à l'intérieur ; deux sentinelles, armées de fusils, se placèrent à chaque extrémité du pont. Le silence qui se faisait graduellement sur les rives majestueuses du fleuve me donnait l'espoir que tant de soins seraient inutiles. Il n'en fut point ainsi ; à peine les ombres nous eurent-elles enveloppés, que la nature s'anima de nouveau ; les ténébreuses profondeurs des *sunderbands* s'emplirent de bruits confus et effrayants. Une de nos sentinelles poussa un cri et lâcha presque aussitôt un coup de feu. Nous distinguâmes des clapotements dans l'eau ; et au bout de quelques minutes d'attention, nous pûmes voir une masse sombre qui regagnait le rivage ;

les bengalis assurèrent que c'était un tigre.

Le silence avait succédé à la décharge de notre Hindou. Le bateau continua à descendre le Gange. Cependant, les bruits ne tardèrent point à renaître progressivement sur les rives. Nous restâmes sur le pont, les armes à la main, l'œil et l'oreille aux aguets. Nous venions de tourner un coude du fleuve, quand un factionnaire jeta un second cri d'alarme. Bientôt nous aperçûmes deux éléphants sauvages qui, dans l'eau jusqu'au ventre, jouaient avec leurs trompes. Le courant qui nous emportait nous fit passer à trente pas d'eux, au plus. Nous avions bonne envie de leur envoyer une ou deux balles ; le patron nous en dissuada instamment. Il nous représenta que, la nuit étant obscure, il serait facile de les manquer, et que, si nous les mettions en fureur, ils pourraient nous atteindre et causer notre perte. Nous cédâmes à ces sages avis. Les énormes pachydermes nous laissèrent passer sans rien dire ; seulement ils parurent étonnés et agitèrent même un instant leurs trompes d'un air menaçant ; mais le fil de l'eau nous éloigna promptement de leur redoutable voisinage.

Nous eûmes encore quatre ou cinq alertes, toutes causées par les tigres ; mais, comme on les aperçut à temps chaque fois, ils n'osèrent nous attaquer.

Le matin venu, comme nous n'avions plus guère de surprises à craindre, nous déposâmes nos armes pour prendre quelques heures de repos.

Nos mariniers étaient enchantés d'avoir traversé si heureusement les heures de la nuit, qu'ils redoutent à l'excès, non sans raison, vu l'habileté des voleurs, la férocité et la prodigieuse agilité des tigres. Quand nous remontâmes sur le pont, les bengalis nous racontèrent à ce sujet une foule d'histoires plus ou moins dramatiques. Ils avaient vu des hommes arrachés du bord par les tigres, avant même qu'on n'eût pu voir ces fauves. Ils se rappelaient qu'une fois, en naviguant sur l'Irud, un des affluents du Gange, un tigre était tombé du faite d'un arbre sur la cage de leur pilote, avait enlevé ce malheureux, puis s'était élancé à terre sans qu'il fût possible de l'empêcher.

Le nègre de sir Ralph Hidgers était l'objet de leurs remarques officieuses. Il paraît que le tigre préfère la chair du noir à toute autre, et on cite des exemples de nègres choisis exclusivement par la bête au milieu de troupes nombreuses de blancs ; et j'ai cru constater moi-même que ce singulier phénomène n'était pas imaginaire. Je serais embarrassé de l'expliquer. Toutefois on prétend, et je partagerais volontiers cet avis, que la forte odeur qui s'exhale des pores du nègre, flattant l'odorat du tigre, le rend friand de cette sorte de proie.

Le noir de sir Ralph nouvellement arrivé dans l'Hindoustan, écoutait avidement les

récits des matelots et feignait d'en rire ; mais je remarquai sur sa physionomie des signes d'inquiétude ; j'observai même qu'il prit quelques précautions quand les bengalis se séparèrent de lui.

Il était environ midi. Le soleil devenu extrêmement ardent, avait forcé marins et passagers à chercher un abri contre ses rayons de feu. Le bateau descendait à la dérive, et chacun se livrait au sommeil dans le coin où il s'était réfugié. Pour moi, étendu à l'endroit le plus frais de la galerie, je dormais déjà profondément, quand la piqûre cruelle d'un taon m'éveilla brusquement. Je me préparais à reprendre mon somme interrompu, lorsqu'un choc fut imprimé à l'embarcation ; j'entendis en même temps un son rauque, puis un coup sec frappé sur le bordage, qui fut suivi aussitôt d'un rugissement épouvantable et du bruit d'un corps qui tombait à l'eau. En un clin d'œil nos bengalis furent sur pied, s'agitant et criant : *Cher ! Cher !* (le tigre ! le tigre !) Je sautai sur ma carabine accrochée près de moi ; je courus à mon tour au bordage, au-dessus duquel je me penchai comme tout le monde. Un tigre se débattait dans le fleuve, rugissant et cherchant à s'éloigner de la chaloupe ; autour de lui l'eau était teinte de sang. En me retournant, j'aperçus le nègre de Hidgers, une hache à la main, riant aux éclats, et montrant, en faisant mille contorsions, une patte de tigre, gisant sanglante à ses pieds.

Et il racontait aux matelots, avec un flux de paroles, l'exploit dont il était le héros.

Pendant qu'il était couché près du bord, un tigre, bondissant brusquement, s'accrocha aux flancs de la chaloupe. Le noir, inquiet par le récit des bengalis, se tenait sur ses gardes et ne dormait que d'un œil ; au moment où le fauve posait la patte sur le parapet, il saisit une hache et trancha le membre du terrible animal. Nul doute, sans cela, que nous n'eussions eu une victime sur l'embarcation.

Le tigre mutilé se débattait toujours dans les flots, rugissant de douleur. Sur l'invitation de mes compagnons, je l'achevai d'un coup de feu, et nous le regardâmes un instant se tordre dans les convulsions de l'agonie.

Quand le nègre jugea que l'animal était bien mort, il sauta à l'eau, lui passa une corde autour du cou, et vint l'amarrer à la quille de notre bâtiment, disant qu'il voulait par là effrayer les confrères du monstre. Nous le laissâmes faire ; après avoir examiné quelques instants cette belle fourrure tachetée que nous traînions à notre suite, nous ne nous en occupâmes plus.

Il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à la nuit, pendant la première partie de laquelle nous fûmes à peine dérangés. Nous finîmes par nous endormir, persuadés que nous n'avions plus rien à craindre. Mais, au bout d'une heure

environ, nous fûmes éveillés par des clapotements qui se produisaient autour de nous, mêlés à des petits cris qui semblaient partir des rives du fleuve. Nous nous levâmes pour examiner de quoi il s'agissait, et nous aperçûmes au moins vingt crocodiles qui nous suivaient en masse compacte, ouvrant par intervalles leurs énormes gueules armées de dents aiguës, et cherchant à s'élaner de l'eau sur notre poupe. Bientôt nous découvrîmes qu'ils convoitaient le cadavre du tigre, amarré par le nègre à notre arrière, et qui était déjà à moitié dévoré. En même temps de nombreux chacals, attirés par cette proie, suivaient les rives et faisaient des efforts désespérés pour l'atteindre, chaque fois que l'embarcation se rapprochait de terre.

Nous dissipâmes cette dangereuse escorte en distribuant autour de nous une demi-douzaine de balles, dont la plupart ricochèrent, sans l'entamer, sur la peau armée d'écaillés des crocodiles. Ils se retirèrent presque tous; ceux qui persistèrent à nous suivre restèrent à une distance respectueuse. Ils me fournirent l'occasion d'assister à un genre de combat dont j'avais beaucoup entendu parler. Au jour, quelques Hindous, ayant paru sur les bords du fleuve et aperçu les caïmans, l'un d'eux, qui semblait fort et adroit, se jeta dans le Gange, nagea comme un poisson entre deux eaux, et se montra tout à coup derrière un des crocodiles. L'amphibie, qui l'avait entendu, se retourna aussitôt, et courut à lui en ouvrant démesurément ses redoutables mâchoires. Nous crûmes l'Hindou perdu; mais, avec une légèreté sans exemple, il sauta sur le dos du monstre; déroula une corde, la lui passa autour du cou, et, saisissant le moment où le caïman était près de la rive, il s'élança sur la berge; alors se mettant à courir, il entraîna l'amphibie derrière lui jusqu'à un gros arbre, autour duquel il enroula vivement la corde; ensuite, tirant son talvar, il se plaça derrière l'animal, le prit par la queue, et, cherchant un endroit de son corps non protégé par les écaillés, il l'égorgea comme il eût fait d'une brebis.

Cet audacieux exploit m'émerveilla.

Le reste de notre voyage fut marqué seulement par la rencontre d'un rhinocéros, que nous tuâmes. Il se livrait au plaisir du bain, lorsque nous passâmes; il n'avait pas remarqué notre approche; il vint sortir de l'eau précisément au-dessous de notre barque; sa corne se brisa par la violence du choc, et une partie resta engagée dans notre coque. Quand il parut à fleur d'eau, nous le saluâmes d'une volée de balles; mais sa peau, dure comme le fer, résista; et ce ne fut qu'à la troisième décharge qu'un projectile, l'ayant atteint au ventre, lui donna la mort.

VI

EXPÉDITION CONTRE LES SIKES.— ASPECT SINGULIER DE L'ARMÉE.— PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LES REBELLES.— COMBAT CONTRE CINQ OURS.— POURSUITE D'UN TIGRE ET CE QU'IL EN ADVINT

Il y avait longtemps que la bonne carabine que m'avait léguée le colonel Lochleven dormait, suspendue dans ma chambre à la place d'honneur, lorsqu'une occasion se présenta enfin de la tirer de son fourreau de cuir. Ce n'est pas que, durant l'intervalle écoulé, je fusse demeuré inactif: j'avais pris part à de nombreuses chasses, soit avec les officiers du camp, soit avec des gentlemen de Calcutta; mais nous n'avions guère eu pour but, en ces circonstances, que de poursuivre le gibier ordinaire, et j'aurais profané mon arme précieuse en l'employant contre les lièvres ou les daims. Toutefois, à de certains moments, il m'eût été utile de l'avoir. Il me souvient surtout d'un jour où, attendant le débouché d'un sanglier, ce fut un tigre qui se présenta. Nos fusils n'étaient chargés que de gros plomb ou de balles coupées en huit; mais nous étions là treize, à six pas de distance. Nous tirâmes tous ensemble et la bête fauve, ayant reçu ces décharges à bout portant, fut littéralement foudroyée.

Si je repris ma bonne carabine, ce n'est pas que je me sentisse l'appétit de tenter de nouvelles expéditions: je cédai à un motif plus noble et plus élevé pour un soldat, je veux parler de la guerre.

Des hostilités ayant éclaté dans le nord des provinces sikes, deux régiments de Barrackpour, parmi lesquels le mien, reçurent l'ordre de se rendre sur le théâtre de la révolte. Un régiment venant de Dawk et plusieurs compagnies détachées des autres garnisons de l'intérieur devaient nous joindre sur la route, de sorte que nous devions former un corps d'armée assez respectable. Je me préparai joyeusement à partir pour cette campagne qui allait être pour moi bien autre chose.

Si pressant que fût l'ordre de départ, nous ne nous mîmes en route qu'au bout de plusieurs jours, quand nous eûmes fait tous nos préparatifs; ils consistaient particulièrement en approvisionnements, non de munitions, mais de provisions de bouche, en grande partie pour les officiers. Lorsque nous nous ébranlâmes, on nous eût pris pour une armée entière plutôt que pour une simple brigade; nous nous développions, sans exagération, sur un espace de six milles de longueur sur deux milles de largeur.

Pour comprendre la cause de cette étrange manière d'opérer, il faut savoir que, dans

l'Hindoustan, le gouvernement, ni la Compagnie n'accordent de distribution à leurs troupes. Le soldat est bien payé ; s'il vient à mourir, sa veuve et ses enfants sont libéralement pensionnés. Mais dans les cantonnements en temps de paix, comme dans les marches en temps de guerre, c'est à lui de se procurer sa subsistance. Il en est de même des officiers. Aussi, à côté du camp de Barrackpour, existait-il un autre camp, occupé par un peuple de marchands, d'ouvriers, de détaillants, qui vendaient aux militaires tout ce dont ils avaient besoin. Si les troupes partaient pour une expédition, toutes les populations de l'autre camp se mettaient à sa suite, emmenant ses bestiaux et ses magasins. Ajoutez à cela ce que chaque officier traînait avec lui des valets et des bagages : ordinairement quinze ou trente domestiques, un lit, une voiture, une tente très lourde, et les gens nécessaires pour la dresser chaque jour.

Rien de bizarre comme nos haltes durant le trajet pour bivaquer ou prendre nos repas : on voyait immédiatement les bazars ambulants s'établir et s'encombrer de monde ; c'était réellement un grand marché qui s'ouvrait où boulangers, bouchers, cabaretiers, faisaient valoir à l'envi leurs denrées, tandis que des troupeaux de vaches et de chèvres passaient à travers les tentes afin de fournir aux officiers le lait nécessaire pour leur thé.

Nous avançons vers le pays révolté, mais avec deux fois plus de lenteur que si nous n'avions eu ni suite ni bagages. Cette marche, à mon avis, ne différait guère d'une promenade. Il m'était facile, seul ou avec mes collègues, de pousser des pointes à droite ou à gauche ; je visitais un site, je tuais un cerf, je donnais la chasse à quelques buffles, et, quand j'étais fatigué, je revenais trouver mon éléphant, qui cheminait au milieu de la cohue, et sur le dos duquel j'avais l'habitude de faire un somme au retour de mes courses.

Lorsque nous atteignîmes le territoire où les insurgés s'étaient concentrés, nous faillîmes éprouver un véritable désastre ; la contrée, coupée de montagnes et de bois, était sillonnée de ravins ou de torrents profondément creusés. Lord Wilmore, notre commandant en chef, nous avait divisés en deux corps. Le mien, aux ordres du major Reed, cheminait sans défiance dans un défilé assez étroit, mais fort peu escarpé. Les premières compagnies seules allaient en ordre ; le reste marchait pêle-mêle avec les bagages.

Parvenus à un détour qui formait le col, nous fûmes arrêtés tout à coup par une muraille de rochers fort élevés, et couronnés de buissons épineux semés çà et là. A notre apparition, les broussailles s'enflammèrent, et une pluie de balles, tombant sur nous, jeta une quinzaine d'hommes sur sol. Le défilé avait été reconnu

deux heures auparavant, et aucun ennemi n'y avait été aperçu. Cette brusque agression, qui ne pouvait être prévue, mit le désordre dans nos rangs, surtout à l'arrière-garde. Heureusement que les bagages encombrant le passage rendaient la fuite impossible.

Cependant le major Reed fit former les rangs, placer en avant deux canons qu'on chargea à la mitraille, et il prescrivit aux premières compagnies d'escalader les rochers, d'attaquer l'ennemi à l'arme blanche et de le débusquer à tout prix de ses positions.

Nous escaladâmes les murailles qui se dressaient de chaque côté de nous, tandis que les bouches à feu tournées contre l'ennemi, vomissaient un ouragan de fer sur ses positions. Ces manœuvres le décidèrent à la retraite, et il disparut aussi rapidement qu'il s'était montré. Nous nous hâtâmes de sortir de ce funeste défilé, emportant avec nous quarante-sept morts et un grand nombre de blessés.

Le corps commandé par le général Wilmore, averti par le bruit du canon, accourut à notre rencontre. Il arrivait trop tard ; toutes nos recherches, dans ce canton, pour rejoindre et châtier l'ennemi, furent infructueuses.

Nous continuâmes notre marche en avant, mais sans nous séparer et avec plus de précautions chaque fois que nous avions une gorge ou un passage dangereux à franchir ; nous les faisons reconnaître par plusieurs détachements d'éclaireurs, tandis que d'autres occupaient les points où nous aurions pu craindre une attaque. Nous ne fûmes pas inquiétés par les révoltés. Mais, en revanche, une fois, un peloton de cipayes, à la tête duquel j'explorais un passage suspect rencontra un ours formidable, suivi de quatre oursons d'assez belle taille, probablement les enfants du premier. Le chiffre était respectable, on en conviendra du moins, mes soldats en jugèrent ainsi, car, à cette vue, leur premier soin fut de s'effacer et de sauter sur les rochers voisins. Je demeurai au milieu du chemin, et celui des ours qui ouvrait la marche avançait sur moi en se dandinant de droite et de gauche. Par bonheur, j'étais muni de ma bonne carabine. Je ne pris que le temps d'ajuster et de tirer. J'avais visé au défaut de l'épaule, sans beaucoup de précaution. L'ours fit encore quelques pas, puis il se leva tout droit sur ses pattes de derrière et étendit celles de devant pour m'embrasser d'une horrible étreinte. Me souciant peu d'une semblable caresse, je lâchai mon second coup à bout portant, et cette fois l'animal tomba raide mort. Ce que voyant, les oursons qui suivaient vinrent à moi d'un pas tellement accéléré, que je craignis de n'avoir pas le temps de dégager les pistolets passés dans ma ceinture ; j'en saisis un pourtant, et j'arrêtai d'un coup de feu le premier de mes ennemis. Au même instant, mes gens, des

rochers où ils s'étaient réfugiés, tirèrent presque tous à la fois, et deux ou trois balles ricochèrent autour de moi. Comprenant que j'avais plus à craindre de leur maladresse que des trois ours qui restaient, je m'empressai de désertier à mon tour le champ de bataille et de grimper sur le talus. Un des ours essaya de me suivre, et ses camarades se mirent à gravir les roches ou les arbres où mes cipayes s'étaient réfugiés. Mais en ce moment parut un détachement de nos troupes, à qui nos décharges avaient donné l'éveil, et qui se portait à notre secours. Quand ils reconnurent de quoi il s'agissait, il s'arrêtèrent, et, prenant toutes les précautions possibles pour ne pas nous atteindre, ils firent promptement justice des ours qui nous menaçaient.

Étant redescendus sur le chemin, nous examinâmes nos ennemis désormais inoffensifs. Je n'avais point encore vu d'ours si grand ni si terrible que le premier qui était tombé sous mes coups. Sa peau, que je fis enlever, couvrait mon cheval de la queue jusqu'au col.

En traversant la plaine où débouchait ce défilé, nous eûmes une autre aventure dont les suites furent moins heureuses. Comme nous longions une jungle, un tigre bondit d'un buisson sur un de nos cavaliers, l'enleva et disparut si agilement avec sa proie, qu'on n'eut pas même le temps de lui tirer un coup de fusil. La victime était un sous-officier indigène fort estimé et d'un mérite réel. Témoin de loin de ce malheur et ne prenant conseil que de moi-même, je poussai mon cheval dans la jungle, espérant couper la route au tigre et lui faire lâcher son butin. Je ne tardai pas, en effet, à le voir s'enfoncer dans un fourré ; mais il m'avait également aperçu, et il en ressortit bientôt pour passer dans un autre. La jungle n'était formée que de halliers peu épais, où je devinai bien que le tigre n'oserait s'arrêter pour dévorer sa proie ; il était vraisemblable qu'il tâcherait de gagner les vastes forêts commençant à quatre milles de là.

Aussi je m'efforçai de le devancer par un détour, et comme je montais un des chevaux les plus rapides de l'armée, je fus sur le point d'y réussir.

Du moins j'arrivai au bord d'un large ravin au moment même où le fauve se préparait à le franchir ; il portait dans sa gueule notre malheureux sous-officier, et ne paraissait pas plus gêné de ce fardeau qu'un renard ne le serait d'une poule. Il ne fit qu'un saut par dessus le précipice ; mais, en retombant de l'autre côté, il y eut quelques secondes d'arrêt. Prompt comme la foudre, j'épaulai ma carabine, mais sans oser tirer, car je tremblais d'atteindre la victime de la bête féroce. Le tigre, qui avait autre chose à faire que de m'attendre, reprit sa course, et disparut de nouveau sous bois. Je me repentis aussitôt

d'avoir perdu l'occasion de le tirer. Cependant il est certain que la position de l'animal et le mouvement de mon cheval ne m'eussent guère permis d'ajuster.

Furieux néanmoins contre moi-même, comme s'il y eût eu de ma faute, je fis sauter le ravin à mon cheval, et je le poussai à travers les buissons. En quelques instants, nous franchîmes la distance qui nous séparait de la forêt. Arrivé à la lisière, je me jetai à bas de mon cheval, et je me tins à l'affût, ne sachant si le tigre avait ou non pénétré sous bois. Je fus arraché à mon incertitude par un gémissement douloureux, déchirant, accompagné du bruit des branches qui se brisaient : c'était le tigre avec sa proie. Il déboucha presque aussitôt, à quatre-vingts pas de moi environ. Cette fois, j'étais déterminé à tirer, au risque d'achever le sous-officier hindou, qui, en tout état de cause, était toujours un homme perdu.

Cependant, ne pouvant attaquer de face la bête fauve, j'attendis qu'elle eût fait deux bonds de plus, et je lâchai mon coup. Ma balle frappa l'animal au flanc ; il poussa un rugissement épouvantable, auquel se joignit un cri terrible de la part de sa victime. Le tigre, malgré sa blessure, avait repris son élan vers la forêt, sans abandonner sa proie. Je n'hésitai point à faire feu de nouveau, et je visai à tout hasard le fauve au défaut de l'épaule, et le sous-officier fut enfin délivré. Croyant avoir tué la bête féroce, je courus à elle ; mais elle se releva subitement, et s'élança dans la forêt. Sans m'inquiéter davantage de mon ennemi, je m'approchai du pauvre blessé, qui gisait par terre dans une mare de sang. Le malheureux vivait encore ; mais il était affreusement mutilé ; le tigre, exaspéré par sa première blessure, lui avait broyé la poitrine, que ses crocs avaient traversée de part en part, et le sang ruisselait à flots.

(A suivre)

DROLES DE CHIFFRES !

Voici un petit problème assez curieux :

Alignez les neufs premiers nombres, sauf le 8 ; vous avez : 12,345,679.

Amusez-vous à le multiplier par 9 ; cela vous donne le singulier résultat :

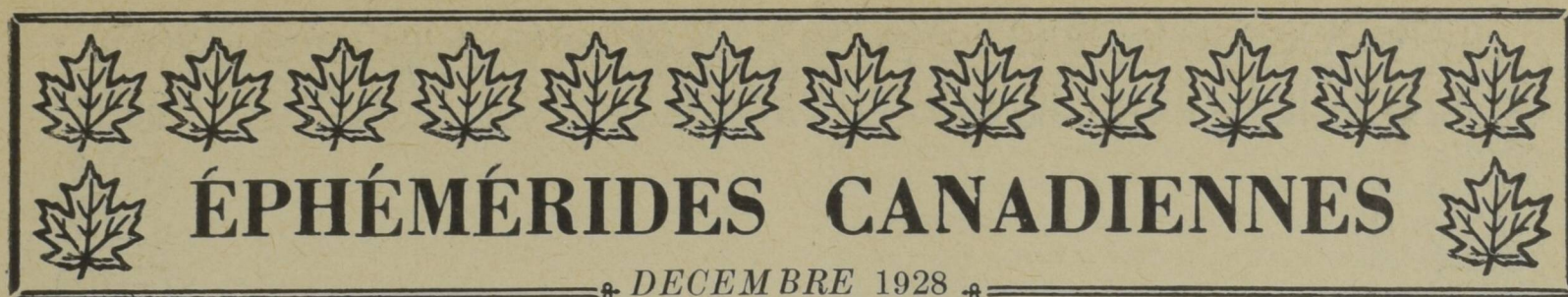
111, 111, 111.

Si vous le multipliez par tous les multiples de 9, par 18, 27, 36, etc., jusqu'à 81, vous avez des produits analogues :

Par 18, vous obtenez 222,222,222.

Par 27, vous obtenez 333,333,333, etc.

Vous pouvez continuer ainsi jusqu'à 81 dont la multiplication vous donne le nombre 999,999,999.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

• DECEMBRE 1928 •

1.— L'hon. M. Rodolphe Monty, C. R., Bâtonnier général de la Province de Québec et ancien ministre dans le Cabinet Meighen, décède subitement à St-Hyacinthe, où il était à plaider. Il était âgé de 54 ans.

2.— S. Ex. le Gouverneur Général du Canada, Lord Wellington, écrit à S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, pour le remercier de la sympathie que l'Épiscopat canadien a manifestée à l'adresse de S. M. le Roi Georges V, gravement malade, en son palais de Buckingham.

4.— Au Château Frontenac de Québec, a lieu l'ouverture de la dixième convention de l'Association des Manufacturiers de Chaussures du Canada, sous la présidence de M. Geo.-A. Blackford, de la "Blackford Shœ Mfg Co. Ltd", de Toronto.

— A N.-D. des Anges de Portneuf, décède M. l'abbé L.-J. Coulombe, ancien curé de St-Ubalde, à l'âge de 69 ans et 6 mois.

— A Montréal, à l'âge de 43 ans, décède le R. P. Wilfrid Sarrazin, des Pères Blancs d'Afrique. Le défunt, qui avait étudié au Petit Séminaire de Ste-Thérèse, a été missionnaire au Nyassa, Afrique, pendant plusieurs années.

5 — Le gouvernement provincial de Québec accorde à la "Provincial Engineering Co.", de Montréal, le contrat pour la voie carrossable sur le pont de Québec.

— L'hon. M. J.-D. Monteith, trésorier de la Province d'Ontario, annonce un surplus de \$237,000 pour l'année fiscale finissant le 31 octobre 1928.

— Dans une causerie qu'il donne devant le Club Automobile de St-Hyacinthe, M. Boulanger, sous-ministre de la voirie de la Province de Québec, déclare que notre voirie améliorée a coûté jusqu'à date la somme de \$86,000,000.

10 — La grippe force les autorités du Collège de Lévis à donner congé aux élèves jusqu'après les Rois. Quelques autres collèges classiques de notre province ont déjà fermé leurs portes par crainte de l'épidémie.

11 — Le gouvernement fédéral nomme le major-général Hughes-H. MacLean, de Rothersey, N.-B., ancien député libéral de Royal, N.-B., lieutenant-gouverneur du Nouveau Brunswick, en remplacement de l'hon. M. William-F. Tood.

12 — Mgr J.-E. Donnelly, P.D., curé de St-Antoine de Padoue de Montréal, décède à New-York, à l'âge de 67 ans et 10 mois. Le défunt a fait son cours classique au Séminaire de Ste-Thérèse.

— La vieille compagnie de navigation canadienne-française Sincennes-MacNaughton, ou "Sin-Mac", qui faisait depuis près d'un siècle le remorquage sur le Saint-Laurent, de l'océan aux grands lacs, vient de passer à un syndicat anglo-canadien qui aura à déboursier environ un million de piastres. La compagnie "Sin-Mac" avait son centre d'opération à Sorel.

13 — Sir Lomer Gouin est nommé, par le gouvernement fédéral, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, en remplacement de l'hon. N. Pérodeau, dont le terme d'office expirera en janvier prochain.

— On annonce que les clubs canadiens d'entraînement, pour l'aéronautique, bénéficieront d'une augmentation de \$200,000 par an, dans l'octroi que leur accorde le gouvernement fédéral. Un certain nombre d'avions supplémentaires seront mis à leur disposition.

— D'un océan à l'autre, à travers le Canada, notre ministre des Postes canadiennes, l'honorable M. P.-J. Véniot, prédit que nous aurons bientôt un service régulier des courriers, par voie aérienne, pour peu que l'opinion publique l'appuie en ses desseins.

— M. Jean Knight, le nouveau ministre plénipotentiaire de France au Canada, arrive à Québec, où il passera quelques jours. Il est accompagné de M. Édouard Carteron, le nouveau consul général français à Montréal.

14 — A Montréal, décède le colonel B.-A. Scott, à l'âge de 69 ans. Le défunt est né à St-Thomas de Montmagny, et il était bien connu à Québec. C'est lui qui conçut les plans pour l'exploitation des richesses naturelles du Lac St-Jean.

17 — La France fait don à la cité de Québec d'un buste du Roi Louis XIV, le grand monarque français sous le régime de qui s'élaborèrent les premiers et héroïques travaux de la colonisation française et catholique aux rives du Saint-Laurent. Sur le square de notre vieille chapelle historique de N.-D. des Victoires, auquel on conférera, en cette circonstance, le nom ancien de "Place Royale", populaire en nos annales, se dressera ce buste du "Roi-



MGR LOUIS-ZÉPHIRIN MOREAU (1824-1901)
Quatrième évêque de St-Hyacinthe, dont la cause de béatification
vient d'être introduite.

Soleil", précieux mémorial des nobles origines de notre race.

— A l'Hospice des RR. Sœurs de la Providence de St-Lin des Laurentides, décède M. l'abbé Georges Dugas, ancien missionnaire de l'Ouest Canadien, à l'âge de 95 ans. Le défunt, qui était le veyen du clergé de Montréal, a écrit plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire de l'Ouest canadien.

— On apprend que le R. Frère Angelicus, des Frères Maristes, premier assistant du Général pour le Canada et les États-Unis, est décédé le 12 décembre, à la maison généralice, à Grugliasco, Italie. Le défunt, qui était français d'origine, a enseigné plus de vingt ans au Canada.

19 — Le Séminaire de Québec se voit forcé, lui aussi, de donner congé à ses élèves à cause de l'épidémie de grippe qui sévit un peu partout. La rentrée aura lieu en janvier prochain.

— Pour encourager l'immigration britannique, l'hon. M. R. Forke, ministre de l'Immigration et de colonisation, à Ottawa, annonce une réduction substantielle des taux de transport océanique en faveur des immigrants venant de l'Angleterre.

20 — On annonce que le gouvernement de Québec a pratiquement décidé la construction d'une prison pour les femmes, dans notre ville. Cette maison serait confiée aux RR. Sœurs du Bon Pasteur.

— Le *Times* de New-York annonce que le Canadien National est en pourparlers pour acheter deux chemins de fer canadiens possédés par le "Delaware and Hudson Co." le "Napierreville Junction Ry" et le "Quebec, Montreal and Southern Ry". Ces propriétés sont estimées à \$7,000,000.

— La "Dominion Marine Association" proteste contre le projet d'agrandissement du canal Beauharnois. Elle prétend que le nouveau canal que l'on veut construire serait contraire au traité de 1871, entre les États-Unis et le Canada.

— Les juges de la Province de Québec tiennent en notre ville une conférence sous la présidence du juge en chef, Sir François Lemieux. Pendant cette réunion qui durera trois jours, nos magistrats considéreront une refonte ou un rajustement des règles de pratique.

21 — La ville de Québec reçoit les 200 voyageurs de la "Survivance" française de l'Ouest canadien.

— Le journal *l'Action catholique* célèbre le 21ème anniversaire de la publication de son premier numéro.

22.— On annonce qu'une exposition universelle du blé se tiendra à Pégina, capital de la Saskatchewan, du 1er au 13 août 1932.

23 — Aujourd'hui, dans toutes les églises du diocèse de Québec, on lit au prône une lettre

pastorale de S. Ém. le Cardinal Rouleau à l'occasion du premier congrès marial qui aura lieu à Québec du 12 au 16 juin prochain.

— La ville de Prince Rupert, en Colombie britannique, décide de vendre à la "Power Corporation of Canada" de Montréal, pour la somme de \$375,000, son installation municipale de production hydro-électrique. Cette ville, par un beau geste patriotique, a refusé l'offre de \$400,000 pour cette même installation, de la part d'un syndicat américain de Los Angeles.

— A Montréal, décède M. J.-A. Vaillancourt, président de la Banque Canadienne Nationale, à l'âge de 78 ans.

25 — Après la messe de minuit, le feu prend dans une chute à linge à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Hull et une religieuse qui tente de l'éteindre est brûlée à mort. Les 37 patients qui se trouvaient alors à l'Hôpital sont tous sauvés. Les dégâts causés par cet incendie sont évalués à \$75,000.

26 — A Montréal, décède M. J.-A. Lamarque, C. R., avocat éminent, à l'âge de 56 ans.

— Le port de Montréal a atteint un nouveau sommet, dans le chiffre de ses exportations de blé, pour la saison qui vient de finir. Le total du blé exporté du grand port canadien, pour 1928, s'élève à 202,575,931 minots, ou 17,508,844 minots de plus qu'en 1927.

— S. G. Mgr F.-Z. Decelles, évêque de St-Hyacinthe, publie un mandement annonçant à ses diocésains l'introduction de la cause en béatification, d'un de ses prédécesseurs, feu Mgr Louis-Zéphirin Moreau, 4ème évêque de St-Hyacinthe (1876-1901). Un décret de Mgr Decelles ordonne la recherche des écrits du serviteur de Dieu.

— Le gouvernement du Canada rétablit à deux sous le tarif d'affranchissement de toute lettre adressée dans les limites de l'Empire britannique.

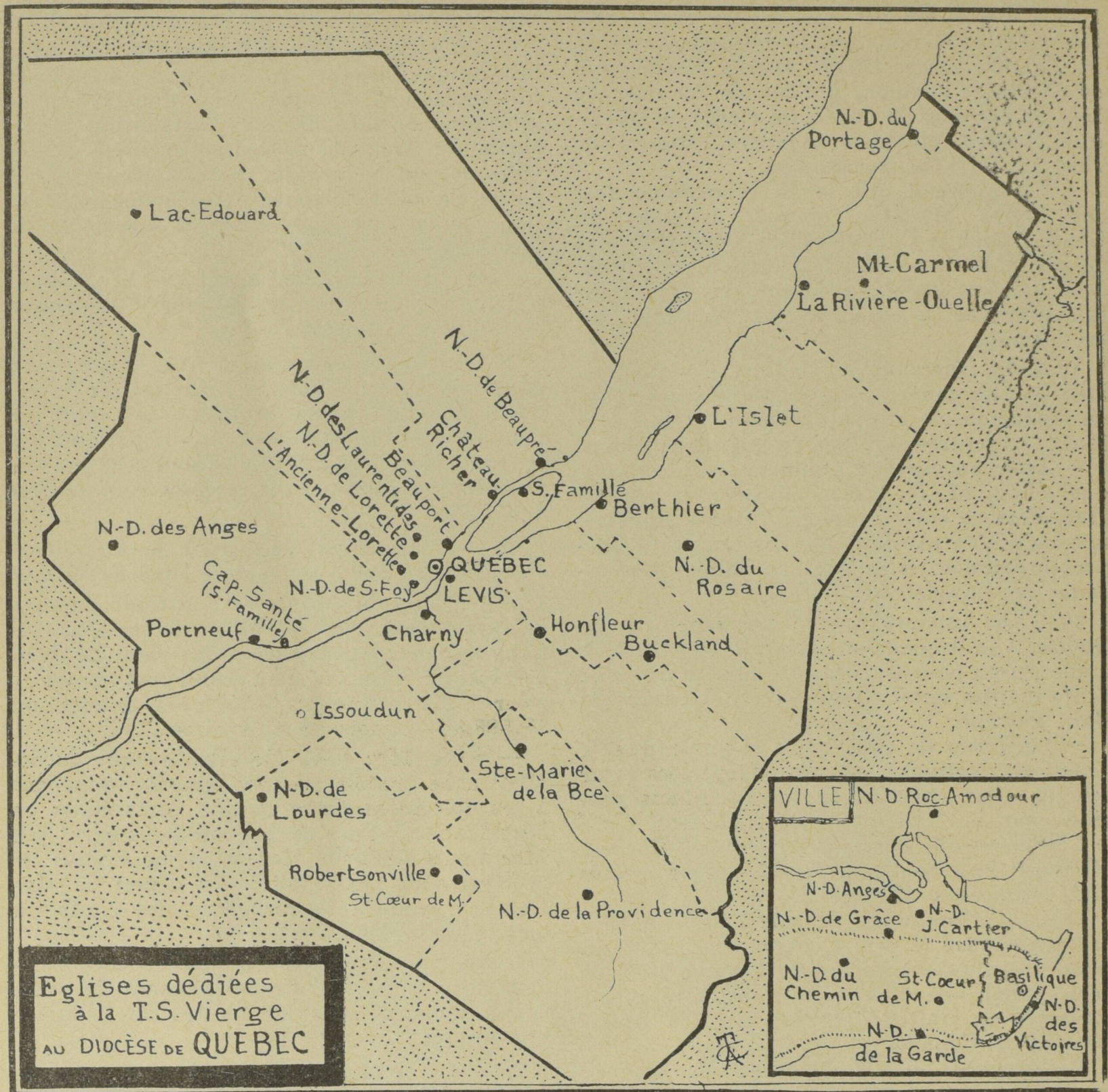
28 — Le nouveau chemin Macamic-Rouyn-Angliers, qui traverse la région minière du nord de notre province, portera désormais le nom de "chemin Perrault", en l'honneur du ministre actuel de la Colonisation et des Mines, l'hon. J.-E. Perrault.

29 — L'hon. Sénateur F.-L. Béique, de Montréal, est nommé président de la Banque Canadienne Nationale, en remplacement de M. J.-A. Vaillancourt, décédé récemment.

31 — L'hon. juge P.-A. Choquette, de Québec, condamne deux théâtres de notre ville pour avoir ouvert leurs portes le dimanche.

— A St-Zacharie de Beauce, décède M. l'abbé Apollinaire Allaire, curé de St-Martin, au diocèse de Québec, à l'âge de 45 ans et cinq mois.

ÉGLISES DÉDIÉES A LA SAINTE VIERGE AU DIOCÈSE DE QUÉBEC



On sait qu'un congrès marial sera tenu à Québec du 12 au 16 juin prochain. La carte que nous reproduisons ci-dessus nous montre les églises du diocèse de Québec qui sont dédiées à la Sainte Vierge. Elles sont au nombre de 36 sur un total de 250 paroisses et dessertes. La carte n'indique que les églises paroissiales. Un grand nombre de chapelles sont aussi dédiées à la Mère de Dieu.

Voici quels sont les vocables des paroisses dont le titulaire n'est pas donné sur la carte :

- N.-D. de Québec : l'Immaculée Conception ;
- N.-D. de Jacques Cartier : l'Immaculée Conception ;
- Ancienne-Lorette : l'Annonciation ;

- Beauport : La Nativité de N.-D. ;
- N.-D. de Beaupré : N.-D. du Saint-Rosaire ;
- Berthier : L'Assomption ;
- Buckland : N.-D. Auxiliatrice ;
- Charny : N.-D. du Perpétuel Secours ;
- Château-Richer : la Visitation de N.-D.
- Honfleur : N.-D. du Bon Conseil ;
- Lac Édouard : N.-D. du Bon Conseil ;
- Lévis : N.-D. de la Victoire ;
- L'Islet : N.-D. de Bon-Secours ;
- Mont-Carmel : N.-D. du Mont-Carmel ;
- Issoudun : N.-D. du Sacré-Cœur ;
- Portneuf : Notre-Dame ;
- La Rivière-Ouelle : N.-D. de Liesse (15 août) ;
- Robertsonville : l'Immaculée-Conception.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LA MALADIE DU ROI

CE QU'IL FAUT EN PENSER

Ln'y a pas de maladies spéciales aux rois ; mais lorsque les rois sont malades, leurs maladies ont de l'écho, si on peut parler ainsi. Et voilà pourquoi celle de notre souverain, George V, qui dure depuis des semaines, occupe encore chaque jour les journaux.

Les lecteurs de "l'Apôtre" ont demandé au vieux docteur ce qu'il pense de cette maladie. La question est embarrassante.

Je n'ai pas été au nombre des illustrations médicales qui ont été demandées au palais de Buckingham, et affichent chaque matin leurs noms au bas du bulletin ou des bulletins quotidiens ; et on ne fait pas de diagnostic à des milliers de lieues comme je suis. Je n'ai donc pour me guider, et satisfaire mes vieux amis de "l'Apôtre", qu'à chercher à analyser les nouvelles qui nous parviennent, et à tâcher d'en tirer des renseignements qui puissent servir de base à un diagnostic à distance.

* * *

Autant qu'on en peut juger, le Roi a été atteint le jour de l'armistice d'une grippe qui a pris bientôt la forme de ce qu'on appelait de mon temps une *fluxion de poitrine*, c'est-à-dire une affection où il y a à la fois un peu de pneumonie, un peu de bronchite et un peu de pleurésie.

Les jeunes savants d'aujourd'hui rient de notre fluxion de poitrine ; mais combien de fois ont-ils l'occasion de voir une pneumonie classique, une bronchite classique, ou une pleurésie classique ? Au contraire, ils sont aux prises tous les jours, surtout de ce temps-ci, avec la maladie dédaignée.

Mais peu importe le mot.

Une affection de cette sorte était une maladie sérieuse pour un homme de l'âge du roi, de

son état de santé, et de sa constitution. Le roi a en effet souffert d'une maladie du même genre il y a quelques années, alors qu'on dût l'envoyer en croisière sur la Méditerranée, pour parfaire sa convalescence.

Il a passé soixante ans et est arrivé à l'époque où les maladies comme celle-là présentent une particulière gravité.

Enfin, il est roi, c'est-à-dire qu'il exerce un métier propre à épuiser son homme mieux que n'importe quel autre, surtout lorsqu'on a traversé une période comme celle de la grande guerre, et qu'on se trouve aux prises avec un problème comme celui du chômage en Angleterre.

* * *

La maladie a évolué finalement vers la pleurésie, et une pleurésie d'une nature grave, puisqu'elle est devenue purulente.

C'est alors qu'on a eu recours à la chirurgie.

L'indication, lorsqu'il y a abcès, est d'évacuer le pus. Dans le cas présent, pour en arriver là, il faut enlever une parcelle de côte, parfois plusieurs parcelles. L'opération en elle-même serait bénigne si elle ne s'exerçait pas sur un malade particulièrement épuisé.

L'amélioration est immédiate, mais la guérison très lente.

C'est une question de mois, parfois d'années, et pourvu que le malade soit dans les meilleures conditions possibles.

Ces conditions sont de deux sortes : celles qui tiennent au malade, et celles qui tiennent à son entourage.

Je ne puis savoir quelle est la condition réelle du roi ; mais sur ce point, le fait qu'il a résisté jusqu'ici est un bon signe.

Quant aux conditions hygiéniques dans lesquelles il est placé et aux soins dont il est l'objet, on sait qu'il ne saurait s'en trouver de meilleurs.

Il y a donc de sérieuses raisons d'espérer que le roi va se remettre de cette maladie

* * *

Seulement, il n'y a pas à se faire d'illusions, la convalescence sera longue, très longue.

On ne remonte pas aussi vite la côte après soixante ans qu'à quinze ans. Et puis, la guérison ne peut presque jamais se faire sans adhérences, parfois une adhérence complète du poumon à la paroi de la poitrine, — on l'appelle symphise, — qui diminue la capacité respiratoire du côté malade, et du même coup la force du patient. Parfois aussi, c'est la tuberculose pulmonaire qui succède à la pleurésie, et cela dans des circonstances particulièrement mauvaises.

Cependant, le roi d'Angleterre, étant placé dans les meilleures conditions possibles au point de vue soins, hygiène et confort, a toutes les chances d'avoir une convalescence plus rapide.

Il est aussi probable, ou plutôt certain qu'il ne recouvrera pas sa vigueur antérieure.

Aussi, il est tout naturel qu'on ait créé un "conseil" qui pourra le décharger des affaires aussi longtemps qu'il faudra.

LE VIEUX DOCTEUR.

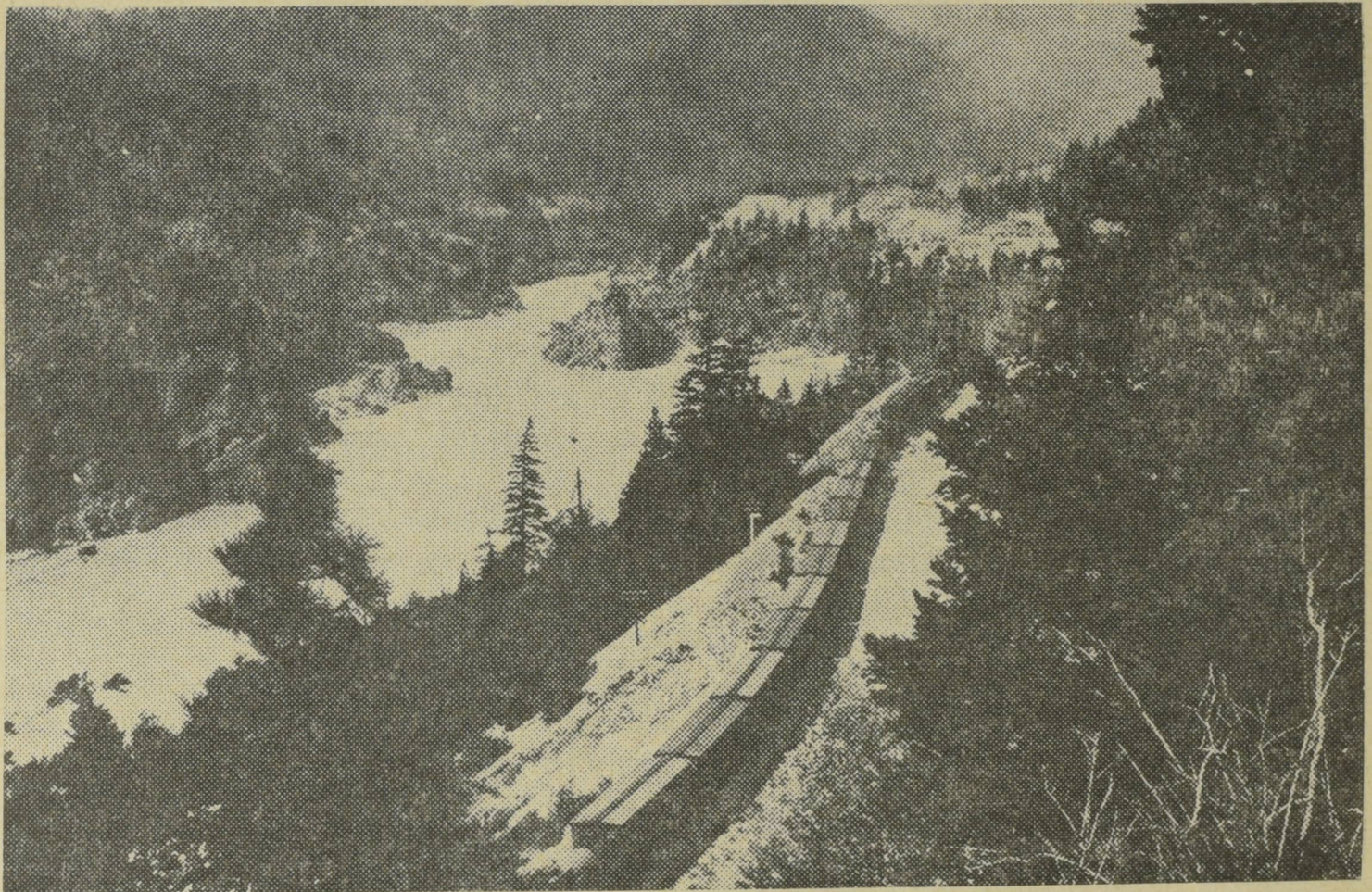
Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC



VUE DE LA RIVIÈRE FRASER, PRÈS DE LYTTON, COLOMBIE BRITANNIQUE



Coin de l'ouvrier

Le culte du veau d'or

JE voudrais aujourd'hui vous parler finances. Drôle de sujet pour le "Coin de l'Ouvrier", allez-vous vous récrier. Pas si déplacé que cela. Tout ouvrier a un avoir à conserver, à utiliser, à faire fructifier, ne serait-ce que son salaire hebdomadaire. C'est cet avoir que je veux protéger par une mise en garde contre l'appât de gains faciles, rapides.

Il s'est fait, depuis quelque temps, autour de certains stocks dont des puissances financières voulaient s'emparer à tout prix, une spéculation active, furibonde. Ces valeurs ont atteint des hauteurs fantastiques, sur le papier, qui ne correspondent en rien à la réalité.

Quelques-uns ont réalisé des sommes considérables, composées des pertes des autres. J'ai vu un homme pleurer comme un enfant, parce qu'il avait perdu d'un seul coup le fruit de vingt années de travail et de sacrifices de toutes sortes. C'est ce qui me fait dire que la spéculation est un mal, une immoralité.

Le service financier se place en première valeur dans une foule d'affaires, même en comparaison du service intellectuel, ou de la main d'œuvre spécialisée. La valeur technique, la valeur d'intelligence sont au service du capital, sont exploitées par lui, alors que le contraire devrait exister.

Il n'y a donc pas, en réalité, de morale financière. Nous sommes au règne du Veau d'Or, qui s'est établi en maître un peu partout, et malheureusement aussi dans notre mentalité.

On constate un véritable acharnement des populations vers le bénéfice facile, qui permette une vie aisée, de bien-être, ce qui est légitime, et de jouissances variées et souvent contraires à la morale.

Le règne de l'or a déjà fait sentir ses répercussions par la diminution de la valeur morale

de notre société, dans les grands centres du moins.

Il y a une manifestation particulière de ce manque de moralité de la finance moderne : c'est la spéculation outrancière qui se manifeste partout. Jusque dans nos campagnes les plus reculées, les cultivateurs s'intéressent aux questions de Bourse ; ils s'initient à lire dans les journaux les rubriques boursières ; ils questionnent habilement et prudemment l'un et l'autre ; ils se laissent éblouir par les bénéfices plantureux qui ont été glorifiés devant eux et se laissent trop souvent entraînés... à leur perte.

Et ils retirent de leur exploitation l'argent qui aurait augmenté la production par les engrais, les semences sélectionnées, les machines ; ils le placent en titres dont ils voyaient se gonfler tous les jours, à la Bourse, la valeur de vente. Voilà comment la finance devient particulièrement immorale : puisqu'elle apprend à ceux qui ne sont pas faits pour raisonner les bulletins de la finance, à ne plus travailler, à ne plus épargner, à se faire illusion sur la valeur de leur capital, à jouer de grosses sommes et à perdre par conséquent le contrôle d'eux-mêmes, cette prudence et cette réserve, qui sont la caractéristique de ceux qui travaillent âprement pour gagner un peu d'argent.

Que de ruines ont été accumulées ainsi, qui n'ont jamais été avouées !... Que de gêne dans les foyers, que de scènes pénibles, que de reproches du mari à la femme, ou de la femme au mari ; que d'inquiétudes souvent chez les enfants, qui prennent si facilement des goûts dépensiers... C'est une réelle diminution des valeurs et des lois morales.

C'est surtout une immoralité parce que la valeur boursière, qui est haussée uniquement par la spéculation, ne répond à aucune augmentation de valeur intrinsèque : c'est du papier, des billets de banque, déjà artificiels, qui augmentent la plus-value de papier, sans que la richesse qui est le fondement de la

monnaie augmente elle-même. On spéculé sur les espoirs, on spéculé sur des on-dit, on compte sur une bonne nouvelle : aussi les valeurs baissent-elles considérablement avec une facilité étonnante...

Il faudrait, à ce point de vue, que nos vieux principes chrétiens soient restaurés dans nos consciences.

Cherchez donc, chers amis, dans la religion, les lumières et les principes qui doivent vous donner une morale financière et vous guider dans l'usage et l'emploi de la richesse.

Ne vous laissez point leurrer par des offres de bénéfices impossibles à réaliser. Méfiez-vous de toute affaire que vous ne connaissez pas, quand même les directeurs auraient des titres ronflants. Placez votre argent, si vous en avez, dans des obligations de fabriques, de communautés, de municipalités, et vous serez sûrs de toucher un intérêt raisonnable et de ne point avoir la douleur de voir sombrer dans un coup de Bourse un avoir si péniblement gagné.

Laissez l'immonde spéculation aux gros bonnets accroupis devant le Veau d'Or.

Pierre LÉFINE.

LA VIEILLE AMIE

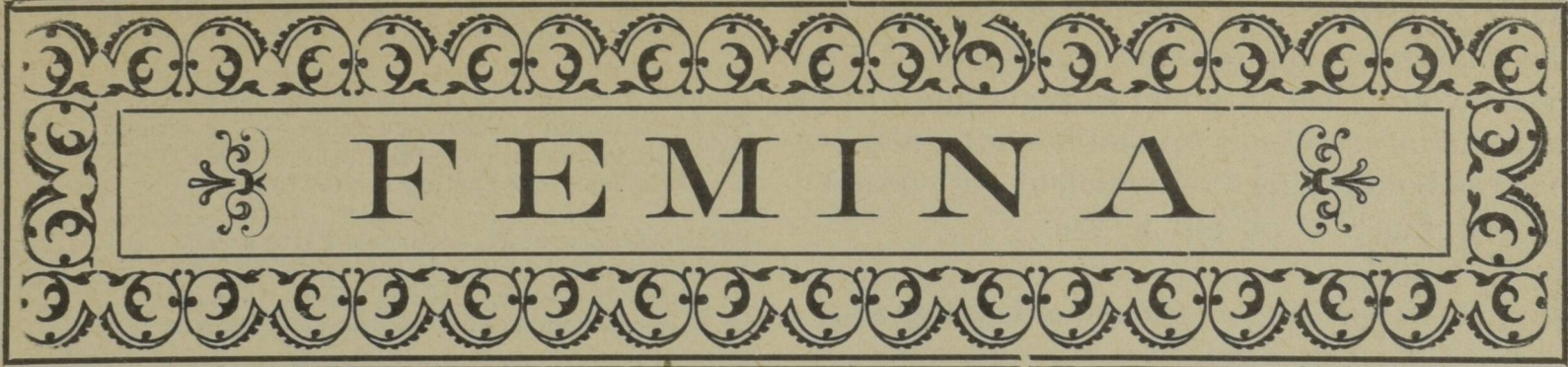


Employez la Lessive Gillett
**POUR FAIRE VOTRE
SAVON**
et pour tout nettoyage et
DESINFECTANT
*La Lessive Gillett protège
votre santé et économise
votre argent.*



VUE DU JOURDAIN

Photographie prise le 24 octobre 1928, lors du pèlerinage des Franciscains de Jérusalem au lieu du baptême de Notre Seigneur.



FEMINA

La saison-morte

DE la fin-janvier à la mi-mars, la population de nos petites villes et de nos villages traverse ce qu'on est convenu d'appeler la saison morte. Après l'effervescence qu'apportent les Fêtes et leur cortège de réceptions et de visites, chacun reprend ses habitudes, seules les causeries du voisinage subsistent. Ces causeries portent surtout le nom de "commérages" et de "bavardages".

Pour l'observateur averti, il est curieux de constater le chemin que fait une parole ou un propos dit sans malice et sans parti pris. Tout le tapage qui s'élève pour des futilités fait oublier souvent l'événement grave qui devrait captiver l'attention d'un public intelligent.

On ne bavarde pas plus dans les petites villes et les villages que dans les grandes villes mais les histoires à sensation au lieu d'être répétées dans un cercle restreint, vont de porte en porte, sans cesse augmentées, agrémentées à plaisir de nouveaux détails. Ceux qui les ont lancées hésitent, lorsqu'elles leur reviennent, à les reconnaître tant elles ont évolué et se sont transformées !... Puis le bruit cesse pour faire place à un autre bruit qui durera lui aussi huit jours tout au plus.

Que voulez-vous ?... dans nos petites villes et dans nos villages, chacun regarde les faits et gestes du voisin et du passant. Que peut bien faire celui-ci ? Où va celui-là ? Que fera celle-là ?... et le temps se passe aux informations et aux rapports souvent très peu bienveillants et surtout très peu chrétiens.

Il n'y a que les gens très patients qui résistent devant l'absurdité de ces suppositions et de ces commérages continuellement renouvelés ; avouons que de se sentir sans cesse surveillé non par une autorité sage et bienveil-

lante, mais par des gens indifférents et quelquefois antipathiques, est un exercice de bénignité fort utile et qui a son mérite. Il importe de s'y habituer car "c'est chacun son tour"...

Le spectacle est curieux de voir tout un centre occupé de la même histoire plaisante, du même scandale que l'on répète de l'un à l'autre toujours avec l'air de ne pas vouloir le dire... mais on le dit tout de même, on le répète en ajoutant des détails, des suppositions, en brochant le sujet que celui qui écoute agrémente à son tour de mille manières en le redisant au voisin. Chacun va "aux nouvelles" et partout dans les bureaux, dans les ateliers, dans les magasins, dans les salons et les cuisines, sur la rue, c'est la même histoire... aucun moyen d'entendre autre chose.

Demain un nouveau commérage remplacera celui qui occupe aujourd'hui tout le monde et dans quelques jours, ce potin de nouveau aura vécu sans laisser de trace. Toute la responsabilité de l'histoire vraie ou fausse retombera sur celui qui le premier en aura conçu le plan, puisse-t-il avoir toujours respecté la charité et la justice !

La malice est rarement le facteur principal de cette maladie du bavardage et en face d'un résultat qu'ils n'avaient pas prévu, ces bonnes gens sont désolés et protestent de leur innocence... leur but n'était pas de nuire mais seulement d'amuser un peu la galerie aux dépens d'un de leurs semblables qui, souvent, a eu le plaisir de les obliger. La moquerie et l'indiscrétion ne sauront jamais s'entourer de véritables amitiés.

Le principal et le plus intéressant des potins est celui qui se charge de combiner des mariages et cela va vite... Une personne d'imagination a parlé de M. X. et de Mlle Y. La nouvelle est vraisemblable, elle devient probable, très probable, puis certaine même, les

dates se précisent au profond étonnement des deux intéressés qui souvent sont les seuls à ne rien savoir. Chacun y met sa remarque, un détail, un sourire puis quand la chose n'arrive pas ces bonnes âmes se consolent en pensant : "C'est fini !" ... A qui le tour ? ...

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FRAGILE.— Votre joyeux refrain m'est arrivé tout imprégné de la délicieuse promesse des jours heureux à venir. Pour vous, aussi, charmante amie, je désire pour l'année nouvelle, "365 lendemains sans nuages." Si par hasard, le ciel devenait incertain, puissent les vœux si jolis et si chrétiens que vous faites pour moi, se métamorphoser à votre adresse en paix et en abandon en la Providence divine qui mieux que nous "connaît nos vrais besoins" ...

Votre requête est agréée et mon aimable "fragile" aura toujours sa place à notre FEMINA. Votre désir de fidélité m'est plus que précieux et je vous en suis reconnaissante.

MARTHA.— Vos bons désirs à mon égard auront sans doute leur réalisation et je vous en remercie. En retour, je prie Dieu de vous combler de toutes les grâces que j'ambitionne pour vous.

ANGELA.— Puisse l'année nouvelle vous apporter les mille choses que vos rêves ont entrevues comme devant devenir réalité... Ne vous fiez pas trop à l'avenir que votre imagination semble broder de trop belles couleurs... souvenez-vous, petite amie, que le bonheur se gagne, souvent plusieurs fois avant de le posséder... et quand enfin, nos rêves s'accomplissent, alors, il nous faut autre chose. Le cœur de l'homme est instable comme la vanité qui change sans cesse d'objet et de désir.

Bonjour, Bon An ; me tiendrez-vous au courant de vos succès ? ... J'en serais des plus heureuses.

Jeanne LE FRANC.

Heureux celui qui se confie en celui qui peut comme Dieu, et veut comme père, nous donner tout ce qui est bon ! Mais ce qui nous est bon n'est pas toujours ce que nous croyons.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

LA BAGUE DU PÈRE

Un père à ses trois fils partagea tous ses biens,
Ne gardant qu'une bague en rubis.— "Je retiens
Cette bague, dit-il, pour faire présent d'elle
A qui de vous fera l'action la plus belle.

Partez. Mais à Noël, autour de l'âtre assis,
Vous reviendrez jouter de merveilleux récits."
Ils partirent, joyeux, pour la grande tournée,
Et revinrent, tous trois, à l'époque ordonnée.

Le premier dit : "Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or, sans reçu de ma main.
Il mourut. J'aurais pu, faute d'aucune preuve,
Garder tout... J'ai rendu le sac d'or à sa veuve."

Le père répondit : "Faisant cela, tu fis
Une bonne action ; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme :
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme.

"Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très grand lac, je vis s'y noyer un enfant ;
Je m'y jetai, plus prompt que la foudre qui tombe,
Et je le retirai, sain et sauf, de sa tombe."

"Ton action, mon fils, est très louable aussi,
Dit le père, c'est vrai ; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du Maître à ses apôtres :
"Secourez-vous, en tout péril, les uns les autres."

Le dernier dit : Un soir j'ai vu mon ennemi
Au bord d'un précipice, et tout seul endormi.
Au moindre mouvement, il roulait dans l'abîme,
Je le sauvai, dussé-je, après, être victime."

"Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
Et donne moi ta main, car la bague est à toi :
Servir ses ennemis est la vertu suprême ;
C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même !"

Emile DESCHAMPS.

Le retour

VERS 6 heures du matin, le chemineux s'étira, s'ébroua dans un frisson, les mains et le visage humides de la rosée d'avril, il ouvrit les yeux. Ce qu'il vit le fit sourire.

Le fond du fossé se tapissait de pâquerettes multicolores ; les bords s'égayaient de touffes de violettes et, par-dessus, la haie sauvage, jamais taillée, le recouvrait presque en une retombée de branches folles, toutes frémissantes et piquées d'églantines.

C'était merveilleux et royal. Ce vagabond avait couché dans les parfums et dans les fleurs.

Il songeait que ce pays était le sien, que le moindre lopin de terre lui rappelait un souvenir, chaque arbre ressuscitait une minute de son existence.

Il avait vécu heureux, ici, pendant vingt-quatre ans.

Puis, à cet âge, non qu'il fût mauvais ou ivrogne par nature, simplement parce que boire, fumer, fréquenter les cabarets, avoir des dehors tapageurs, lui semblait une affirmation plus intelligente de sa virilité, il s'était lié avec quelques fortes têtes du village.

La journée finie, on se retrouvait à l'auberge ; le dimanche, on n'en sortait pas. On buvait sans soif, on fumait sans plaisir.

Dans l'odeur des pipes et l'ivresse du vin, les têtes se montaient. Les voix se faisaient bruyantes, querelleuses parfois, débordaient la salle étroite de l'estaminet. Quand ils s'accompagnaient en rentrant, vers 11 heures, leurs chansons réveillaient les chiens de ferme.

Et c'était leur joie, le seul but de leurs débauches. Ils faisaient parler d'eux. On disait sur leur passage.

— Le grand Claude, ou le fils aux Jacquet, des garnements !

Mais les filles ajoutaient :

— Bah ! c'est qu'ils sont jeunes et que la ville les a un peu dégourdis. Ils n'en sont pas plus mauvais pour ça.

Et c'était vrai pour quelques-uns, pour le chemineux en particulier.

* * *

Malheureusement, un soir en place de vin, il but de l'absinthe. Il eut l'ivresse insolente et brutale. Il fut grossier envers son père, osa lever la main sur sa mère. Cette nuit-là, il ne coucha pas sous le toit familial. Sans pitié son père l'avait chassé de sa maison.

Depuis, il avait couru les routes, déraciné, incapable de se fixer, gardant au cœur la vision obsédante de ce coin de campagne nivernais où il avait grandi, et comme un perpétuel aiguillon qui le faisait fuir de partout, le remords de sa faute.

Enfin, plus fort que le remords, l'irrésistible besoin de revoir les siens, ses champs, le fin clocher de pierre ajouré de son église qui brillait au soleil comme un glaive d'argent l'avait ramené.

Il n'espérait pas son pardon, reprendre sa vie d'autrefois. Il voulait seulement apercevoir sa mère, traverser en maudit ce pays où il aurait pu être heureux. Ensuite, il repartirait.

Mais voici qu'à présent il n'osait. Il avait peur d'être reconnu, de faire rougir les siens. Et il ne quittait pas sa cachette.

* * *

Cependant, la matinée s'avancait, les chemins verts se peuplaient de groupes endimanchés. Il songea qu'il exciterait davantage la curiosité si on le découvrait au fond de son fossé. Il se leva.

Sa première rencontre fut celle de Mariette, sa fiancée de jadis. Elle donnait le bras au grand Claude ; trois enfants folâtraient devant eux sur l'herbe fleurie.

La femme regarda le chemineux, ne le reconnut pas. Les coups de bise qui fendent la figure et les coups de soleil qui la brûlent avaient fait de son ex-promis un être indéfinissable, sans âge ni expression bien déterminée, capable d'inspirer la pitié aussi bien que l'effroi.

Il l'entendit qui murmurait au grand Claude.

— Regarde ce roulant. Voilà une tête que je ne voudrais pas rencontrer la nuit au coin d'un bois.

En l'apercevant, les enfants jetèrent un cri et vinrent se réfugier dans les jambes du couple.

Le vagabond s'arrêta, le cœur pris soudain dans un étau. Quelque chose en même temps lui montait du cœur, lui brûlait les yeux ; d'un revers de main il s'essuya les paupières. Il pleurait.

La vision de l'église aux vitraux clairs, avec son autel de marbre veiné, ses grands chandeliers de vermeil, de l'église où le soleil léchait les colonnes, mettait des éclairs aux garnitures de cuivre des paroissiens, aux grains de verre des chapelets, de l'église où tout le village, serait réuni aujourd'hui, tout le village, c'est-à-dire son père et sa mère, s'imposa avec une telle force d'attraction qu'il rebroussa chemin. Il savait un sentier peu fréquenté qui y conduisait. Il entrerait sans bruit, et, dissimulé derrière un pillier, il verrait au moins les siens.

Dans un coin sombre, à l'entrée, près du baptistère, le chemineux se tenait. Le prêtre parlait, l'étole d'or croisée sur la blancheur de l'aube. Il n'avait pas préparé un discours à sensation.

En termes simples il félicitait les fidèles d'avoir rempli leur devoir. Il terminait ainsi :

— Après la messe, vous allez rentrer chez vous. Souvenez-vous que le jour de Pâques est surtout un jour de réconciliation. Je voudrais que dans toute la paroisse il n'y eût pas à la table de famille une seule place vide par la faute d'un pardon refusé.

Le chemineux regardait les siens. La mère pleurait ; sur le banc des fabriciens, le père se mouchait bruyamment.

Il y aurait aujourd'hui une place vide à une table de famille ; celle du fils chassé, jamais revenu.

* * *

Pourtant, s'il osait ! Il voulut s'assurer s'il était digne de ce pardon, et, après la messe, le curé trouva chez lui un pénitent auquel il ne songeait guère.

Il s'étonna de découvrir chez ce gueux, dont le visage et les loques portaient la trace de la boue et de la poussière des chemins, une

âme aussi candide. Sa plus grande faute était d'avoir oublié, un soir d'ivresse, le respect dû à celle qui l'avait porté dans ses flancs. Il demandait en tremblant si, après le pardon de Dieu, il lui était permis d'espérer celui de sa mère.

— Mon fils, lui répondit le prêtre, il n'y a pas de faute que Dieu ne puisse remettre, il n'y a pas d'offense dont une mère se souvienne.

Alors, avec des alternatives d'espoir et de désespérance, d'attendrissement et de honte, le chemineux s'en fut rôder autour de sa maison. Au bout d'un instant il vit arriver ses juges.

La mère avait encore les yeux rouges ; à côté d'elle, le père marchait la tête basse. Le chemineux attendait à la barrière de la cour, tenu en respect par le chien qui ne l'avait pas reconnu.

Contrefaisant sa voix, il demanda un peu d'eau, du vin. On le fit entrer. Le couvert était mis : il y avait trois assiettes de porcelaine sur la nappe bien blanche.

La femme prit le vagabond par la main, le fit asseoir où s'asseyait jadis le fils de la maison. Mais le repas fut triste. Les vieux devaient songer qu'autour d'eux les familles étaient au complet. Et eux, qui n'avaient qu'un enfant, en étaient réduits à mettre à sa place un traîneur de routes. Le chemineux ne semblait pas affamé. A peine s'il touchait à ce qu'on lui servait ; il ne buvait que de l'eau. Au dessert, le paysan se leva pour aller chercher une bouteille derrière les fagots.

* * *

Alors, sans un mot, le roulant quitta sa chaise, prit sur la haute cheminée un pot à tabac, la pipe du père qu'il se mit à bourrer comme au temps où il était enfant. Il tremblait si fort qu'il semait à terre plus de tabac qu'il n'en mettait dans sa pipe.

La femme le regardait, stupéfaite d'une telle audace. Puis elle vit poser la pipe à la place du père, à droite de son assiette. Elle poussa un cri.

— Jean. Ah ! mon Dieu ! c'est toi !

Le chemineux s'était mis à genoux.

— C'est moi, ma mère, vous me pardonnez ?

Mais le coup était trop fort, la femme ne pouvait faire un pas. Debout et les bras tendus, elle répétait seulement :

— Jean ! mon Jean ! Oh ! mon Dieu !

Et le chemineux, toujours à genoux, redisait ce mot qui émeut les entrailles de toutes les mères :

— Maman ! Maman !

Le père revenait. La mère lui montra l'homme implorant. Un rire d'énervement la secouait toute.

— C'est lui, le reconnais-tu ? C'est lui...

Ils étaient deux, maintenant, à demander pardon. Afin d'attendrir le maître, la femme prenait à témoin les haillons, les rides qui sillonnaient la figure de ce vagabond, qui était leur fils. Elle semblait lui dire :

— Vois, il a expié assez durement.

Le paysan hésitait. Il avait sur les lèvres une question qu'il n'osait poser par peur de détruire toute la joie qui venait de l'envahir. Enfin, il fit un effort.

— Jean, depuis que tu nous as quittés, es-tu resté un honnête homme ?

Le vagabond leva la main.

— Je le jure.

— C'est bien, relève-toi. Embrasse ta mère.

Jean VIOLA.

La générosité est une vertu fière et courageuse, qui imprime à notre volonté la force de résister, de souffrir et d'agir selon le devoir, selon sa foi et selon Dieu. Malgré les épreuves, les difficultés, les périls, les découragements, elle va son chemin sans se laisser abattre, sans se décourager, sans trembler ; à la façon du soleil qui suit sa route malgré les orages et qui ne disparaît le soir que pour éclairer d'autre cieux et renaître le lendemain.

ABBÉ BEATEMAN.

PROCUREZ-VOUS LE PLUS BEAU

des

Almanachs canadiens

L'Almanach 1929 de l'Action Sociale Catholique est le plus beau paru jusqu'ici à cause de ses superbes héliogravures dont il est enrichi pour la première fois et de ses nombreux dessins comparables à ceux des meilleurs artistes.

Cette publication est de plus en plus appréciée. Son tirage a augmenté de 5,000 sur celui de l'an dernier. Procurez-vous-en quelques exemplaires et vous jugerez par vous-même de sa valeur littéraire et artistique.

Prix : \$0.50 l'unité, par poste \$0.60 ;
\$4.80 la douzaine, port en plus.

LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES,

105, rue Ste-Anne

— Québec.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

CARRÉ SYLLABIQUE

RÉGATE
GALENE
TENEBRE

MOT DÉCROISSANT

Félicite
Licite
Cite
Te

CHARADE

Or — me — Orme.

LOGOGRIPE

Poison — oison.

RÉBUS

Le repos du méchant est un calme trompeur.
Mot à mot: L'Eure — pot — dû — Mai chant
— et — Hun cale me — trompe — heure.

Ont envoyé des réponses incomplètes: Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis; Nme V. J. Rochefort, Manchester.

Ont trouvé toutes les solutions exactes: Mlles Cécile et Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville; Mlle Marie-Jeanne Dumont, 12, rue Blanchet, Lévis; Mlles Blanche et Yvonne Deschènes, 101 $\frac{1}{2}$, Chemin Ste-Foy, Québec.

Le sort a favorisé: Mlles Marie-Jeanne Leclerc et Blanche Deschènes.

JEUX D'ESPRIT No 116

MÉTAGRAME

Coquille, Lambeau, Temps d'un verbe, Coiffure.

CARRÉ

Un nom cher aux Canadiens — Publier —
Sorte de goudron — Instruction classique —
Replace — Natte.

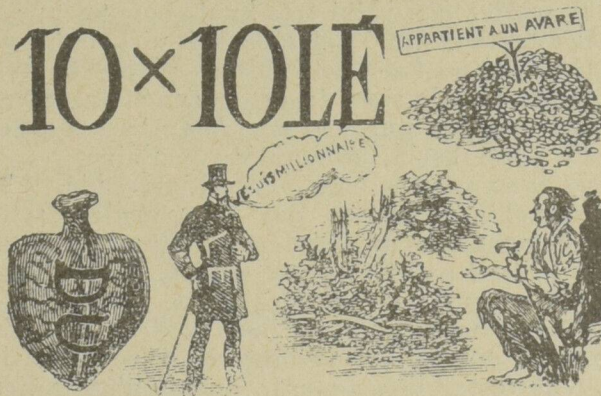
CHARADE ARITHMÉTIQUE

Pour égaler mon *un* précis
A *deux*, il faut ajouter seize,
Ce *deux* multiplié par six
Vous donnera mon *tout* à l'aise.


ÉNIGME

Ainsi qu'un long serpent je traîne
Mon corps à replis tortueux,
Je suis si peu respectueux
Que j'enchaîne une reine.
Le jour, je me tiens dans mes trous,
Et la nuit, je les quitte tous.

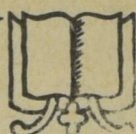
RÉBUS



A l'école. Le professeur interroge :
"D'où tire-t-on le sucre?"
Le jeune Calino, vivement :
"Du sucrier!"



LES LIVRES



Un SUPERBE ALMANACH. *Almanach de l'Action Sociale Catholique*. Treizième année, 1929. Québec (Imp. de l'Action Sociale Limitée). Beau vol. in-4 de 108 pages, orné de nombreuses gravures, dessins, etc., et de quatre superbes héliogravures hors-texte. Prix : 60 sous l'unité franco ; \$4.80 la douzaine, port en plus. Au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne à Québec.

Nos lecteurs n'ont pas besoin qu'on leur présente l'*Almanach de l'Action Sociale Catholique*. Ils attendent chaque année sa publication avec impatience, certains qu'ils sont d'y trouver une nourriture pour leur intelligence et une délectation pour leurs yeux. Celui de 1929 est loin d'être inférieur à ceux qui l'ont précédé. Au point de vue artistique il y a eu même un notable progrès, à tel point qu'on peut se demander s'il est possible de faire mieux. Le présent *almanach* contient encore une foule d'articles sérieux et intéressants, comme celui du T. R. P. Alexis, capucin, sur le conflit hispano-américain ; celui de M. l'abbé Joseph Roy, sur le Collège de Lévis et ses 75 ans ; celui du R. Frère Bernard, C.S.V., sur la vie gaspésienne ; un essai littéraire du R. Frère Marie-Victorin, sur le Pin Blanc ; des propos d'architecture de M. le notaire G. Morisset ; le récit du voyage de l'*Action Catholique* au Lac St-Jean et au Saguenay, par M. Georges Léveillé, rédacteur au *Devoir* ; un substantiel résumé des travaux de la Semaine sociale de St-Hyacinthe par M. Wilfrid Guérin ; un drame en trois actes dû à la plume de Jean Sans-Terre : *L'œuvre de la "Friponne"*, etc., etc.

Son illustration est, comme d'habitude, des plus artistiques. La plume magique de M. le notaire Morisset a encore été mise à contribution et elle a produit des dessins d'une rare perfection. Examinez bien entre autres les deux tableaux : "*La maison abandonnée*" et "*Sur les bords de la Rivière Chaudière à St-Joseph de Beauce*", et dites-nous si on a déjà fait aussi bien en notre pays. Les quatre superbes héliogravures hors-texte donnent cette année à l'*Almanach de l'A. S. C.* un cachet de distinction qu'on n'est pas accoutumé de rencontrer dans nos publications canadiennes.

Procurez-vous l'*Almanach de l'A. S. C.*, répandez-le autour de vous et vous travaillerez à la diffusion du bon et du beau.

SOUS LE SIGNE DE L'IDEAL. Par Marguerite PERROY. Un volume in-8 couronné.— Prix franco : 15 fr. Chez Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

"Il faut mettre son idéal très-haut, comme une étoile et marcher à cette étoile." Cette pensée, empruntée à l'auteur du *Gouvernement de soi-même* et placée en tête du livre, annonce déjà le sens de ces pages et la valeur des sources où l'auteur a puisé la doctrine que ses réflexions cherchent à appliquer à l'orientation féminine.

Plusieurs romans, une émouvante biographie, "*Madeline Carsignol*", couronné par l'Académie Française, ont déjà fait connaître au public catholique, les dons d'écrivain et le sens psychologique si juste de M. PERROY.

Cette fois et sur une matière grave, puisqu'il s'agit d'engager la vie de la femme, "*sous le signe de l'Idéal*", elle les met en œuvre sans pédanterie, avec cette simplicité qui veut rester transparente à la lumière parce que l'auteur se soucie d'avantage d'éclairer que de briller.

UN PORC-ÉPIC

Un porc-épic est une bête qui a des cure-dents sur le dos.

Une allumette et quatre cents guinées

DEUX jeunes gens, charitables et pleins de zèle, s'étaient chargés d'une quête ayant pour but la reconstruction de l'hôpital de Bedham.

Ils parcoururent un village... Dans chaque chaumière on leur remit une aumône. Ils n'essuyèrent aucun refus...

Ils avaient atteint la grand'route et comptaient se rendre dans les villas, dans les cottages, disséminés de-ci de-là.

Ils pénétrèrent à travers un porche, dans une maison de modeste apparence, mais d'un extérieur soigné. Les volets gris témoignaient d'une récente peinture ; des plantes vertes et gracieuses, couraient le long de la muraille...

La voix d'un homme s'élevait, haute, mécontente :

— Comment Liliane, vous vous permettez ainsi de jeter une allumette au feu : il y avait cependant du souffre à son extrémité et on aurait pu s'en servir une seconde fois. Si vous êtes gaspilleuse de la sorte ne croyez pas que je vous conserverai à mon service.

La jeune servante balbutia quelques paroles d'excuses.

Cette querelle fit sourire nos deux quêteurs.

— Certes, s'écria l'un d'entre eux, la collecte que nous ferons ici ne promet pas d'être bien considérable !

— N'importe, entrons tout de même, répondit le camarade qui frappa à la porte.

On les introduisit dans un petit salon simple, mais tenu avec goût.

Le propriétaire parut : c'était un homme de taille moyenne, à l'apparence robuste et intelligent, à l'air franc et bon.

Les jeunes gens, en peu de mots, exposèrent le but de leur démarche. Le maître de la maison se rendit dans un cabinet voisin, et, au bout de quelques moments, il revint avec un sac qu'il ouvrit. Et, devant les yeux ébahis de nos deux connaissances, il compta quatre cents guinées.

Un pareil résultat paraissait extraordinaire, merveilleux. L'un des jeunes gens ne put réprimer un mouvement de surprise, et, pour le justifier, il raconta comment son compagnon et lui avaient été témoins de la petite scène qui avait précédé leur venue.

— Messieurs, dit le vieux garçon en souriant, vous vous étonnez de fort peu de chose... J'ai mes principes au sujet de l'économie et de la dépense... L'économie m'aide à dépenser selon mon gré... Vous n'avez pas encore acquis d'expérience, mais vous apprendrez qu'en matière de générosité et de bienfaisance, les personnes qui donnent le plus sont toujours celles qui savent le mieux compter.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

5

VII

Les stores épais interceptaient la chaleur et la lumière, et le grand salon, toujours un peu sombre, était en ce moment plongé dans une obscurité presque complète... Presque, car un malin petit rayon de soleil avait réussi à forcer la consigne et se jouait avec délices sur les tentures foncées, sur les lustres anciens et les tableaux aux teintes adoucies par les siècles... Et cet intrus dansait audacieusement sur les planches d'un petit théâtre élevé au fond de la pièce, en éclairant ironiquement au passage le rude et laid visage de Thomas, occupé, avec Paolo, à disposer les chaises pour la soirée.

Car le mois de juillet était arrivé, et avec lui la date de cette soirée donnée pour l'anniversaire de Bettina, la jeune fiancée. Quelques amateurs de talent avaient organisé une petite comédie dans laquelle, à son immense ravissement, Léopold devait figurer. Les poésies de Joël Ludnach, la partie musicale surtout, à cause d'Ary, auraient déjà amplement suffi à attirer les invités, d'ailleurs strictement choisis.

Quelques hommes entrèrent, et l'un d'eux remonta le store d'une fenêtre... Le brûlant soleil de cette journée d'été entra victorieusement, et avec lui un air étouffant qui chassa aussitôt la fraîcheur relative de la pièce. Les ouvriers se mirent en devoir de décorer le théâtre, mais la chaleur les rendait évidemment lents et fâneurs, et la besogne s'interrompait fréquemment... Depuis cinq minutes, ils causaient, appuyés aux montants de bois blanc lorsqu'une voix brève et mécontente vint les faire tressaillir.

— Croyez-vous qu'en travaillant ainsi vous aurez terminé ce soir ?

Celui qui semblait diriger les autres s'avança et s'inclina avec déférence devant le jeune maître du logis.

— Il nous reste peu de chose à faire et tout sera terminé dans une demi-heure, Monsieur Handen. Mais ce temps rend les ouvriers lents à l'ouvrage.

Ary jeta un coup d'œil sur le théâtre presque achevé et donna quelques instructions, puis il se dirigea vers la porte... Mais il s'arrêta en voyant apparaître un groupe de jardiniers, porteurs d'arbustes et de plantes vertes. Derrière eux, arrivaient Bettina et Anita.

— Ah ! te voici, Ary ! dit Bettina. Figure-toi que je suis chargée de diriger ces jardiniers, de leur donner des idées ! fit-elle d'un ton plaintif.

— Toi ! s'exclama Ary avec une incrédulité moqueuse. Pourquoi Frédérique ne s'en occupe-t-elle pas ?

— Frédérique est à son cours de cosmographie, aujourd'hui.

— Eh ! ne pouvait-elle le manquer ?... Car elle devait évidemment penser que l'on aurait besoin d'elle, dit-il avec impatience.

— Et puis, c'est sur moi que retombe la corvée... et quelle corvée ! fit-elle avec consternation, en pliant les épaules comme sous un poids insupportable. Comment ma mère a-t-elle pu penser à me confier cela ! Ary, ne crois-tu pas que l'on aurait pu aussi bien en charger Mina... ou même Thomas ?

Il ne put s'empêcher de rire et répondit d'un ton doucement ironique :

— Je crois, en effet, que Thomas aurait les mêmes capacités que toi en fait d'ornementation ? Comment vas-tu t'en tirer, ma pauvre Bettina ?

— Oh ! j'ai trouvé un moyen !... J'ai rencontré Anita dans l'escalier, je lui ai conté en deux mots mon embarras, et elle a proposé de m'aider. J'ai dit oui, car je sais comme elle a de bonnes idées... Allons, Anita, dirigez, commandez, je surveille.

Elle se laissa glisser dans un fauteuil et appuya paresseusement sa tête blonde sur le dossier. Anita se dirigea vers les jardiniers qui s'agitaient dans un angle du salon, et on entendit sa voix douce et nette leur donner des instructions pour la disposition des plantes.

Ary était demeuré debout près de sa sœur. Il semblait songeur, et un pli de contrariété se formait sur son front.

— Je ne sais vraiment pourquoi tu as été charger Anita de cela ! dit-il au bout d'un instant avec un évident mécontentement. Il n'est pas dans nos idées de la traiter en servante.

Bettina se redressa un peu en ouvrant de grands yeux étonnés.

— En servante !... Mais c'est une tâche que l'on m'avait confiée, et, en la passant à Anita, je l'assimile à moi-même, Ary !

Il eut un geste d'impatience.

— Pas du tout, car, dans ce cas, il faudrait également lui donner, comme à toi, sa part de plaisirs. Nous ne pouvons le faire, mais alors il est injuste de l'assimiler à une de vous seulement dans le cas d'une besogne ennuyeuse... Tu te décharges vraiment avec trop de désinvolture de ce qui gêne ta paresse ! ajouta-t-il d'un ton de vif reproche.

Mais Bettina n'en parut nullement émue et se mit à agiter lentement son petit éventail.

Ary eut un léger haussement d'épaules. Malgré son affection fraternelle, la paresseuse nullité et l'insouciant égoïsme de sa sœur lui causaient souvent une sorte d'impatience. Il se détourna et se dirigea vers une fenêtre près de laquelle conféraient Anita et le maître-jardinier. La jeune fille aperçut son cousin, mais elle acheva tranquillement son explication et, l'homme ayant été retrouver ses aides, elle se disposa à rejoindre Bettina... Mais un geste d'Ary l'arrêta.

— Bettina a commis une maladresse et en a usé envers vous avec un incroyable sans-gêne, dit-il d'un ton cérémonieux. Ne vous croyez nullement obligée de continuer cette ennuyeuse surveillance.

Elle le regarda avec surprise. Depuis son retour, elle ne retrouvait plus en lui le dédain railleur qui lui était habituel autrefois. Il lui témoignait une politesse glaciale, en même temps que la plus complète indifférence. Évidemment, elle était plus que jamais pour lui une étrangère, et ces excuses qu'il lui adressait en ce moment prouvaient indéniablement qu'il entendait la voir traiter ainsi par tous.

— Je suis très heureuse de pouvoir rendre ce petit service à Bettina, dit-elle avec froideur. Cette surveillance me coûte vraiment fort peu... mais si cela vous gêne, je puis me retirer.

Ary recula comme si quelque insecte l'avait touché, une contraction passa sur son beau visage subitement pâle.

— Vous vous êtes méprise sur le sens de mes paroles, dit-il avec calme. Je disais cela uniquement dans votre intérêt, afin que vous ne vous croyiez pas obligée d'accomplir une besogne peut-être déplaisante.

— Ulrich ! Quelle surprise ! dit Bettina en se soulevant un peu sur son fauteuil.

Ulrich Heffer, souriant, serra la petite main qui lui était tendue et échangea une cordiale étreinte avec son cousin qui s'était avancé à sa rencontre.

— Une excellente surprise, dit amicalement Ary. Par quelles circonstances ?

— Mon cher, un congé inespéré ! J'arrive hier soir à B... , mon père m'apprend que vous donnez une soirée, et j'accours, je m'invite sans façon, car j'adore les soirées, et surtout ton violoncelle, cousin...

Il s'interrompit en reconnaissant Anita qu'il salua avec empressement. Une expression de joie pénétrante éclairait soudain son loyal et gai visage.

— Vous aidez Bettina dans son rôle de surveillance Mademoiselle ? Je crois cela fort utile, n'est-ce pas, cousine ?

— Ah ! certes, répondit franchement Bettina. Et savez-vous, Ulrich, ce qu'on m'a proposé ?... Non, vous ne devineriez jamais, et la personne qui l'a fait me connaît bien peu... Un rôle dans la pièce, Ulrich ! fit-elle dans un éclat de rire.

Anita et Ulrich lui firent écho, mais Ary n'eut qu'un demi-sourire. Depuis un instant, son regard un peu assombri ne quittait pas le visage de son cousin.

— Et vous, Mademoiselle, avez-vous un rôle dans la comédie ? demanda étourdiment Ulrich.

Les sourcils d'Ary se rapprochèrent violemment et il se détourna pour adresser une observation impatiente aux jardiniers. Mais la question d'Ulrich ne parut pas troubler Anita, et elle répondit avec beaucoup de calme :

— Je ne prends pas part aux soirées, vous le savez, Monsieur Heffer.

— Ah ! c'est vrai, j'avais oublié !... Pardonnez-moi, dit-il d'un ton de regret.

— Viens-tu voir ma mère ? Elle s'occupe à organiser le buffet, mais tu ne la dérangeras pas, dit Ary en posant sa main sur l'épaule de son cousin.

Sa voix avait des vibrations irritées, et le regard que rencontra Anita était très froid, presque dur.

Les deux cousins s'éloignèrent dans la direction de la salle à manger... En traversant la salle d'études, Ulrich s'arrêta tout à coup et posa sur son cousin son regard sérieux.

— Vraiment, Ary, je te croyais un homme de justice et de devoir ! dit-il de sa belle voix sonore. Pourtant, tu m'en fais douter, mon ami.

— Ah !... Et comment cela ? demanda négligemment Ary.

— Mais en traitant cette pauvre jeune fille, ta cousine, comme tu le fais, comme vous le faites tous !

— C'est-à-dire en martyre, dis franchement le mot.

Il parlait d'un ton moqueur, mais une lueur de colère avait traversé son regard.

— Pas d'exagération, Ary, je parle sérieusement, dit Ulrich avec gravité. Il ne s'agit pas ici de martyre, mais de l'abandon moral, tout à fait voulu et systématique, où vous avez laissé cette parente ; il s'agit de cette cruauté qui vous la fait reléguer dans sa chambre, tandis qu'au-dessous d'elle s'amuseront d'autres jeunes filles de son âge, dont la plupart ne la valent pas... En conscience, Ary, cela est-il juste et conforme aux intentions de ton père ?

— Quel enthousiasme, mon cher ! dit ironiquement Ary dont la main, d'un geste machinal, se mit à tourmenter la frange d'un tapis. Tu fais un excellent avocat, mais malheureusement tu ne peux me convaincre. De tout temps, nous nous sommes tracé vis-à-vis de la fille de Bernhard Handen cette ligne de conduite et nous ne nous en écarterons pas. Il est impossible d'oublier qu'elle est la fille d'une aventurière, la petite-fille d'infimes ouvriers, et que son père fut cause de la mort prématurée du nôtre... Aussi, bien que nous lui prêtions, d'après le vœu de mon père, l'honorable abri de notre toit, elle doit toujours rester en dehors de la famille.

Il prononça ces mots avec une décision hautaine, mais son front eut une légère crispation.

Ulrich secoua la tête d'un air désapprobateur. Cependant, connaissant la volonté inébranlable de son cousin, il jugea inutile d'insister... Il entra dans la salle à manger où Mme Handen surveillait les apprêts du buffet. Frédérique se trouvait là aussi. Sans doute venait-elle de rentrer, car elle avait encore son chapeau et tenait sous le bras une volumineuse serviette. Elle accueillit Ulrich avec

une indifférence qui ne lui était pas habituelle autrefois envers ce cousin, honoré dès l'enfance d'une prédilection particulière de cette nature peu prodigue d'affection... Mais le jeune homme ne parut pas s'en apercevoir et sa gaieté n'en fut aucunement troublée.

La soirée d'Anita devait se passer tout entière dans sa chambre, car elle n'était pas admise au dîner qui réunissait, outre Wilhelm Marveld, quelques étrangers parmi lesquels figurait Joël Ludnach. Elle prit donc son repas solitaire et se mit à travailler.

Mais une invincible tristesse l'envahissait. C'était le souvenir des paroles dures et méprisantes qui lui avaient été prodiguées dans son enfance, la pensée de son abandon et de cette hostilité froide qui l'environnait toujours... Et puis — car enfin elle était jeune, pleine de vie et d'entrain — elle ne pouvait, malgré sa piété et son sérieux, s'empêcher d'éprouver un léger regret à la pensée de cette soirée qui commençait au-dessous d'elle, véritable régal artistique dont elle aurait su si bien apprécier les beautés.

La demie de 11 heures avait sonné et elle travaillait encore. Mais elle s'aperçut tout à coup qu'un livre indispensable lui manquait, elle se rappela l'avoir laissé dans la salle d'étude. Léopold, avec qui elle était demeurée en excellents termes, le lui avait emprunté la veille et elle n'avait pas songé à le reprendre. Tant pis, elle s'en passerait !

Et elle se remit à écrire, essayant de fermer l'oreille aux sons du piano qui montaient jusqu'à elle, mêlés par instants à ceux, incomparablement pénétrants, du violoncelle d'Ary.

Mais, décidément, elle ne pouvait se passer de ce livre. Son travail, long et extrêmement difficile, n'avancait pas du tout... Pourquoi n'irait-elle pas le chercher ? La salle d'étude, ne faisant pas partie des pièces consacrées à la réunion, devait être évidemment fermée et déserte. Très facilement, elle pourrait y parvenir sans être vue.

Un instant plus tard, Anita arrivait au bas de l'escalier. Elle s'arrêta un moment, indécise... Les vestibule était brillamment éclairé, et, par la porte du salon entr'ouverte, venait un bruit de voix et des rires remplaçant la musique qui avait cessé.

Mais Anita se rassura en se disant qu'on ne pouvait l'apercevoir. Elle se glissa jusqu'à la salle d'étude et ouvrit doucement la porte. Mais elle recula aussitôt. Cette pièce, qu'elle croyait trouver complètement obscure, était éclairée par l'illumination du grand salon. La porte de communication était ouverte, mais un superbe bosquet de palmiers masquait cette issue... En réalité, les invités réunis dans le salon ne pouvaient rien apercevoir dans cette salle.

Anita le constata avec soulagement, et elle s'avança pour chercher son livre. Mais elle demeura tout à coup immobile. Les conversations avaient cessé, et, au milieu d'un religieux silence, une voix s'élevait seule — une voix singulièrement douce et charmante, qui disait une poésie exquise, empreinte d'une grâce mystérieuse... En avançant un peu la

tête, Anita put apercevoir, à travers les feuilles écartées d'un palmier, le grand salon plein d'une foule élégante, et, sur le petit théâtre, un inconnu, jeune, mince et très blond, aux grands yeux bleus rêveurs... C'était probablement Joël Ludnach, le poète norvégien.

Machinalement, le regard d'Anita se dirigea vers un groupe placé près du bosquet de palmiers. Outre plusieurs jeunes personnes qui lui étaient inconnues, il y avait là Bettina, bâillant doucement derrière son éventail, Wilhelm qui la contemplait d'un air de béatitude ; Frédérique, dont Anita ne pouvait apercevoir le visage, tourné vers le théâtre. Comme sa sœur cadette, elle était vêtue de faille blanche, mais tandis que des ornements vaporeux agrémentaient la toilette de Bettina, la sienne était absolument simple, à part une immense collerette Médicis en dentelle d'où ressortait sa tête fière, couronnée d'une magnifique chevelure crépelée.

Elle détourna tout à coup son visage, et Anita demeura frappée de surprise. Était-ce bien la froide et sombre Frédérique, cette belle créature au sourire radieux, au regard étincelant de bonheur ?

Les applaudissements saluaient le poète qui se trouva aussitôt entouré de gens empressés à le complimenter. Frédérique se leva et fit quelques pas dans cette direction... Mais le conseiller Handen apparut tout à coup près d'elle.

— Ah ! tu vas aussi féliciter ce nuageux personnage ? dit-il avec un gros rire narquois.

Il n'avait pas paru s'apercevoir du brusque mouvement de recul de sa nièce et du regard dur, plein d'aversion, qui se tournait vers lui.

— ... Il me déplaît souverainement, ce famélique poète, et je ne comprends pas l'engouement de mes concitoyens pour cet étranger.

Tout ce qu'un regard humain peut exprimer de colère et de haine était empreint dans les yeux gris qui se fixèrent un instant sur le conseiller... Mais il ne vit rien, étant occupé à examiner le groupe qui entourait le poète.

— Où est donc Ulrich ? ... N'est-ce pas lui que j'aperçois, dans ce coin, là-bas ? ... Vous êtes donc brouillés ? dit-il en jetant un coup d'œil méchamment curieux sur la physionomie glacée de sa nièce.

Elle détourna la tête sans répondre. Sa lèvre avait un pli dédaigneux, sa main longue et fine agitait nerveusement un éventail de plumes blanches.

— Ce serait dommage, reprit le conseiller d'un ton patelin. Oui, il serait véritablement regrettable de ne pas mettre à exécution ce projet de mariage, projet tacitement adopté de tout temps par vos familles. Mais je ne sais si Ulrich...

Il s'interrompit, regardant en dessous la jeune fille. Mais les yeux de celle-ci étaient obstinément tournés du côté opposé.

— ... Oui, je crains que ce pauvre Ulrich — un garçon fort intelligent, mais une tête folle que tu aurais besoin de mettre à la raison, Frédérique, — je crains, dis-je, qu'il ne médite quelque sottise. Quel coup de théâtre si, un jour, il venait demander à

ta mère, non la main de la cousine qui lui est promise depuis l'enfance, mais celle de...

Il s'interrompit encore et coula le même regard inquisiteur vers Frédérique. Mais elle ne broncha pas et ne détourna pas la tête... Cela exaspéra le conseiller.

— Es-tu changée en statue? dit-il en lui saisissant brusquement le bras.

Elle se dégagea presque avec violence et le regarda avec hauteur.

— Eh! que m'importe ce que vous racontez là, mon oncle! Ulrich est libre d'épouser qui lui plaît... et moi aussi! ajouta-t-elle en redressant orgueilleusement sa tête brune.

— Ah! par exemple! murmura le conseiller absolument abasourdi. Tu t'arranges de cela... là, tout de suite?... Et as-tu idée de celle dont je veux parler?

— Oh! je vous avoue que cela me préoccupe peu! dit-elle avec une profonde indifférence, en faisant quelques pas pour s'éloigner.

— Vraiment, tu ne tiens pas plus que cela à Ulrich?... Que t'a-t-il donc fait?... Et tu le verrais peut-être sans déplaisir solliciter la main d'Anita?

Malgré l'empire qu'elle possédait sur elle-même, Frédérique ne put retenir un geste de stupeur.

— Anita!... A quoi pensez-vous, mon oncle? Le fils du pasteur Heffer épousant une catholique, la fille d'une chanteuse! Vous avez de l'imagination! dit-elle avec ironie.

— Bien, bien, nous verrons qui rira le dernier, grommela le conseiller exaspéré. Vous êtes donc tous aveugles pour ne pas vous apercevoir de l'attitude admiratrice prise par ce garçon en présence d'Anita,— et cela, on peut le dire, depuis le premier jour où il l'a vue, tout enfant!... Et la petite, pas sotte, pose pour la triste abandonnée et fait des mines malheureuses afin d'attendrir ce naïf et de le prendre dans ses filets.

Frédérique eut un geste de protestation.

— Pour cela, mon oncle, vous vous méprenez!... Malgré nos légitimes préventions contre cette jeune fille — ou, pour parler plus exactement, contre ses parents,— il est loyal de reconnaître qu'elle s'est toujours tenue à sa place et n'a jamais eu l'ombre de coquetterie. Elle est parfaitement simple et franche, et cette tristesse dont vous semblez lui faire un crime est assez explicable dans sa situation. Quant à Ulrich, je suppose que vous vous êtes mépris sur ses sentiments, et que vous ne devez voir là que la bonté, l'amabilité naturelles à son caractère.

— Ah! tu la défends aussi, toi! Ma parole, elle va vous ensorceler tous!... Voilà déjà Léopold qui n'a que sa louange à la bouche...

Il s'éloigna en mâchonnant des mots furieux et se dirigea vers Ulrich. Mais en voyant venir se personnaliser qu'il ne pouvait souffrir, le jeune homme se leva vivement et rejoignit le groupe entourant le poète norvégien et Ary. Frédérique s'était avancée aussi de ce côté, et de gais propos, de joyeux éclats de rire venaient de cette jeune réunion... Le con-

seiller se dit qu'il n'avait que faire là, et, d'assez mauvaise humeur, il alla retrouver les graves et importants personnages à têtes chauves ou grises réunis dans le fumoir.

Peu après, Ary, qui semblait fatigué et soucieux, sortit du grand salon où une pianiste attaquait une rhapsodie de Liszt.

(A suivre)

DISTRACTION

“ C'est vrai, dis, papa, qu'il y a des savants qui disent que les hommes descendent des singes? ”

Le papa, distrait.— Oui, mon enfant.

— Alors, les singes, de quoi qu'ils descendent, dis, papa? ”

Le papa, de plus en plus distrait.— Ils descendent des arbres.”

DEMANDEZ

LE PLUS BEAU

des

Almanachs Canadiens

L'Almanach de l'Action Sociale Catholique est une véritable encyclopédie de choses canadiennes. Historique de la plupart de nos institutions religieuses. Sujets inédits nombreux et variés. Extraits de bons auteurs. Illustrations choisies. Reproduction de tableaux de maîtres. Monuments religieux et historiques. Architecture, portraits, dessins, statistiques, variétés, bons mots. Le tout disposé avec goût en un beau et grand format qui permet d'étaler de superbes vignettes.

L'Almanach de 1929 est le plus beau paru jusqu'ici. Enrichi pour la première fois de splendides héliogravures.

**SES DESSINS SONT COMPARABLES A
CEUX DES MEILLEURS ARTISTES**

Prix : \$0.50 l'unité, par poste \$0.60 ;
\$4.80 la douzaine, port en plus.

LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES,

105, rue Ste-Anne

Québec